

KC
15913
NEDL TRANSFER
HN 6T7V L

SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650

CHRISTO ET ECCLESIÆ

The Gift
of
Mons. Adet,
Minister from France
to the
United States
Recorded Apr. 27
1798

BOSTON.



Given by Mr Adee

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. l'Abbé MASSIEU.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES
DIALOGUES ET TRAITÉS
Contenus dans ce troisieme Volume.

TRAITÉS ET DIALOGUES SUR LA MYTHOLOGIE.

SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650 :

CHRISTO ET ECCLESIAE

The Gift
of
Mons.r Adet,
Minister from France
to the
United States.
Recorded Apr. 27
1798.

N. Hurd Sc. BOSTON.



DIALOGUES DES DIEUX.

DIALOGUES DES DIEUX DE LA MER.

Given by Mr Adel

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.

Given by Mr Adel

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.

mier & le plus noble de tous les Arts, & vous en conviendriez avec moi ſi je vous le nommois : il me ſeroit difficile d'en bien expliquer la théorie, mais je me flatte d'en poſſéder la pratique aſſez bien.

T. Faites-le moi connoître, je vous prie.

S. Vous le ſaurez une autre fois ; je n'ai pas encore aſſez réfléchi ſur tout ce que l'on peut dire à ſon avantage : quant à préſent, je veux bien vous apprendre que j'ai auſſi mon talent, & que je ſais me tirer d'affaire auſſi bien qu'un autre.

T. Mais je meurs d'envie de vous l'entendre nommer en ce moment.

S. Ah ! ſi vous le connoiſſiez ! ce n'eſt point du tout un métier commun.

T. Vous me rendez encore plus curieux.

S. Une autre fois, Ticiade.

T. Mais non ; je vous en conjure, dites-le moi maintenant. Eſt-ce donc

un métier dont on doive rougir ?

S. C'eſt.... *l'Art du Paraſite.*

T. Vous êtes fou, Simon; qui a jamais appelé cela un Art ?

S. C'eſt moi : & ſi vous trouvez encore qu'il y ait de la folie à n'en point exercer d'autre, rejetez-en la faute ſur la Déeſſe même qui préſide aux actions des foux, & ne faites point tomber vos reproches ſur moi. Cette Divinité traite aſſez mal, dit-on, ceux qui ſont ſoumis à ſa puiſſance; elle les dédommage cependant en ce qu'elle prend toujours ſur elle toutes leurs extravagances, & s'en reconnoît ſeule coupable; ainſi les Inſtituteurs répondent toujours des erreurs & des fautes de leurs Eleves.

T. A votre compte, le métier de Paraſite eſt donc un Art ?

S. Aſſurément, & un Art dont je ſuis l'inventeur.

T. Et....ſelon toute apparence, vous ne vous en tenez pas à une ſtérile théorie ?

S. Voilà ce qui s'appelle une grosse injure !

T. Quoi ! vous ne rougissez pas de prendre le titre de Parasite ?

S. Je rougirois de ne le pas prendre.

T. Si quelqu'un vouloit vous connoître, & me demandoit quel est votre métier, il faudroit donc répondre : *Il est Parasite !*

S. Eh bien, oui, *Parasite* tant qu'il vous plaira. Ce nom me flatte plus, je vous jure, que celui de l'immortel Phidias; & je suis aussi glorieux de mon Art, qu'il l'étoit lui-même de sa fameuse statue de Jupiter.

T. Vous me faites naître une idée assez plaisante.

S. Quoi ?

T. Ce seroit de vous faire tenir les lettres qu'on vous écrit, sous cette adresse : *A Simon le Parasite.*

S. Je la lirois avec plus de plaisir

que si elle portoit : *A Dion le Philosophe* (a).

T. Passe pour le nom ; prenez celui qui vous plaira ; j'y consens ; mais voici une nouvelle réflexion, qui n'est pas moins plaisante que la premiere. On sera donc obligé désormais de compter votre métier parmi les beaux Arts, de sorte qu'on ne pourra plus se dispenser de le citer à côté de la Médecine & de la Grammaire ?

S. N'en doutez point, Ticiade ; & je prétends même qu'il mérite bien plus qu'aucun autre, d'être appelé un Art. Si vous avez la complaisance de m'entendre, je vous expliquerai les raisons sur lesquelles je fonde mon sentiment ; quoique, pour traiter dignement ce sujet, je ne sois pas encore assez bien préparé, comme je vous l'ai déjà dit.

T. Qu'importe ? qu'est-ce que cela fait à la vérité de vos raisons ?

(a) Voyez Tom. I, page 355.

S. Commençons par examiner ce que c'eſt qu'un Art en général. Ce procédé nous conduira naturellement à la connoiſſance de chacun des Arts en particulier.

T. Eh bien ! quelle eſt votre définition ? vous la ſavez, ſans doute.

S. Aſſurément. La voici telle que je me ſouviens de l'avoir entendue d'un habile Maître. *Un Art eſt un Recueil de préceptes pratiques, deſtinés à l'utilité des hommes.*

T. Fort bien ; vous n'en avez pas perdu un mot, à ce qu'il paroît.

S. Si tout cela peut ſe dire de la profeſſion du Paraſite, n'eſt-il pas clair qu'on doit le compter au nombre des Arts ?

T. Cela eſt juſte.

S. Ainſi, raiſonnant du nôtre comme de tous les autres, voyons ſi la définition lui convient dans tous ſes points, de maniere que l'analogie ſoit parfai-

te (*a*), & que rien ne manque au parallele.

Et d'abord, le Parasite a ses préceptes & ses maximes certaines. *Il doit, avant toutes choses, se rendre habile à connoître son monde; se faire un tact fin, un coup d'œil juste, pour discerner celui en qui il trouvera un hôte complaisant & généreux.* Vous savez que pour juger si une piece de monnoie est de bon aloi ou non, il faut recourir à certaines opérations connues des gens du métier : de même le Parasite doit être guidé par des regles sûres & les procédés de l'Art, s'il veut choisir l'homme qui lui convient; car le cœur humain ne se manifeste pas aussi aisément que la falsification des métaux. C'est ce dont se plaint le sage Euripide dans ces vers :

Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains (*b*) ?

(*a*) Le texte porte : *De peur qu'elle ne résonne mal, comme un pot fêlé.*

(*b*) C'est la Traduction que Racine a faite des

Et cela ſeul doit vous donner la plus haute idée de l'Art du Paraſite, puiſqu'il apprend à lire dans les replis les plus cachés du cœur, & à pénétrer dans des détours ſi ténébreux, plus ſûrement que la ſcience même de la divination. Cet autre précepte, qui recommande *de ſi bien ménager ſes paroles & ſes actions, que tout en nous, juſqu'au moindre mot, au moindre geſte, contribue à nous inſinuer dans les bonnes graces de notre hôte, à nous concilier ſa bienveillance, à lui perſuader que nous ſommes entiérement dévoués à ſes intérêts*, n'eſt-

deux vers de la Tragédie de Médée par Euripide, v. 518, & que Lucien cite en cet endroit. Voyez Phédre, Acte IV, Scene VII. Nous aurions bien déſiré trouver également dans le même Poëte, ou dans quelques autres, l'imitation ou la traduction de tous les vers qu'on rencontre dans notre Auteur : nous nous ſerions volontiers diſpenſés de la peine de les traduire, & nos Lecteurs, ſans doute, nous en euſſent diſpenſé bien plus volontiers encore.

ce pas un précepte qui ſuppoſe la plus haute intelligence & toute la profondeur du génie?

T. Aſſurément.

S. *Savoir encore, dans un repas, ſe rendre plus agréable, & ſe mieux partager que tous les autres convives qui ignorent les fineſſes de l'Art*, n'eſt-ce pas le comble de l'adreſſe & de l'habileté?

T. J'en conviens.

S. Regarderez-vous auſſi comme une curioſité ſtérile & indigne d'un vrai Savant, *la connoiſſance parfaite de toutes les eſpèces différentes de viandes, de tous les bons morceaux, & de leurs diverſes qualités?* Je vous citerois cette belle ſentence du divin Platon : *Tout homme*, nous dit-il, *qui ſe préſente dans un feſtin ſans être profond dans la ſcience de la cuiſine, ne peut que juger fort mal de l'ordonnance d'un feſtin.*

Mais notre Art ne ſe borne pas à de ſimples préceptes, & ne conſiſte pas ſeulement dans une vaine ſpéculation;

il suppose encore *l'exercice & la pratique* : rien de plus facile à démontrer. Les autres Artistes restent des mois & des années entieres à étudier les préceptes de leur profession, & ne craignent point pour cela d'oublier leurs métiers ; mais si le Parasite reste seulement un jour sans exercice, c'en est fait de l'Artiste & de l'Art.

Pour son utilité, elle est si sensible, qu'il y auroit peut-être de la folie à se mettre en frais de la prouver. Il est aussi nécessaire à la vie que le boire & le manger : or, subsistez sans cela, si vous le pouvez.

T. Je n'ai pas envie d'essayer.

S. On ne peut pas non plus le compter au nombre des facultés naturelles, comme la force & la beauté ; l'on sent bien que c'est un talent acquis, dont la possession dépend absolument de notre travail.

T. Oh ! cela est bien vrai.

S. On ne seroit pas fondé, par con-

ſéquent, à ſoutenir qu'il ne demande aucune induſtrie; on ne fait rien de bien quand on en manque. Expoſez-vous, par exemple, à la merci des flots & de la tempête, ſans connoître l'Art du Pilote; pourrez-vous eſpérer d'échapper à l'orage?

T. Non, ſans doute.

S. Et la raiſon, s'il vous plaît? n'eſt-ce point parce que vous ne ſavez pas conduire un vaiſſeau, & que cette ſcience pourroit ſeule vous mener au port?

T. Aſſurément.

S. C'eſt donc la ſcience qui ſauve, & l'ignorance qui perd?

T. Oui.

S. Il eſt donc impoſſible que le Paraſite ſe tire jamais d'affaire, s'il ignore ce qu'il doit ſavoir.

T. Vous avez raiſon.

S. Cette profeſſion eſt donc véritablement un Art?

Puis, comme s'il n'en avoit pas assez dit, & qu'on pût encore douter de ses sentimens à cet égard, il ajoute :

Oui, c'est-là, selon moi, le sort le plus heureux.

On voit bien, d'après cette citation, qu'il n'accordoit le vrai bonheur qu'au Parasite ; & ce grand Poëte ne met point ces vers dans la bouche d'un homme obscur & sans nom ; c'est le plus sage des Grecs qu'il fait parler ici. Assurément, si Ulysse avoit été du sentiment des Stoïciens, qui regardent la vertu comme le souverain bien, il n'auroit point manqué d'en faire l'éloge quand il tira Philoctete de l'île de Lemnos ; quand il ravagea Troie, ou qu'il entra dans cette ville (*a*), couvert de méchans haillons, à la maniere des Stoïciens, & défiguré par des blessures hideuses ; enfin, lorsque, par son adresse & son éloquence, il fut rallier & rete-

(*a*) Odyss. ch. IV, v. 244.

nir dans le devoir les Grecs, prêts à se débander & à prendre la fuite (*a*). Dans toutes ces occasions, on ne lui entend pas même prononcer le nom de la Vertu. Pendant son séjour dans l'île de Calypso (*b*), où la variété des plaisirs venoit assaillir son coeur par tous les sens, & ne lui laissoit que l'incertitude du choix; dans cette nouvelle Cythere, où il pouvoit, au sein de la mollesse & de la volupté, entre les bras d'une Nymphe enchanteresse, éprise pour lui du plus violent amour, obtenir la félicité que vantent les Epicuriens; on ne le voit pas s'écrier qu'il est heureux : c'est chez les Phéaciens, c'est à la table d'Alcinoüs, dont il étoit alors Parasite, qu'il goûte le bonheur suprême. Vous me direz peut-être qu'il n'étoit que son *Hôte*; mais c'étoit l'ex-

---

(*a*) Iliad. ch. II, v. 200.

(*b*) Voyez le premier & le cinquieme chant de l'Odyssée.

preſſion honnête ſous laquelle on déſignoit les Paraſites dans ces ſiecles reculés. Et de quels termes ſe ſert Ulyſſe ? Ecoutez-le une ſeconde fois, on ne ſe laſſe point d'entendre des vers ſi agréables.

Des heureux conviés la nombreuſe affluence
Se livre aux doux tranſports qu'inſpire l'abondance,
Et s'égaie en buvant un jus délicieux.
Oui, c'eſt-là, ſelon moi, le ſort le plus heureux.

Epicure a donc le plus grand tort d'enlever à l'Art du Paraſite la vraie félicité, pour l'attribuer à ſa ſecte, & il eſt certain qu'il ne la connoît pas comme nous. La volupté conſiſte, ſelon moi, dans la parfaite tranquillité du corps & de l'eſprit. Or, le Paraſite ſe porte toujours bien, & ſon eſprit demeure inacceſſible aux ſoins & aux inquiétudes. Voyez au contraire l'Epicurien, il ne jouit d'aucun repos ; ſa vaine curioſité le retient ſans ceſſe engagé dans les plus pénibles recherches

ſur la figure de la terre, l'infinité des mondes, la grandeur du ſoleil, la diſtance des aſtres; il veut connoître les élémens primitifs des choſes; ſavoir ſi les Dieux exiſtent ou non; raiſonner ſur la nature & la fin de l'homme. Toujours en guerre avec les Philoſophes d'un avis différent, il ajoute aux peines inſéparables de la condition humaine, celles de la vanité & de l'amour-propre. Le Paraſite, ſuppoſant toujours que tout eſt bien, aime à croire que l'ordre actuel établi dans le monde, eſt le meilleur poſſible, & paſſe ſa vie dans la plus profonde ſécurité. Le calme & la ſérénité ſont dans ſon cœur, comme ſur ſon viſage, &, ſans s'inquiéter de ces ſublimes futilités, il fait pendant le jour ſon unique affaire des plaiſirs de la table, penſe le ſoir à bien dormir, & goûte un ſommeil auſſi profond, auſſi tranquille que le ſage Ulyſſe (*a*), lorſ-

(*a*) Odyſſ. ch. XIII, v. 79 & 90.

qu'il aborda, sans s'éveiller, sur les rivages d'Ithaque. D'ailleurs, le Disciple d'Epicure, quel qu'il soit, a de quoi vivre ou non; s'il manque du nécessaire, il lui est impossible de subsister, à plus forte raison de subsister agréablement. A-t-il le moyen de faire bonne chere? ou c'est par lui-même, ou c'est par les autres: dans ce dernier cas, il est Parasite, & non pas Epicurien; si c'est par lui-même, il ne peut pas être heureux.

T. Et pourquoi, s'il vous plaît?

S. C'est qu'il y a une infinité d'inconvéniens à se procurer, par ses propres moyens, une vie agréable. Il faut qu'un partisan de la volupté satisfasse tous ses goûts; vous en conviendrez avec moi.

T. Sans difficulté.

S. Si notre Epicurien est borné dans ses revenus, il ne lui sera pas possible de suffire à toutes les dépenses nécessaires, & par conséquent il n'obtiendra

point le bonheur auquel il aſpire : il n'en jouira pas, même dans la ſuppoſition où ſa fortune ſeroit aſſez brillante pour remplir tous ſes voeux ; & pourquoi ? parce que le ſoin de pourvoir par ſoi-même à ſes plaiſirs, eſt inſéparable d'une infinité de déſagrémens. Ou l'on eſt réduit à gronder ſans ceſſe un Cuiſinier négligent & mal-adroit ; ou, ſi l'on veut diſſimuler ſon mécontentement, il faut ſe réſoudre à manger des ragoûts mal apprêtés, ou faire tous les jours de mauvais repas, ce qui ſans doute n'eſt point agréable. D'autres fois c'eſt un fripon d'Intendant qui met le plus grand déſordre dans vos affaires, & dont la mauvaiſe adminiſtration vous donne de l'humeur. Tout cela n'eſt-il pas vrai ?

T. Je ne dis pas le contraire.

S. Or je défie votre Epicurien d'éviter ces inconvéniens : par conſéquent il ſera toujours malheureux. Mais le Paraſite n'a ni biens, ni tréſors, ni

Cuiſinier, ni Intendant qui lui cauſe le moindre chagrin; & ſans jamais avoir occſion de ſe fâcher contre perſonne, il trouve toujours à boire & à manger.

En voilà aſſez, je crois, pour vous prouver que la profeſſion du Paraſite eſt un Art. Il me reſte à vous faire voir qu'elle eſt encore le plus excellent de tous les Arts. Montrons d'abord qu'elle l'emporte ſur tous en général : vous verrez enſuite dans le détail, qu'elle n'eſt pas moins ſupérieure à chacun d'eux en particulier.

Le travail, la crainte & les mauvais traitemens ſont toujours le partage de ceux qui commencent à embraſſer quelque métier, & il n'eſt perſonne qui ne cherche à ſe garantir d'un état de ſouffrance : pour celui du Paraſite, il eſt le ſeul qui n'exige aucune peine. A-t-on jamais vu quelqu'un ſortir d'un repas la larme à l'œil, comme nous voyons ſouvent les pauvres enfans quand ils reviennent des écoles? A-t-

on jamais remarqué dans un convive, quand il se rend au lieu du festin, cet air triste & morne, cette démarche lente & mesurée des jeunes Etudians qui vont entendre leur Maître? Au contraire, l'apprentif Parasite a des ailes; il vole par-tout où l'on veut lui donner des leçons, & il brûle de la plus vive émulation pour se distinguer parmi ses rivaux. L'apprentissage des autres Arts est si pénible, que souvent il inspire la plus grande aversion à ceux qui les apprennent, & ils y renoncent avant de les savoir. Une chose encore qui mérite d'être observée, c'est que les peres & meres, pour encourager leurs enfans, ou les récompenser de l'application qu'ils donnent à ce qu'on leur enseigne, leur accordent précisément les marques de prévenance & d'attention dont on comble tous les jours le Parasite. *Mon fils a bien écrit aujourd'hui*, disent-ils, *qu'on lui donne à manger ce qu'il voudra : son écriture est*

détestable, qu'il aille coucher sans souper. Tant il est vrai qu'un bon repas est une grande récompense, & sa privation un rigoureux châtiment! Si les autres Artistes retirent quelque profit de leur travail, ce n'est qu'après s'être rendus habiles, & avoir passé une partie de leur vie dans les fatigues & les épreuves : le Parasite jouit dès l'instant même où il commence à se mettre à l'ouvrage. Tous les Arts, sans exception, sont enfans du besoin, & n'ont été inventés que pour vivre; à peine a-t-on choisi le mien, qu'on se trouve dans la plus grande abondance. Ce n'est pas pour le plaisir de retourner la terre que le Laboureur tourmente son champ; ce n'est pas pour travailler que l'Artisan se donne de la peine; au lieu que le Parasite cultive son Art pour l'Art même; il mange pour le plaisir de manger; le travail & la récompense sont pour lui une seule & même chose. On sait que les Ouvriers qui exercent

les autres métiers sont les plus malheureux des hommes, & qu'à peine en un mois ils ont un jour ou deux de repos ; encore n'est-ce que dans les fêtes, qui sont plus ou moins rares dans les différentes villes ; c'est alors que ces infortunés se donnent du bon temps. Pour le Parasite, c'est tous les jours fête ; il en compte trente par mois, & il n'en est point un seul dans lequel il ne fasse des libations en l'honneur des Dieux. Un Artiste qui veut se distinguer dans son genre, est obligé, pour réussir, de mener une vie sobre & réglée, de boire avec modération, enfin, de se prescrire un régime comme les malades ; parce qu'on n'a guere de goût pour le travail, quand une fois on aime le vin & la bonne chere. Outre cela, un Ouvrier ne peut rien gagner sans avoir un grand nombre d'outils de toute espece. Il faut une flûte pour en jouer, une lyre pour en toucher, des chevaux pour s'établir Maître d'A-

cadémie. L'Art du Parasite est si avantageux à celui qui veut l'embrasser, il est si peu dispendieux, qu'on n'a besoin d'aucun instrument. Pour savoir un métier, il en coute à celui qui désire de s'instruire; pour apprendre le nôtre, on reçoit un ample salaire. Il y a des Maîtres pour enseigner chacun des autres Arts; celui-ci n'en connoît point, c'est un présent de la Nature; il faut être né Parasite, comme Socrate prétend qu'il faut être né Poëte. Pour exercer un Art, quel qu'il soit, on est obligé d'être sédentaire & de travailler dans une boutique ou dans un attelier; celui-ci peut s'exercer par-tout, en voyage & sur mer.

T. Rien de plus vrai.

S. Enfin vous n'en trouverez pas qui puisse se passer du mien, & lui-même n'a besoin d'aucun autre.

T. Mais écoutez-moi : vous conviendrez, je crois, qu'il est injuste de s'approprier le bien d'autrui?

S. Sans doute.

T. Eh bien, le Parasite n'eſt-il pas dans le cas ? Et aurez-vous pour lui ſeul une indulgence que l'on n'accorde à perſonne ?

S. Je ne puis pas précisément vous expliquer comment cela ſe fait ; mais je vous dirai que cela vient peut-être de ce que la plupart des autres Arts ont une origine baſſe & mépriſable, au lieu que le nôtre en a une très-noble & très-diſtinguée ; il prend ſa ſource dans le beau nom de l'amitié, que vous voyez à la bouche de tout le monde.

T. Je ne vous entends pas trop ?

S. Perſonne n'invite à manger, ou un ennemi, ou un inconnu, ou quelqu'un même avec qui il ne ſera pas intimement lié : il faut, avant d'admettre un homme à nos libations, à notre table, enfin aux myſteres de l'art du Paraſite, qu'il ſoit devenu un de nos meilleurs amis ; & on ne

l'est véritablement, que quand on boit & mange ensemble. C'est ce que vous entendez dire ordinairement, pour exprimer qu'on n'a point de liaison particuliere avec une personne : *qu'appelez-vous notre ami, un homme qui n'a jamais bu ni mangé avec nous ?* Mais ce qui prouve sur-tout que mon Art est le plus noble de tous, c'est que les autres Artistes sont obligés, comme de vils esclaves, de toujours rester dans la même situation, les uns assis, les autres debout, sans parler des fatigues inouies auxquelles ils sont tous sujets sans exception ; tandis que le Parasite, sur son lit à table, semble plutôt un Roi qui commande en maître absolu, qu'un artisan occupé de son travail. Qui peut aussi se flatter d'être plus heureux ? Il est le seul, selon Homere, qui, sans avoir labouré ni semé, jouisse à souhait de toutes les productions de la terre. Enfin, un Géometre, un Rhéteur, ou un Ar-

tiste, peuvent exercer leur profession, quelque sots & quelque médiocres qu'ils soient ; on ne peut pas dire la même chose du Parasite.

T. Grands Dieux ! quelle haute idée vous me donnez de votre métier ! je serois tenté de renoncer au mien pour embrasser celui-là.

S. Je crois vous avoir convaincu de son excellence sur tous les autres en général ; prouvons maintenant que parmi eux il n'en est point qui ne lui céde la prééminence. Je ne dégraderai point sa gloire jusqu'à le mettre en parallele avec les métiers ou les Arts mécaniques ; mais je montrerai les avantages qu'il a sur les plus distingués d'entre les beaux Arts. Tout le monde convient que la Rhétorique & la Philosophie méritent d'être placées à leur tête, & quelques-uns même croient devoir leur donner le nom de science, par égard à leur prééminence. Quand j'aurai donc prouvé que le Parasite

l'emporte infiniment sur le Rhéteur, & le Philosophe, il sera aisé d'en conclure sa supériorité sur tous les autres. Ainsi Nausicaa, dans Homere, surpasse toutes ses compagnes par sa beauté, comme par la majesté de sa taille.

D'abord il y auroit de la folie à nier la réalité de ma profession; au lieu qu'on ne sait à quoi s'en tenir sur le talent du Rhéteur & sur celui du Philosophe. Personne ne pense d'une maniere uniforme sur la Rhétorique : les uns la comptent au nombre des Arts; d'autres soutiennent qu'elle ne mérite point ce nom; il en est beaucoup même qui la regardent comme une invention dangereuse. On n'est pas plus d'accord sur la Philosophie; chacun a la sienne. L'Epicurien, l'Académicien, le Stoïcien, le Péripatéticien different entre eux d'opinions & de sentimens. La nature même de la science qu'ils cultivent ne leur est pas bien connue; ils ont tous, à cet égard, un

syſtême particulier, & juſqu'ici on n'a vu aucune Secte avoir ſeule raiſon contre toutes les autres. D'où je conclus, que la Philoſophie, dont les partiſans ne s'accordent, ni dans les principes, ni dans les conſéquences, n'eſt point un Art : car un Art doit être uniforme & ne jamais varier, tel que l'Arithmétique, par exemple, dont les principes ſont conſtamment les mêmes dans tous les pays : deux fois deux font quatre chez les Perſes ainſi que chez nous, parmi les Barbares comme parmi les Grecs.

T. Vous avez raiſon : l'unité de la Philoſophie eſt regardée, il eſt vrai, comme un principe démontré dans chaque Secte ; mais le grand nombre de celles qui exiſtent eſt une preuve inconteſtable du contraire.

S. Qu'on prétende excuſer dans les autres Arts les incohérences & les viciſſitudes auxquelles ils ſont ſujets par leur nature mobile & changeante, par

les erreurs inséparables de l'étude que l'on en fait, je souscrirai sans répugnance à ce sentiment : mais que la Philosophie, qui enseigne la vérité, ne soit pas une comme elle ; que ses divers systêmes soient aussi disparates que les instrumens de Musique les plus discordans, c'est ce que personne ne peut souffrir. Or, est-il une science où les contradictions soient en aussi grand nombre ? Cependant, si, comme on nous le dit, cette science est l'étude de la sagesse, elle est essentiellement une ; d'où il faut conclure que la Philosophie de nos jours est nulle. Cette objection n'a pas moins de force contre les Rhéteurs. Combien ne voit-on pas de traités différens de leur science ? Combien de préceptes & de sentimens contraires ? Cela seul ne prouve-t-il point que les principes mêmes n'en sont pas certains ? Où trouver la Rhétorique dans un tel chaos ? Il faut nécessairement convenir que

cette incertitude rend au moins problématique l'existence de l'Art. Celle du mien est évidente; il est toujours le même chez toutes les Nations, il n'y a qu'une maniere de l'exercer. Qu'on ne dise point que parmi les Parasites, les uns s'y prennent d'une façon, les autres d'une autre; on ne voit point chez eux de Sectes contraires, ni de chefs de parti, point de dogmes opposés comme ceux des Stoïciens & ceux des Epicuriens; la profession est une pour tous; ils sont toujours d'accord sur l'Art & sur la fin qu'il se propose, & je crains bien pour les Philosophes, que, d'après tout ce que je viens de dire, il ne faille regarder l'Art du Parasite comme la vraie sagesse.

T. Vous avez très-bien démontré qu'il l'emporte sur la Philosophie par la certitude & l'uniformité des principes; mais ne lui est-il pas encore supérieur à d'autres égards ?

S. Je commencerai d'abord par vous

faire observer qu'on n'a jamais vu de Parasite amateur de la Philosophie, au lieu qu'une infinité de Philosophes, dans tous les siecles, ont cultivé l'Art du Parasite avec la plus constante application, &, comme vous pouvez le voir par vous-même, ils ont transmis cette noble ardeur à ceux de nos jours.

T. Eh! qui sont donc les Philosophes qui se sont faits Parasites? Pourriez-vous les nommer?

S. Vous les connoissez aussi bien que moi, Ticiade; mais vous faites l'ignorant, comme si une aussi noble profession pouvoit les déshonorer.

T. Je vous jure qu'il n'y a aucune affectation de ma part, & que je ne sais de quels Philosophes vous voulez parler.

S. Vous n'avez donc pas lu les vies qu'en ont données différens Ecrivains?

T. Faites-moi le plaisir de me nommer ces *Philosophes Parasites*.

S. Je ne m'arrêterai point à vous citer des Philosophes obscurs ou de la derniere classe, mais les plus célebres, & ceux enfin que vous serez surpris de voir au nombre des Parasites. Æschines (a), cet illustre disciple de Socrate, vint en Sicile après avoir composé ces charmans Dialogues, dont les graces & l'élégance font oublier la longueur; il les apporta avec lui, dans l'espérance qu'ils lui serviroient de recommandation auprès de Denis de Syracuse. A peine lui eut-il lu celui qui est intitulé *Miltiade*, que ce Prince lui accorda son estime & ses faveurs; & le Philosophe, renonçant pour toujours aux études Socratiques, passa le reste de sa vie à la Cour du Tyran, comme son Parasite. Aristippe de Cyrenne n'est-il pas au nombre de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la Philosophie?

(a) Æschines publia, dit-on, sous son nom, des Dialogues composés par Socrate.

T. Assurément.

S. Il fut aussi, à peu près dans le même temps, Parasite de Denis, qui savoit bien le distinguer parmi tous ceux du métier; car ce Philosophe y étoit expert, & avoit reçu en ce genre les plus rares talens de la nature. Le Prince lui envoyoit tous les jours ses Cuisiniers, pour se perfectionner à l'école d'un si grand Maître. Platon lui-même, ce Prince des Philosophes, ne vint en Sicile que dans l'intention d'exercer un si bel Art; mais après avoir essayé pendant quelques jours ses dispositions à cet égard, il vit qu'il en manquoit absolument, & fut contraint de l'abandonner. De retour à Athènes, il ne négligea rien pour se mettre en état de reparoître avec plus de succès à la table de Denis. Quand il crut s'être rendu assez habile, il repassa la mer; mais ce second voyage ne lui réussit pas mieux que le premier; il fut encore obligé de renoncer au mé-

tier, & de quitter pour toujours la Cour de Sicile. Ainsi l'on peut dire que Syracuse fut l'écueil de deux grands hommes en des genres différens, quand on se rappelle que Nicias (a) n'y fut pas plus heureux que Platon.

T. Mais, où avez-vous donc trouvé que ce Philosophe fût conduit en Sicile par de pareils motifs ?

S. Je pourrois vous en citer encore bien d'autres. Aristoxène (b), qui s'étoit

---

(a) Ce Capitaine Athénien s'éleva par son mérite aux premieres places de sa patrie. Il eut la gloire de terminer la guerre du Péloponnèse, où il s'étoit signalé. Il fut chargé de la guerre des Athéniens contre la Sicile. Il échoua dans le siége de Syracuse, fut vaincu dans un combat sur mer, & obligé de se rendre. Une des conditions étoit qu'il auroit la vie sauve ; mais on le mit à mort, contre le droit des gens, 413 ans avant J. C. Athènes pleura cet illustre Guerrier, aussi prudent que brave. Plat. *in Theat.* p. 83, édit. Bas.

(b) Il étoit de Tarente en Italie, & vivoit sous Alexandre & les premiers successeurs de ce Prince. De quatre cent cinquante-trois

transis de froid & cherchant leur pain.

T. Passez aux autres avantages du Parasite sur le Philosophe & le Rhéteur.

S. Il n'est point de pays qui ne se trouve, tantôt en paix, tantôt en guerre. Dans l'une & l'autre de ces conjonctures, il faut que les citoyens de tous les ordres & de tous les états contribuent au bien de la Patrie, en ce qui dépend de chacun d'eux. Choisissons d'abord le temps de la guerre, & examinons parmi ceux qui cultivent les Arts, quels sont les plus capables de faire une vigoureuse défense, de rendre service à la République, & de veiller à leur propre sûreté.

T. Oh! je parie que vous allez mettre le Parasite & le Philosophe en présence l'un de l'autre? Le plaisant parallele! il me fait déjà rire d'avance.

S. Doucement, mon ami, modé-

rez-vous ; il n'y a pas tant à rire que vous le croyez bien. Mettons la ſcene ſous vos yeux, & ſuppoſons que tout à coup on entend des voix lamentables, qui crient de toutes parts : *Aux armes, Citoyens, l'ennemi vient de faire irruption dans nos campagnes ; & ſi l'on veut l'empêcher de mettre tout à feu & à ſang, il faut ſe hâter de raſſembler des forces, & marcher à ſa rencontre.* A l'inſtant tous ceux qui ſont en état de ſervir, s'avancent à l'ordre du Général. Parmi ces défenſeurs de la Patrie, il y a des Philoſophes, des Rhéteurs & des Paraſites ; on ſe dépouille, comme vous le ſavez, en ces circonſtances, & l'on quitte ſes vêtemens pour endoſſer la caſaque militaire. Jetez alors les yeux ſur chacun des guerriers, & voyez, à l'inſpection de leur corps, ce qu'on en doit attendre. Les uns, pâles & décharnés, ont l'air de ſquelettes ambulans ; il eſt aiſé de voir qu'ils ont long-temps

souffert la faim, & que leurs jeûnes forcés les ont exténués; on diroit qu'ils sortent d'un combat meurtrier, où ils ont répandu tout leur sang; enfin, on seroit tenté de leur porter quelque restaurant, pour réparer leurs forces épuisées. Pourroit-on penser sans rire, que des hommes qui peuvent à peine se soutenir, se préparent à combattre corps à corps avec un ennemi vigoureux, ou à figurer dans une bataille rangée; qu'ils vont se trouver dans la mêlée, dévorer la poussiére & affronter les blessures? Détournez vos regards de ces objets hideux, & portez-les sur le corps d'un Parasite. Quelle prestance & quel maintien! Admirez-vous ces membres de gladiateur, ce coloris brillant de la santé, cette peau blanche & délicate sans fadeur? Voyez ce coup d'oeil terrible qui ne respire que le combat, cette face menaçante & rubiconde qui annonce un homme bien nourri; je

reconnois à ces traits un redoutable guerrier; voilà ce qu'il nous faut, car des yeux timides & un regard efféminé n'ont jamais été une beauté dans un homme de guerre; le Parasite sera un beau soldat sous les armes? & même lorsqu'une mort glorieuse l'aura étendu sur le champ de bataille. Mais à quoi bon nous appesantir sur ce parallele? Nous avons mille exemples à citer. Parmi les Philosophes & les Rhéteurs, combien ne s'en trouve-t-il pas qui n'ont jamais osé sortir des murs de leur Patrie pour aller à la guerre, ou qui, forcés de prendre les armes, ont abandonné honteusement le combat?

T. Vous allez m'apprendre là des choses bien curieuses.

S. Parmi les Rhéteurs, Isocrate ne partit jamais dans les camps; & comment auroit-il eu la hardiesse de s'y montrer? Le pauvre homme étoit si timide, que dans toute sa vie on ne

put jamais le déterminer à monter une ſeule fois ſur la tribune aux harangues : c'eſt encore à la peur qu'il faut attribuer la foibleſſe de ſa voix. Philippe avoit-il déclaré la guerre aux Athéniens ? la terreur s'emparoit auſſitôt des Orateurs Démades, Eſchines & Philocrate ; dans leur frayeur ils ſe déclaroient les plus dévoués partiſans de l'ennemi commun, ne rougiſſoient point de défendre ſes intérêts en toute rencontre, & de lui ſacrifier ceux de la Patrie & les leurs propres. Pour obtenir l'amitié de ces braves, il ſuffiſoit de faire la guerre à leur maniere. Quelques autres, tels que Démoſthènes, Hypéride & Lycurgue, parurent montrer un peu plus de réſolution ; ils firent beaucoup de bruit dans les aſſemblées publiques, déclamerent avec véhémence contre Philippe, & ne l'épargnerent point dans leurs harangues : mais à l'armée ont-ils fait

une ſeule action de bravoure ? Les deux derniers n'ont jamais eu le front de ſortir au delà des remparts, ni d'avancer la tête hors des portes de la Ville. Soigneuſement enfermés dans l'enceinte des murailles, ſe croyant toujours au moment d'être aſſiégés, ils s'occupoient à concerter de jolies penſées, & à faire des décrets. Et Démoſthènes, leur intrépide Coryphée, qui ne ceſſoit de crier par-tout, que *Philippe étoit le plus mépriſable & le plus ſcélérat des Macédoniens, dont perſonne ne voudroit même acheter un eſclave*; ce Démoſthènes, qui d'abord avoit eu le courage de marcher juſqu'en Béotie avec ſes concitoyens, ne le vit-on pas jeter ſon bouclier, & ſe déshonorer à jamais par une fuite honteuſe, avant même qu'on eût engagé le combat ? On vous a ſans doute inſtruit de ce fait ; il eſt également connu des Athéniens, des Thraces

& des Scythes, dont ce traître tiroit son origine (a).

T. Oui, je sais cela. Mais si les Rhéteurs vous donnent prise à cet égard, c'est qu'ils se sont exercés plutôt à bien-dire qu'à bien faire. Pour ces Philosophes, je ne crois pas qu'ils méritent les mêmes reproches.

S. Ils les méritent davantage encore; & quoiqu'ils dissertent tous les jours fort longuement sur la force & le courage, qu'ils aient sans cesse à la bouche le nom de la vertu, ils sont mille fois plus lâches & plus poltrons que les Rhéteurs. Faites attention d'abord qu'on ne trouvera pas un seul Philosophe qui soit mort à la guerre, ou plutôt il n'en est point qui ait servi;

(a) Eschines reproche à Démosthènes d'être né d'une mere Barbare; & c'est à ce mot d'Eschines que Lucien fait allusion, car il est certain que Démosthènes étoit Athénien, & notre Auteur ne pouvoit pas l'ignorer.

ou si quelques-uns ont porté les armes, je prétends qu'ils ont pris la fuite. Antistène, Diogène, Cratès, Zénon, Platon, Æschines & Aristote n'ont jamais vu d'armée. Socrate (u) fut le seul parmi

(u) Le texte est un peu corrompu en cet endroit, & les Commentateurs se sont efforcés de le rétablir par diverses conjectures plus ou moins ingénieuses. Nous pensons que la plus heureuse de toutes est celle qu'a faite Paumier de Grenteménil, qui change ἐν τῇ πόλει en ἐπὶ Δηλίῳ. L'Histoire & la Géographie s'accordent également avec cette leçon; Délium est une ville de Béotie sur l'Euripe, vers l'embouchure de l'Asopus; & Plutarque dit expressément dans la *Vie d'Alcibiade*, *qu'il y eut un combat près de cette ville, entre les Thébains & les Athéniens; que ces derniers prirent la fuite; qu'Alcibiade étoit à cheval, & que voyant Socrate se sauver à pied avec un petit nombre, il ne voulut point aller plus vîte que lui.* En venant de Délium dans l'Attique, il faut traverser le mont Parnès : la Palestre, ou l'Académie de Tauréas, doit être supposée dans la ville d'Athènes même; & ce Tauréas, Maître d'Académie, reçut un soufflet d'Alcibiade, pour lui avoir disputé les honneurs des Jeux & des

tous ces Philosophes qui osa se montrer au combat près de Délium; mais on le vit bientôt prendre la fuite, & se sauver à travers le Mont Parnès, pour venir se cacher dans la Palestre de Tauréas. Il lui parut plus honnête d'étaler les graces de son langage doucereux au milieu d'un cercle de jeunes gens aimables, ou de leur proposer ses captieuses énigmes, que d'en venir aux mains avec un redoutable Spartiate.

T. J'avois déjà entendu raconter ces anecdotes par des personnes qui n'avoient pas intention de se moquer des Philosophes, ou de les injurier : ainsi

---

Fêtes. Au reste Platon, dans son *Apologie de Socrate*, dit que ce Philosophe parut avec honneur à la bataille de Potidée, dans la guerre d'Amphipolis, & dans le combat près de Délium. C'est aux batailles de Potidée & d'Amphipolis, que Lucien fait allusion dans la phrase suivante, en parlant des Spartiates; & cela n'empêche point qu'il ne soit question du combat de Délium au commencement de celle-ci.

vous ne les calomniez pas, en faisant l'apologie de votre Art. Voyons maintenant, je vous prie, ce qu'est un Parasite dans les combats; dites-moi si quelqu'un des anciens Héros a jamais exercé votre profession.

S. Eh ! mon ami, il n'est personne assez ignorant & assez peu versé dans la lecture d'Homere, pour n'être pas instruit que les plus illustres de ses Héros l'ont exercée. Le vieux Nestor, des levres duquel couloit une éloquence plus douce que le miel, étoit Parasite d'Agamemnon. Ce n'est point au brave Achille, le plus beau, le plus vigoureux, & le plus juste des Grecs, que ce Prince accorde les plus grands éloges, ni les marques les plus distinguées de son admiration : ce n'est point non plus à Diomede, ni à l'impétueux Ajax; il ne demande point aux Dieux de lui accorder dix Ajax ou dix Achilles, mais dix Nestors (*a*);

(*a*) Iliad. ch. II, v. 371.

& il assure que depuis long-temps la superbe Troie auroit été renversée de fond en comble, s'il avoit eu dans son armée dix Chefs comme ce Parasite, quoique celui-ci fût alors courbé sous le poids des ans. Le même Poëte rapporte qu'Idoménée, fils de Jupiter, étoit aussi Parasite d'Agamemnon.

T. Je me rappelle bien d'avoir lu dans Homere ce que vous dites de ces illustres guerriers; mais je ne vois pas encore qu'il en fasse des Parasites d'Agamemnon.

S. Vous ne vous souvenez donc pas de ces vers du discours d'Agamemnon à Idoménée?

Votre coupe toujours se remplit à souhait;
Vous pouvez, comme moi, boire quand il vous
plaît (a).

Il ne prétend pas dire par-là qu'Idoménée eut sans cesse à ses côtés, même pendant son sommeil, ou dans les

(a) Iliad. ch. IV, v. 261.

combats, une coupe remplie de vin; mais il veut lui rappeler qu'il eſt le ſeul qui ſoit admis à ſa table royale tous les jours indifféremment, ſans qu'il y en ait de marqués pour lui, comme pour les autres Chefs de l'armée. On voit encore dans un autre endroit, qu'Ajax (*a*), après avoir combattu avec gloire contre Hector, fut reconduit par les principaux Grecs dans la tente d'Agamemnon, où ce Prince, pour récompenſer ſa valeur, lui fit préparer un feſtin magnifique, quoique déjà la nuit fût avancée. On voit auſſi dans l'Iliade, qu'il n'y avoit point de jour où Neſtor & Idoménée ne mangeaſſent avec lui. Je regarde Neſtor comme le Paraſite le plus habile & le plus expérimenté qui ait paru à la Cour des Rois : car le Général des Grecs ne fut pas le premier chez qui il exerça cette profeſſion; il avoit fait ſon ap-

(*a*) Iliad. ch. VII, v. 312 & ſuiv.

prentissage long-temps auparavant auprès d'Exadius & de Cénée ; & il ne cessa de la cultiver qu'à la mort d'Agamemnon (*a*).

T. Voilà ce qu'on appelle un illustre Parasite. Mais n'en connoissez-vous point encore d'autres qui fassent autant d'honneur au Corps ? Vous me ferez plaisir de me les nommer.

S. Si j'en connois ! Et Patrocle, qui, pour la force & la bravoure, ne le cédoit, malgré sa jeunesse, à aucun des Grecs, sans en excepter Achille lui-même ; n'étoit-il pas Parasite de ce dernier ? Pour se convaincre de sa supériorité dans la guerre, il suffit de se rappeler ses exploits. Hector (*b*) avoit brisé les portes du camp, & avoit pénétré jusqu'aux vaisseaux où il combattoit avec fureur ; notre Héros eut la gloire de le repousser. Bientôt le

(*a*) Iliad. ch. I, v. 264.

(*b*) *Ibid.* ch. XVI, v. 114, 285, 292.

vaisseau de Protésilas alloit devenir la proie des flammes; les deux fils de Télamon, Ajax & Teucer, n'avoient pu les détourner, malgré leur intrépide valeur, malgré l'habileté de l'un à manier la lance, & l'adresse de l'autre à tirer de l'arc. Patrocle paroît, & la flamme est éteinte. Ce brave Parasite d'Achille fit aussi mordre la poussiere à un grand nombre d'ennemis, entre autres à Sarpédon, fils de Jupiter. Lui-même périt d'une maniere bien plus glorieuse que les plus fameux Héros: Hector meurt de la main d'Achille, Achille de celle de Pâris; mais il ne fallut rien moins qu'Apollon (*a*) & deux illustres Guerriers, pour enlever la vie à Patrocle; & au moment où il la perd, on ne le voit point s'abaisser à de honteuses & lamentables supplications, comme Hector, lorsqu'il conjure Achille de rendre son corps à sa

(*a*) Iliad. ch. XVI, v. 788, 808, 849.

famille. Mon Héros, dans ces derniers inſtans, ne profere que des paroles dignes d'un Paraſite.

T. Que dit-il?

SIMON.

Si l'on eût oppoſé vingt Hectors à mes coups,
Mon bras victorieux les eût terraſſés tous (*a*).

T. Je conviens qu'on lit tout cela dans Homere; mais comment prouverez-vous que Patrocle fut Paraſite d'Achille, & non pas ſimplement ſon ami?

S. Par le témoignage de Patrocle lui-même.

T. Vous me ſurprenez.

S. Ecoutez-le parler.

Que le même tombeau couvre nos oſſemens,
Comme un même palais nourrit nos jeunes ans (*b*).

& quelques vers plus bas:

Pélée, en me donnant à ſa Cour un aſile,
Me nourrit, m'appela le compagnon d'Achille (*c*).

(*a*) Iliad. ch. XVI, v. 847.

(*b*) *Ibid.* ch. XXIII, v. 83.

(*c*) *Ibid.* v. 89.

c'est-à-dire, *voulut que je fusse son Parasite*; car si Pélée avoit eu intention de désigner Patrocle simplement comme l'ami de son fils, il ne se seroit point servi du terme de *Compagnon*. Ce mot ne peut pas non plus signifier *Serviteur* ou *Suivant*; Patrocle étoit d'une condition trop distinguée pour s'abaisser jusqu'à l'esclavage : or un *Compagnon*, qui n'est ni ami ni suivant, ne peut être que Parasite. Homere appelle aussi dans le même sens, Mérion, *Compagnon* d'Idoménée (*a*), & il y a toute apparence que c'étoit alors le nom des Parasites. Examinez aussi, je vous prie, pourquoi le Poëte donne à Mérion, plutôt qu'à Idoménée lui-même, tout fils de Jupiter qu'il étoit, l'épithete glorieuse de *Rival de Mars* (*b*). Aristogiton (*c*), qui, selon Thucidide,

---

(*a*) Iliad. ch. XIII, v. 246, 295.

(*b*) *Ibid.* ch. II, v. 158.

(*c*) Harmodius & Aristogiton, outrés d'un af-

étoit le plus pauvre & le plus vertueux de ses concitoyens, n'étoit-il point Parasite d'Harmodius? Il étoit aussi son intime ami, parce qu'il est impossible qu'un Parasite n'aime point celui qui le nourrit. Eh bien, c'est à ce Parasite que la République d'Athènes fut redevable de sa liberté : on voit encore sur la place publique les statues d'airain qu'on fit élever en l'honneur de ce généreux Citoyen, & de son ami. Voilà, ce me semble, des personnages assez recommandables. Mais voyons ce que peut le Parasite dans les combats, & les dispositions qu'il y apporte. D'abord il ne marche jamais à l'ennemi

---

front public qu'Hypparque, Tyran d'Athènes, avoit fait à leur sœur, conspirerent contre lui pour s'en venger, & l'assassinerent l'an 513 avant J. C. Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leurs libérateurs; honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite fille d'Aristogiton fut mariée & dotée aux dépens de la République.

ſans avoir pris des forces par un bon repas, ſelon le précepte du ſage Ulyſſe (*a*) : celui-ci commence par donner un excellent déjeûner à tous ceux qu'il envoie au combat; il les reçoit à ſa table dès le lever de l'aurore, s'il le faut. Dans le temps où la crainte glace tous les cœurs, que dans l'armée les uns ſont occupés à prendre leur caſque, les autres à ſe couvrir de leur cuiraſſe; qu'enfin chacun tremble, dans l'attente de quelque malheur, le Paraſite, d'un air diſpos & content, demeure tranquillement aſſis à table : mais lorſqu'une fois ſon repas eſt fini, & qu'il faut payer de ſa perſonne, on le voit combattre aux premiers rangs, & faire des prodiges de valeur. Il place derriere lui l'hôte généreux qui le nourrit, lui forme un rempart de ſon corps, & le couvre de ſon bouclier, comme Ajax défendit Teu-

(*a*) Iliad. ch. XIX, v. 160.

cer : il aimeroit mieux périr mille fois ; que d'échapper du combat sans son hôte. S'il vient à succomber dans la mêlée, son cadavre fait encore honneur à ceux de son parti. Etendu sur le champ de bataille, au sein de la mort même, il conserve tout son embonpoint, & cet air de dignité qu'il avoit dans les festins. Quel contraste révoltant présenteroient à ses côtés les restes hideux d'un maigre Philosophe ! Les membres desséchés de celui-ci, sa longue barbe dégoûtante le feroient prendre pour quelque misérable mort de faim avant le combat. Comment ne mépriseroit-on pas une République qui auroit d'aussi pitoyables défenseurs ? Qui n'imagineroit, à la vue de pareils avortons pâles & défigurés, que l'Etat qui les emploie manque absolument de soldats, & que, dans la disette d'hommes, on a tiré les criminels des prisons pour les faire marcher à la guerre ? Telle est dans les combats la dif-

férence du Parasite au Philosophe & au Rhéteur. En temps de paix, il l'emporte autant sur eux, que la paix elle-même est préférable à la guerre. Suivons-les dans les exercices de la paix. J'appelle ainsi les affaires du Barreau, la lutte, la danse, l'escrime, la course, la chasse, & les plaisirs de la table. Si l'on ne voit jamais le Parasite dans les Tribunaux, c'est qu'il laisse le champ libre à tant d'imposteurs si dignes de se montrer sur ces théatres d'injustice & de chicanes. Mais on le voit souvent dans les Cirques, les Académies, & les festins, dont il fait le plus bel ornement. Qu'un Philosophe ou un Rhéteur ose paroître nud vis-à-vis d'un Parasite, dans les exercices publics? Quel est celui d'entre eux qui déshonore les Jeux? Si votre Philosophe se trouve dans un désert, & qu'une bête féroce vienne à sa rencontre, imaginez la belle contenance qu'il fera; le Parasite l'attendra de pied

ferme, & lui oppofera la plus vigoureufe réfiftance, parce qu'il en voit tous les jours à table fans s'épouvanter. Un horrible fanglier, par exemple, ne peut lui infpirer la moindre frayeur; & fi l'animal furieux aiguife fes dents contre le Parafite, la dent du Parafite à fon tour n'eft pas moins redoutable à fon adverfaire; enfin, il n'eft point de chien meilleur chaffeur que lui, ni qui fache mieux éventer un cerf ou un lievre. Dans un repas, qui oferoit le difputer avec lui, foit pour l'appétit, foit pour la gaieté? Qui connoît mieux l'art de mettre les convives en belle humeur? Eft-il poffible de ne point s'amufer de fes chanfons plaifantes, & des bons mots dont il affaifonne tous les feftins? Un Philofophe, avec le manteau dégoûtant qu'il étend fous lui, avec fa mine refrognée, fon regard trifte & morne, fes yeux toujours penchés vers la terre, a plutôt l'air d'affifter à des funérailles qu'à un ban-

quet. Pour moi, j'aime autant voir un chien dans le bain, qu'un Philosophe à table. Mais passons à la vie privée du Parasite, & comparons-en les détails avec la vie des Philosophes & des Rhéteurs.

Qui ne voit d'abord qu'un homme de ma profession n'est nullement jaloux de la gloire, & qu'il s'inquiete peu de l'opinion publique ? Que ne font pas au contraire tous vos Philosophes & vos Rhéteurs pour la fumée d'un vain nom ? Encore s'ils n'étoient tourmentés que par l'amour de la gloire! mais ils ne sont pas moins dévorés par la soif honteuse des richesses. Le Parasite, au milieu des trésors, ne forme pas le moindre désir. On pourroit comparer son indifférence à la tranquillité d'un homme qui se promene sur les bords de la mer; les cailloux dont le rivage est couvert, n'attirent point ses regards. L'éclat de l'or n'est aux yeux du Parasite, que celui de la flamme lé-

gere. Parmi les Philoſophes de nos jours (car à quoi bon parler des Rhéteurs ?) l'appât des richeſſes a tant d'empire, qu'on voit les plus célebres devenir des Juges iniques ſur les Tribunaux, & des Maîtres mercenaires dans les Ecoles ! Les uns vendent la Juſtice pour des préſens, les autres leurs miſérables argumens pour de l'argent. Ceux-ci ne rougiſſent pas de ſe faire payer la familiarité dans laquelle ils vivent auprès des Rois, & en exigent eux-mêmes la récompenſe. Ceux-là, malgré le poids des ans, parcourent les pays éloignés, & ſe mettent à la ſolde du premier venu, comme un Eſclave Scythe ou Indien ; peu inquiets qu'on les traite de vils mercenaires, pourvu qu'ils gagnent de l'argent. La cupidité n'eſt point le terme de leurs paſſions ; leur cœur eſt en proie à l'envie, à la colere, à la haine, à mille autres vices dont le Paraſite eſt toujours exempt. Il eſt le plus indulgent & le plus patient

des hommes ; jamais le fiel n'entra dans ſon ame ; & contre qui en auroit-il ? Si, dans quelques circonſtances, il ſe livre malgré lui à quelques mouvemens d'impatience, ce foible nuage n'eſt jamais orageux ; au contraire, on s'amuſe de ſes momens d'humeur, & ſes petits accès de colere font rire ceux qui en ſont les témoins. Il connoît moins que perſonne la triſteſſe & le chagrin. Son Art ſe prémunit abondamment contre toutes les peines de la vie ; il n'a jamais occaſion de s'affliger, car il ne poſſede ni richeſſes, ni maiſon, ni eſclaves, ni femme, ni enfans, dont la perte l'expoſe à des regrets. Il voit enfin d'un œil indifférent, la gloire, les biens, la beauté.

T. Mais quand il manque du néceſſaire, & ne trouve plus de quoi ſubſiſter, n'eſt-il donc pas à plaindre ?

S. Apprenez, Ticiade, que dès l'inſtant où il eſt dans le beſoin, il ceſſe par-là même d'être Paraſite. Comme

un homme de cœur n'eſt plus courageux dès qu'il manque de bravoure, comme un Sage ne mérite plus ce nom dès que la ſageſſe l'abandonne, il eſt de même impoſſible que l'on ſoit Paraſite quand on ne trouve plus de quoi ſubſiſter. Il ne s'agit ici que du Paraſite *pratique*, ſi je puis me ſervir de ce terme, & non pas de celui qui ne le ſeroit que de nom. On eſt brave ſeulement dans le moment où l'on fait une action de valeur, on n'eſt ſage que dans les occaſions où l'on montre de la ſageſſe; par conſéquent il faut auſſi, pour mériter le titre de Paraſite, avoir ſon couvert mis chez quelqu'un, & l'on ne doit plus regarder comme du métier, quiconque n'a perſonne pour le nourrir.

T. Sur ce pied-là, un Paraſite n'eſt donc jamais expoſé à mourir de faim?

S. Sans doute, & je conclus de tout ceci, qu'il n'a pas plus d'inquiétude ſur cet objet que ſur tout autre. Les Philoſophes & les Rhéteurs ſont ſans ceſſe

dans des tranſes mortelles; on ne les voit jamais paroître qu'un bâton à la main, preuve certaine qu'ils craignent toujours; ils ont grand ſoin de fermer pendant la nuit leurs portes à double verrou, parçe qu'ils appréhendent qu'on ne vienne les attaquer & les ſurprendre : le Paraſite ſe contente de pouſſer la ſienne, pour ſe mettre à l'abri du vent; & s'il eſt ſubitement éveillé par quelque tumulte ou quelque bruit, il n'en eſt pas plus épouvanté; s'il marche dans les déſerts, il ne porte point d'épée, parce qu'il n'a rien à redouter. J'ai vu ſouvent des Philoſophes ſe munir de leurs armes, lors même qu'il n'y avoit pas le moindre ſoupçon de danger; ils portent leurs maſſues juſque dans les bains & les feſtins. On n'a jamais accuſé un Paraſite d'adultere, de violence, de rapt ni d'aucun autre crime; & s'il en étoit quelqu'un qui s'en rendît coupable, il paſſeroit dès-lors dans la claſſe des

adulteres, des furieux & des voleurs, & l'on ne pourroit plus le déſigner que ſous ces noms odieux, comme un homme convaincu de quelque mauvaiſe action n'eſt plus compté parmi les honnêtes gens. Mais combien n'a-t-on pas reproché de ſcélérateſſes aux Philoſophes & aux Rhéteurs de tous les temps, & combien n'en reproche-t-on pas encore à ceux de nos jours? Les Ouvrages compoſés pour leur juſtification, dépoſeront contre eux dans tous les ſiecles, & ne ſerviront qu'à flétrir éternellement leur mémoire; nous avons des Apologies de Socrate, d'Hypérides, d'Æſchines, de Démoſthènes & d'une infinité d'autres, au lieu qu'il n'en exiſte aucune de Paraſites, & jamais on n'en a traduit un ſeul devant les Tribunaux.

T. Je conviens avec vous, que, pour les détails de la vie, il vaut mieux être Paraſite que Philoſophe : mais à la mort, celui-ci me paroît avoir tout l'avantage.

S. Je vais vous prouver le contraire. Preſque tous les Philoſophes, ou du moins la plus grande partie d'entre eux, ſont morts auſſi malheureuſement qu'ils avoient vécu. Les uns, condamnés par les Loix, ſe ſont vus forcés d'avaler du poiſon, pour expier leurs forfaits; les autres ont été brûlés vifs; les moins coupables ont péri dans l'exil, & les autres par les maladies inſéparables de leur maniere de vivre. Peut-on dire la même choſe des Paraſites? N'eſt-il pas évident qu'ils meurent tous de la mort la plus heureuſe, en buvant & en mangeant? & ſi quelqu'un d'eux a paru ſouffrir une mort violente, il n'eſt mort que d'une indigeſtion.

T. Vous avez parfaitement bien plaidé la cauſe des Paraſites contre les Philoſophes; mais il vous reſte à nous montrer que cette profeſſion eſt honnête pour celui qui l'embraſſe, & utile pour celui qui fournit les moyens de

l'exercer. Il me ſemble que les gens riches nourriſſent les Paraſites par bienfaiſance, par humanité, par compaſſion : & aſſurément il n'eſt point du tout honorable d'être l'objet de pareilles graces.

S. Que vous êtes ſimple de ne pas comprendre qu'un homme riche, fût-il auſſi opulent que Gigès, n'eſt plus qu'un miſérable s'il mange ſeul ; qu'il a l'air d'un mendiant s'il n'eſt accompagné d'un Paraſite par-tout où il va ! Le riche tire autant d'éclat du Paraſite qui marche à ſes côtés, que le Soldat de ſon armure, une robe de la pourpre qui la décore, & un courſier de la magnificence de ſes harnois. Il y a plus, le Paraſite donne du relief à ſon hôte, ſans en recevoir de lui. Ce qui fait encore que le premier n'a point à rougir, & ne doit point ſe regarder comme inférieur à l'autre, c'eſt qu'un Paraſite eſt auſſi utile qu'honorable pour les Grands ; ils ont en lui une garde

sûre & fidele; ils peuvent marcher en assurance sous ses auspices. Qui oseroit en effet les attaquer, lorsqu'on voit un homme de cette espece à leurs côtés? Ils ne sont pas exposés non plus, avec un tel convive, à périr par le poison. Il goûte le premier de tous les mets, & personne ne boit avant lui: ainsi, par le dévouement le plus généreux pour ses bienfaicteurs, il brave les plus grands dangers, sait les en préserver, & fait à la fois leur gloire & leur sûreté. Non seulement le Parasite ne cede en rien au riche en mangeant à sa table, mais encore il est prêt à mourir en partageant sa nourriture.

T. Il n'étoit pas possible de mieux faire valoir votre Art; vous n'avez rien omis de ce qui pouvoit le rendre recommandable, & vous aviez grand tort de vous défier de vous-même. Il ne reste plus qu'une petite difficulté, que je vous prie de résoudre; c'est que la dénomination de *Parasite* n'est point

honnête par elle-même, & ſemble être une injure.

S. Je pourrois d'abord vous dire, que ſi la profeſſion n'a rien de honteux, comme je crois vous l'avoir amplement démontré, & comme vous en convenez, le nom qui la déſigne ne doit pas l'être davantage : mais je veux vous ſatisfaire abſolument ſur tous les points, & ne laiſſer aucun nuage dans votre eſprit. Répondez à la queſtion que je vais vous faire. Lequel aimeriez-vous mieux, ou de manger ſeul, ou de prendre vos repas en compagnie (*a*)?

(*a*) Il y a en cet endroit de l'original, huit à dix lignes de jeux de mots qui roulent ſur des prépoſitions qui changent en Grec la ſignification des expreſſions ſimples. Il étoit impoſſible de faire paſſer ce badinage dans une Langue étrangere, & d'ailleurs il n'aboutit qu'à prouver qu'*il n'eſt point déshonorant de manger à la compagnie de quelqu'un.* Nous avons tâché de rendre les penſées & les plaiſanteries de l'Auteur, à peu près comme il eût pu le faire en écrivant dans

T. Il n'est personne qui ne préfere les agrémens de la société.

S. Eh bien, le terme de *Parasite* signifie, dans son origine, *celui qui mange avec quelqu'un* : or, quand on sait choisir ses convives, est-on déshonoré *pour manger avec un autre ?*

T. Non, sans doute.

S. Le mot de *Parasite* ne renferme

---

notre Langue. Au reste, voici le texte : PAR. Age enim, σῖτον Veteres quid vocabant ? TYCH. *Cibum.* PAR. Quid autem σιτεῖσθαι, nonne *edere* ? TYCH. Sic est. PAR. Nonne igitur constat παρασιτεῖν (*parasitari*) nihil esse aliud ? TYCH. Hoc ipsum enim est quod turpe videtur Simon. PAR. Age ergo, rursùs mihi responde : Utrum tibi videtur præstare, & utrum propositis duobus elegeris, *navigare* ne an *juxta navigare* ? TYCH. Equidem *juxtà navigare.* PAR. Quid verò *currere* ne an *juxtà currere* ? TYCH. *Juxtà currere.* PAR. Quid verò, *equitare* ne an *juxtà equitare* ? TYCH *Juxtà equitare.* PAR. Quid autem, *jaculari* an *juxtà jaculari* ? TYCH. *Juxtà jaculari.* PAR. Nonne ergo similiter etiam malis *juxtà edere* cum aliis (hoc enim est parasitari), quàm *edere* simpliciter ? TYCH. Necesse est tibi assentiri, &c.

donc aucune idée flétriſſante, & celle que des ignorans voudroient y attacher, ne vient que d'un préjugé groſſier du vulgaire.

T. Je ne tiens plus contre la force de vos raiſons, il faut me rendre. Je veux déſormais vous prendre pour Maître, & recevoir vos leçons deux fois par jour, le matin & le ſoir, comme on fait dans les Ecoles publiques. Vous êtes trop généreux & trop complaiſant, pour ne pas être au deſſus des atteintes de la jalouſie. Vous ne laiſſerez ignorer à votre Eleve aueune des fineſſes de l'Art; j'aime au moins à me le perſuader. Je ſerai votre premier diſciple, & ce titre eſt pour moi du plus heureux augure; les meres, dit-on, chériſſent toujours plus tendrement leurs premiers-nés.





DES GENS DE LETTRES

QUI S'ENGAGENT A VIVRE CHEZ LES GRANDS.

PAR où dois-je commencer ou finir l'énumération des désagrémens inséparables de la familiarité mercenaire que l'on recherche auprès des riches & des Grands? Comment raconter tout ce que sont obligés de faire & de souffrir à leur suite ces infortunés qui se mettent à leur solde, & qu'on pourroit appeler des amis à gages, si le nom d'ami convenoit à des esclaves aussi malheureux? Je n'ignore pas toutes les peines attachées à leur condition; mais je n'ai jamais été réduit à les connoître par ma propre expérience; & puissent les Dieux ne me jamais mettre

à pareille épreuve ! Beaucoup d'autres, moins heureux que moi, m'en ont suffisamment instruit. Dans cette foule de mécontens, les uns déploroient les maux de toute espece qu'ils enduroient encore ; les autres, dégagés enfin de leurs fers, & comme évadés d'une affreuse prison, aimoient à se rappeler le sort qu'ils avoient eu à supporter, & se félicitoient d'en être délivrés. Il falloit sur-tout entendre ceux qui avoient assisté, pour ainsi dire, à toutes les cérémonies de cette lugubre fête, & en connoissoient tous les mysteres. Je les écoutois avec la plus grande attention faire le récit de leur naufrage, & des circonstances heureuses auxquelles ils étoient redevables de leur salut désespéré. Tels ces infortunés que nous voyons la tête rase à l'entrée de nos Temples (*a*) ; ils nous font une

(*a*) Ceux qui avoient fait naufrage se rasoient la tête, & consacroient leur chevelure aux Dieux Marins.

description touchante des horribles tempêtes auxquelles ils ont échappé; ils représentent les flots amoncelés, les vents furieux, les écueils & les rochers, leurs biens jetés à la mer, les mâts brisés, le gouvernail emporté; ils n'oublient point les Dioscures, qui, comme des étoiles tutélaires, sont venus briller à leurs yeux: car il n'est point de tragédie de cette espece où ces Divinités ne jouent leur rôle : c'est quelquefois un autre Dieu qu'ils ont vu tout-à-coup s'asseoir à la hune, ou s'arrêter à la pouppe; sa main bienfaisante a dirigé vers le rivage tranquille le vaisseau doucement porté sur les ondes applanies, & déposé en sûreté les Navigateurs sauvés par la protection du Ciel. Ce sont mille autres aventures funestes, propres à exciter la compassion généreuse des assistans envers des hommes chéris des Dieux au sein même du malheur. Mais tout cela n'est rien en comparaison des orages

domeſtiques que l'on éprouve dans les maiſons des Grands. Ecoutez ceux qui en ont été les triſtes victimes. On s'embarque avec joie, vous diront-ils; au moment du départ, la mer eſt calme; mais que de ſouffrances dans tout le cours de la navigation! Après avoir long-temps enduré la ſoif, le mal de cœur, les travaux infatigables de la pompe, on finit par aller malheureuſement échouer contre un écueil caché ou une roche eſcarpée, & l'on ſe ſauve à peine nud & manquant de tout: encore ceux que j'ai entendus ſupprimoient-ils par honte une partie de leurs infortunes, qu'ils auroient voulu oublier pour toujours. Ce qu'ils m'ont avoué me fait conjecturer le reſte; & je veux ici, mon cher Timoclès (*a*), vous en faire l'expoſé fidele. Depuis long-temps je m'apperçois du

(*a*) Cet ámi de Lucien n'eſt point connu d'ailleurs.

penchant que vous avez à embrasser ce genre de vie; j'ai remarqué le plaisir que vous goûtez lorsqu'on en parle, ou qu'on en fait l'éloge en votre présence. Le bonheur de se voir admis dans l'amitié des premiers de Rome, d'être bien logé, bien nourri aux dépens d'autrui; le plaisir de voyager d'une maniere agréable & commode, nonchalamment étendu dans un char voluptueux superbement attelé; les magnifiques récompenses qui sont encore le prix de votre complaisance à partager cette vie délicieuse; enfin la satisfaction d'être au nombre de ces heureux mortels, dont on peut dire que tout vient pour eux à souhait, sans travail & sans culture: tant de brillans avantages vous paroissoient fort attrayans, & tout-à-fait dignes d'envie. Je ne veux point qu'un jour vous ayez de reproches à me faire, ni que vous puissiez m'accuser de ne vous avoir pas averti, lorsque je vous voyois

près d'avaler avec l'appât un hameçon aussi dangereux. Vous auriez raison d'accuser votre ami d'indifférence, & les larmes que je répandrois alors inutilement sur votre malheur, ne pourroient excuser mon coupable silence. Apprenez donc, tandis qu'il en est temps encore, que le filet où vous allez tomber n'a point d'issue; considérez les pointes aiguës & recourbées de l'hameçon armé d'un triple crochet; retournez-le dans vos mains; approchez-le de votre bouche; si vous croyez, après cela, qu'il soit possible de l'éviter, ou d'en échapper avec une légere égratignure, je consens à passer dans votre esprit pour un poltron, qui aime mieux se laisser mourir de faim, que de mordre à l'appât; je vous permets de tomber sur votre proie avec l'audace & l'avidité d'un vautour (a),

(a) Le texte dit : *d'avaler la proie toute entiere, comme fait une chouette.*

C'eſt vous, mon ami, que j'ai particuliérement en vue dans cet Ecrit : cependant il peut être également utile, non ſeulement aux Philoſophes qui, comme vous, ont embraſſé un genre de vie grave & ſérieux, mais encore aux Grammairiens, aux Rhéteurs, aux Muſiciens, & à tous ceux qui, poſſédant quelque talent, croient devoir, pour en tirer parti, ſe mettre aux gages d'autrui. Comme ils éprouvent tous ſans diſtinction les mêmes diſgraces, & que ceux dont ils dépendent ne mettent aucune différence entre les uns & les autres, il eſt évident que la Philoſophie eſt indignement compromiſe & déshonorée. Ce qui pourra ſe trouver d'odieux dans ce diſcours, doit retomber, avec raiſon, d'abord ſur les auteurs de ces procédés révoltans, enſuite ſur ceux qui s'y expoſent. Pour moi, je ne mérite aucun blâme, à moins qu'on ne trouve repréhenſible le langage de la vérité & de la liberté. Du

reste, je n'écris point pour cette foule de Maîtres d'exercices, ou d'imbécilles adulateurs, dont l'ame est aussi étroite que leur esprit : on chercheroit inutilement à les éloigner des Grands ; on ne peut pas même leur reprocher la constance avec laquelle ils demeurent attachés à leurs tyrans ; quelques mauvais traitemens qu'ils en reçoivent, ils sont faits pour les dévorer. A quelle autre chose seroient-ils propres ? Tirez-les de cet esclavage, ce sont des hommes déplacés, oisifs, inutiles. Ainsi leur condition n'est point à plaindre ; ils n'ont que ce qu'ils méritent, & leurs maîtres ne sont point coupables envers eux (*a*) ; ils n'entrent dans les maisons opulentes, que pour y faire le métier

(*a*) On lit ici dans le texte un proverbe Grec, dont le sens est : *Ils se servent de l'urinoir pour uriner.* Erasme, dans son *Recueil des Proverbes anciens*, dit que celui-ci s'appliquoit à ceux qui s'exposoient à de mauvais procédés, & les méritoient.

de tout souffrir. Mais on ne peut voir d'un œil tranquille des hommes de mérite dans un état aussi abject; il est permis de faire tous ses efforts pour les en arracher, & les rendre à la liberté.

Je crois devoir examiner d'abord les raisons qui déterminent bien des gens à prendre ce parti, & faire voir qu'elles ne sont ni assez pressantes, ni assez décisives. Je détruirai le prétexte qu'ils font sur-tout valoir, pour excuser leur servitude volontaire, en se rejetant sur la pauvreté, le plus grand de tous les maux. La plupart se croient à l'abri de tout reproche, quand ils vous ont représenté qu'il est bien pardonnable de se soustraire à ce fléau terrible; ils ont souvent à la bouche ces vers de Théognide :

L'homme est anéanti par l'affreuse indigence ;
Sans courage, sans voix, il gémit en silence.

Ils ne manquent pas d'y joindre les passages des plus médiocres Poëtes

contre la pauvreté. Si leur nouveau genre de vie les en délivroit en effet, je leur pardonnerois volontiers de n'être pas si délicats sur le sacrifice de leur liberté. Mais s'il est vrai qu'on puisse leur appliquer ce que dit un célebre Orateur, & les regarder comme des malades, à qui l'on ne donne que la quantité de nourriture nécessaire pour les empêcher de mourir; si leur sort, en un mot, n'est pas plus heureux qu'auparavant, comment prouveront-ils qu'ils ont fait un bon choix? La pauvreté les poursuit sans cesse; toujours ils sont dans le cas de recevoir, jamais ils n'ont de superflu à mettre de côté. Quand on leur donneroit, & beaucoup, & souvent, les besoins indispensables de leur condition absorbent jusqu'à la derniere obole de ce qu'ils reçoivent. Il falloit s'attacher à trouver des ressources qui ne fussent pas de simples palliatifs de la misere, & qui la fissent disparoître sans retour. Théo-

gnide, par exemple, prétendoit que pour l'éviter, il étoit permis de se jeter dans la mer, ou de se précipiter du haut d'une roche escarpée. C'est vouloir s'en imposer à soi-même, que de se croire au dessus de l'indigence, quand on manque de tout, & qu'on est un malheureux mercenaire à la solde d'autrui. Quelques-uns disent que ce n'est point précisément par crainte de la pauvreté qu'ils ont embrassé ce genre de vie facile & commode; que leur âge & leur mauvaise santé ne leur permettent pas de vivre comme d'autres, du fruit de leur travail. Cette excuse est-elle fondée, & ne passent-ils point des jours beaucoup plus pénibles que ceux de l'homme laborieux? Il faut avouer qu'une condition où, sans aucuns soins, il suffiroit de désirer pour obtenir, seroit un sort à ambitionner. Mais qu'ils sont éloignés de cet avantage! Qui pourroit dire les fatigues & les peines qui les épuisent chaque

jour, & les réduiſent aux dernieres extrémités? La ſanté la plus vigoureuſe y réſiſteroit à peine. Nous en ferons le triſte détail, quand nous aurons parlé de leurs autres déſagrémens. Il nous ſuffit maintenant de laiſſer entrevoir que la pauvreté n'eſt qu'un prétexte qui ne juſtifie pas ceux qui ſe vendent à ſi vil prix.

Un autre motif, dont ils ne conviennent jamais, les précipite dans les maiſons des Grands; c'eſt la vie voluptueuſe qu'ils eſperent mener à leur ſuite; c'eſt l'appât des monceaux d'or, que d'avance ils dévorent des yeux; ils voient couler pour eux les tréſors à grands flots, & ſe perſuadent que le cours n'en ſera jamais interrompu; ils ſe félicitent d'être aſſis à une table ſplendide, & ſe promettent mille autres délices : enfin c'eſt l'amour du luxe, c'eſt le déſir du ſuperflu qui les détermine à échanger leur liberté contre la ſervitude; & il n'eſt pas vrai, comme

ils le disent, que ce soit le besoin pressant. Aussi les Grands ne leur marquent-ils d'intérêt que ce qu'il en faut pour entretenir leur attachement. Telles ces femmes, dont le cœur est blasé en amour, savent ménager adroitement les attentions & les dédains envers leurs malheureux amans; elles ne leur accordent jamais la plus légere faveur, persuadées que la jouissance est le tombeau de l'amour; elles savent aussi que la plus violente passion s'éteint bientôt, si elle n'est soutenue par l'espérance, & elles ont soin de l'entretenir, en tempérant les rebuts par les promesses consolantes. A voir les Grands, ils ont un air engageant; à les entendre, ils feront tout pour vous, n'oublieront pas vos services, & vous récompenseront. Cependant les années s'écoulent; le protecteur & le protégé vieillissent ensemble; il n'est plus temps pour celui-ci de former un nouvel attachement; la générosité de l'autre

n'eſt plus de ſaiſon, & l'infortuné a paſſé toute ſa vie à eſpérer. Peut-être ne pourroit-on blâmer entiérement un partiſan de la volupté, & qu'il mériteroit de l'indulgence, en la cherchant par-tout où il croiroit la trouver; peut-être auſſi ſeroit-il d'une ame baſſe & ſervile de lui ſacrifier ſa liberté, le plus doux de tous les biens. Au reſte, je l'excuſerois volontiers, s'il obtenoit cette volupté pour laquelle il eſt déterminé à tout ſouffrir. Mais, s'expoſer à mille déſagrémens dans l'attente éternelle d'une vie délicieuſe, c'eſt le comble du ridicule & de la folie. Peut-on ſe faire illuſion à ſoi-même, quand le préſent ne nous offre que des peines inévitables, quand on réfléchit que ce bonheur à venir, quel qu'il ſoit, n'eſt pas encore arrivé depuis un grand nombre d'années, & que, tout préjugé à part, il n'eſt guere à préſumer que l'on en jouiſſe jamais? Je ne ſuis pas ſurpris de voir les com-

pagnons d'Ulysse oublier leur patrie, & la fidélité qu'ils doivent à leur Chef, au moment où ils goûtent le délicieux lotos (*a*); rien de plus naturel. Mais si l'un de ces infortunés eût refusé de remonter sur les vaisseaux, en disant qu'il espéroit seulement pouvoir se rassasier à son tour, il eût mérité plus que les autres encore d'être lié aux bancs des Rameurs.

Telles sont, ou à peu près, les raisons qui décident beaucoup de gens à se mettre à la merci des riches, à moins qu'on ne prétende que d'autres y sont engagés par le motif de la gloire. Il en est en effet qui se croient infiniment honorés de la familiarité des nobles & des personnes dont le rang est distingué. Pour moi, je me soucierois fort peu d'être connu comme le familier d'un grand Roi, si je n'en retirois aucun autre avantage que celui d'être

(*a*) Odyss. ch. IX, v. 94 & suiv.

ſon familier. Voyons au reſte ce que ces amans de la gloire ont à ſouffrir avant d'obtenir l'objet de leurs vœux, & lors même qu'ils en jouiſſent; nous arriverons enſuite au dénouement de la piece. On ne peut pas dire que ce ſoit pour eux une petite affaire que d'avoir accès auprès des Grands; il ne ſuffit pas de vouloir, pour réuſſir à cet égard. Que de courſes répétées! que d'aſſiduité à garder leur porte! Il faut ſe lever avant le jour, pour aller ſe morfondre dans la rue, en attendant qu'on ſoit introduit ou exclus; il faut ſe réſoudre à paroître impudent ou importun, ſe voir dans la dépendance d'un Portier, qui vous parle à moitié Syriaque, ou d'un Africain chargé d'inſcrire votre nom (*a*): ſi vous voulez

(*a*) Nous avons vu dans le Dialogue *du Navire*, tom. II, p. 32, que les Grecs avoient des Syriens & des Medes pour eſclaves & pour portiers; nous voyons ici que les riches Romains

qu'il s'en ſouvienne, ne manquez pas de lui donner la piece. Vous ne pouvez vous diſpenſer de prendre des habits & un entretien qui excedent vos moyens, & qui répondent à la dignité de votre protecteur; ayez ſur-tout l'attention de choiſir des couleurs qui lui plaiſent, & de ne point prendre une livrée différente de la ſienne (a); ce ſeroit vouloir le choquer, quand par haſard il daignera jeter les yeux ſur vous. Ne

---

avoient auſſi à leurs gages des Syriens & des Africains : chez nous on a des Suiſſes.

(a) Ce paſſage prouve que les livrées ou couleurs diſtinctives des grandes Maiſons étoient en uſage parmi les Anciens, comme parmi nous. La ſeule différence, c'eſt que chez les Anciens, tous les cliens, & toutes les perſonnes attachées aux Grands, portoient indifféremment leur livrée, au lieu que parmi nous, on diſtingue les *gens de livrée*, des *Maîtres d'Hôtel*, *Officiers*, *Valets de Chambre*, & autres domeſtiques d'un grade ſupérieur, qui ſont très-ſouvent auſſi bien mis que leurs Maîtres, & ne portent point leurs couleurs.

vous lassez point de paroître à sa suite, ou, mieux encore, formez devant lui une espece de pompe triomphale, en marchant sous ses yeux, quand cela vous exposeroit à être coudoyé par ses nombreux esclaves. Cependant il sera plusieurs jours sans faire attention à vous : si vous êtes assez heureux pour qu'il vous honore enfin d'un regard, & qu'il vous fasse signe de venir, pour répondre à la premiere question qu'il s'avisera de vous faire, à l'instant même la tête vous tourne, vous suez, vous paroissez déconcerté, quand il faudroit payer de votre personne; les assistans rient de votre embarras, & souvent, quand on vous a demandé, *quel étoit le Chef des Grecs rassemblés devant Troie?* vous répondez : *il avoit mille vaisseaux*. Ceux qui sont portés à l'indulgence, appellent cela une modeste pudeur : les audacieux lui donnent le nom de timidité; & pour les mal intentionnés, c'est une stupide ignorance. Après cette

premiere & dangereuſe épreuve de l'honnêteté de vos ſentimens, vous vous retirez, en condamnant vous-même votre exceſſive puſillanimité. Il vous faudra enſuite pendant pluſieurs mois,

Paſſer toutes les nuits dans des ſoucis cuiſans,
Et compter chaque jour par des combats ſanglans (a).

non pas, comme Achille, pour la cauſe d'une Hélene, ou pour la gloire de renverſer Troie; mais dans l'attente de cinq oboles. Enfin un heureux Génie, tombant, pour ainſi dire, du haut des nues, comme dans les Pieces de Théâtre, arrive inopinément à votre ſecours, & l'on s'occupe de vous. On commence par vous faire ſubir un examen, pour s'aſſurer ſi vous êtes inſtruit dans les Lettres. Cet exercice ne dé-

(a) Iliad. ch. IX, v. 285, dans le diſcours d'Achille à Ulyſſe, qui l'avoit engagé à oublier ſon reſſentiment contre Agamemnon.

plaît pas à votre protecteur, parce que c'est pour lui une occasion de s'entendre louer & féliciter. Vous, pauvre infortuné, vous croyez avec raison qu'il y va de votre vie & de votre existence; vous ne vous trompez pas, en pensant que si vous êtes rejeté par ce premier maître, aucun autre, après cette épreuve malheureuse, ne voudra vous admettre dans sa maison. Vous serez donc agité de mille réflexions plus accablantes les unes que les autres; vous porterez envie à vos rivaux, car vous en aurez, & vous ne serez pas seul à briguer tant d'avantages : vous imaginerez n'avoir rien dit de passable ; l'œil inquiet & fixé avec crainte sur votre Juge redoutable, vous lirez votre arrêt de mort dans les traits de son visage, s'il paroît désapprouver vos réponses : s'il vous applaudit, l'espoir & la joie renaîtront dans votre cœur. Comptez aussi que beaucoup de gens chercheront à vous déprimer, &

vous opposeront une foule de concurrens, qu'ils feront, pour ainsi dire, sortir de terre l'un après l'autre. Figurez-vous un vieillard qui se présente avec une barbe respectable & des cheveux blancs, pour montrer s'il fait quelque chose d'utile, s'entendre préconiser par quelques-uns de ses Juges, & traiter d'ignorant par les autres. Après l'examen, on laisse écouler un certain espace de temps, pendant lequel on fait une recherche exacte de toute votre vie; on interroge vos concitoyens & vos voisins. Si quelqu'un d'eux a de la jalousie ou quelque léger ressentiment contre vous, qu'il vous accuse d'adultere, ou d'un crime plus grand encore, son témoignage est aussi sûr que celui d'un Oracle (*a*). Si par

(*a*) Le texte dit à la lettre : *On le croit un témoin qui dépose d'après les tablettes de Jupiter.* C'étoit une façon de parler proverbiale, pour exprimer un témoignage irréfragable : elle faisoit allusion au trait de la Fable, qui dit que Jupiter

hasard tout le monde s'accorde à dire du bien de vous, ce sont des gens suspects, corrompus & menteurs. Il faut donc, pour l'emporter sur les autres, que rien ne s'oppose à votre bonheur, & le plus petit obstacle suffit pour renverser tous vos projets. Mais je suppose que tout vous réussit au delà de vos espérances ; votre protecteur vous trouve de l'esprit & des connoissances ; des personnes respectables & des amis, dont le suffrage en ce genre a beaucoup de poids auprès de lui, l'ont confirmé dans la bonne opinion qu'il a conçue de vous ; son épouse vous désire ; son Intendant & ses Gens d'affaires ne trouvent point d'inconvénient à ce qu'on vous admette ; les informations sur vos moeurs sont on ne peut

---

avoit des tablettes faites de la peau de la chevre Amalthée, sur lesquelles il tenoit registre des actions des hommes, & qu'il consultoit pour punir ou récompenser. Voyez les *Proverbes d'Er. sme*, à l'article *Fidélité*, p. 179.

pas plus satisfaisantes; tout est à votre avantage; les Dieux ont agréé votre sacrifice; vous êtes l'heureux vainqueur des Jeux Olympiques, ou plutôt vous êtes maître de Babylone & de la citadelle de Sardes; la corne d'abondance est en votre pouvoir; en un mot, rien ne manque à votre félicité (*a*). Il est bien juste que toutes vos peines précédentes soient compensées par les plus grands biens, & que votre

(*a*) Il y a au Grec deux proverbes: *Vous puiserez dans la corne de la chevre Amalthée*; & *vous sucerez le lait des poules*. Erasme rapporte ces deux adages à l'article *Bonne Fortune*, p. 73, & dit qu'on les employoit l'un & l'autre pour exprimer le plus parfait bonheur. La chevre Amalthée avoit allaité Jupiter: ce Dieu la plaça dans le ciel, & donna l'une de ses cornes aux Nymphes qui avoient pris soin de son enfance, avec la vertu de produire ce qu'elles désireroient; on l'appela *Corne d'abondance*. Le second proverbe est une hyperbole, qui, pour désigner un bonheur inoui, dit qu'on a trouvé une chose introuvable.

couronne ne ſoit pas une ſimple branche de feuillages ; on doit vous aſſigner une récompenſe honnête, vous la donner toujours & ſans difficulté au moment précis où vous en aurez beſoin; il faut auſſi qu'on vous accorde dans la maiſon une conſidération toute particuliere; qu'on vous faſſe oublier vos veilles, vos courſes (*a*), & tous vos maux paſſés ; vous devez enfin vous attendre à dormir déſormais dans une profonde ſécurité (*b*); vous n'aurez à remplir dans votre nouvel état, que les fonctions pour leſquelles on vous a choiſi & l'on vous paye. Tout cela doit être, j'en conviens avec vous, mon cher Timoclès; j'avouerai même qu'il n'y auroit pas grand mal à plier la tête ſous un joug auſſi doux ;

(*a*) Le Grec ajoute : *vos crottes.*

(*b*) Mot à mot : *Les deux pieds nonchalamment étendus.* C'eſt encore un proverbe, pour exprimer l'inſouciance & la tranquillité d'un homme parfaitement heureux. Eraſme, article *Sécurité*, p. 461.

il

il feroit des plus légers; que dis-je! il feroit d'or. Mais qu'il s'en faut, mon ami, que les chofes ne foient ainfi! Que n'à pas à fouffrir un homme libre dans ces fortes d'engagemens! Ecoutez ce que je vais vous dire, & jugez enfuite par vous-même s'il eft un feul homme de Lettres, pour peu qu'il ait vécu dans le commerce des Mufes, qui puiffe digérer de pareils procédés. Commençons, fi vous le trouvez bon, par le premier repas que l'on vous donne pour faire connoiffance avec vous. On vous fait inviter par un Efclave, qui fe montre affez poli; vous ne pouvez vous difpenfer de le difpofer en votre faveur, & de lui gliffer au moins cinq drachmes dans la main, ou bien vous allez paffer dans fon efprit pour un homme qui ne fait point vivre. Cependant il vous refufe d'abord: *moi, Monfieur! j'ai l'honneur de vous remercier; cela ne fera pas; je ne recevrai rien*: après beaucoup de

façons, mon homme se laisse enfin persuader; il se mocque de vous en sortant, & rit à vos dépens en ouvrant une large bouche, comme le font les laquais lorsqu'ils s'applaudissent eux-mêmes en arriere de leurs Maîtres. Vous pensez à prendre vos plus beaux habits, votre parure est plus soignée que jamais; vous vous rendez à l'invitation avec la crainte d'arriver trop tôt, ce qui seroit manquer d'usage, ou celle d'arriver trop tard, ce qui seroit regardé comme une insolence, & vous tâchez d'observer un juste milieu entre ces deux extrêmes. Vous êtes introduit, on vous reçoit honorablement, & l'on vous fait placer à table, un peu au dessous du Maître (a), après un

(a) Je lis en cet endroit avec Dufoul ὑπὸ τῷ πλουσίῳ, ou ὑπὸ τὸν πλούσιον, au lieu de ὑπὲρ τοῦ πλουσίου, *au dessous du riche*, au lieu de, *au dessus du riche.* Le même Commentateur observe que ce n'étoit point l'usage chez les Anciens, de faire placer leurs convives avant eux à table.

ou deux amis de la maiſon. Pour vous, comme ſi vous étiez admis dans le Palais de Jupiter, vous n'avez des yeux que pour admirer ; tout ce qu'on fait vous ravit en extaſe ; tout eſt nouveau pour vous. Les valets ne ceſſent de vous fixer ; les convives obſervent votre contenance & votre maintien : ce n'eſt pas là ce qui inquiete le Maître ; mais il a ſoin de recommander à quelques-uns de ſes gens d'examiner avec attention la maniere dont vous vous comporterez à l'égard de ſa femme & de ſes enfans ; il veut ſavoir, ſi pendant le repas vous n'aurez pas jeté ſur eux des œillades trop fréquentes. Les laquais des convives remarquent votre étonnement, ſourient à l'air gauche que vous montrez juſque dans la moindre choſe, & concluent qu'il ne vous

D'ailleurs l'homme de Lettres à la ſolde du riche, devoit, moins que tout autre, prétendre à la premiere place, comme la ſuite de ce Traité l'annonce clairement.

eſt jamais arrivé de manger dans de bonnes tables, parce que l'uſage d'une ſerviette vous ſemble extraordinaire. Il eſt aiſé d'imaginer votre embarras ſur tout le reſte : quand vous aurez ſoif, vous n'oſerez demander à boire, de peur qu'on ne vous ſoupçonne d'aimer le vin ; quand on viendra aux fruits, que l'on ſert dans un certain ordre, vous ne ſaurez par leſquels vous devez commencer ou finir ; il faudra conſulter votre voiſin des yeux, l'examiner à la dérobée, apprendre de lui ce qu'on doit obſerver dans un repas, & l'imiter en tout. Vous êtes d'ailleurs rempli de trouble & de perplexité ; tantôt, dans votre raviſſement, la vue de l'or, de l'ivoire, & des délices dans leſquelles vous voyez nager votre opulent Protecteur, vous le fera regarder comme le plus heureux des hommes ; tantôt, par un triſte retour ſur vous-même, vous direz : Je crois vivre, & je ne ſuis rien en comparaiſon de cet

heureux mortel ; dans un autre instant, vous penserez que son sort, digne d'envie, sera désormais le vôtre, & que vous partagerez son bonheur dans toute son étendue ; vous imaginerez que bientôt chaque jour de votre vie sera pour vous un jour de fête ; peut-être même vous attendez-vous à le voir semé de fleurs, en considérant ces beaux & jeunes esclaves qui servent avec grace & sourient agréablement ; vous croirez pouvoir toujours dire, comme dans Homere : Les Troyens & les Grecs sont bien excusables de souffrir tant de peines & de travaux pour une telle félicité (*a*). Vient le moment où le chef du festin fait des libations à l'amitié ; il demande une large coupe, & vous porte la santé en vous appelant *Maître*, ou vous donnant quel-

(*a*) Iliad. ch. III, v. 156 & suiv. Lucien a déjà cité ce vers au vingt-huitieme *Dialogue des Morts* ; mais ici il le parodie, change la mesure & le sens.

que autre épithete honorable: vous récevez la coupe de ses mains sans savoir que répondre, & l'on vous prend pour un impoli; d'un autre côté, cette faveur distinguée vous rend odieux à plusieurs des anciens amis, &, dès le premier repas, quelques-uns d'entre eux vous regardent de mauvais œil. Ils voient avec peine, qu'après avoir dévoré pendant un grand nombre d'années, les désagrémens d'une longue servitude, on leur préfere un nouveau venu. Vous devenez bientôt le sujet de leurs conversations: Voilà bien, s'écrient-ils, le comble de nos maux; il ne nous manquoit plus que de voir passer avant nous tous ceux qui arrivent dans la maison. Il n'y a de bien venus dans Rome que ces Grecs aventuriers. Qu'ont-ils, après tout, qui les éleve au dessus de nous? Se croiroient-ils fort utiles, parce qu'ils débitent de misérables harangues? Avez-vous remarqué, dit un autre, comme il a bu

à dîner? avec quelle avidité il dévoroit ce qu'on lui présentoit ! c'est un affamé qui n'a jamais fait un bon repas; il n'a jamais goûté de pain blanc, même en songe : c'est aujourd'hui, pour la premiere fois, qu'il a mangé une poule de Numidie & du Phase, dont à peine il nous a laissé les os. Que vous êtes simples, observe un troisieme ! je ne lui donne pas cinq jours sans l'entendre se plaindre de son sort avec nous; c'est une chaussure neuve dont on fait cas en l'essayant; lorsqu'elle a servi deux ou trois fois, & qu'elle est tachée, on la néglige, on l'oublie (*a*). Tels sont les propos que l'on tiendra sur votre compte; peut-être même quelques-uns s'occuperont-ils, dès le premier instant, à préparer des calomnies contre vous. Il ne sera, comme vous le voyez,

(*a*) Le texte dit : *Lorsqu'elle sera remplie de crottes, on la jettera dédaigneusement sous le lit, où bientôt elle sera, comme nous, couverte de punaises.*

queſtion que de vous pendant tout le repas. Comme votre eſtomac n'eſt point accoutumé à des vins délicats & violens, vous en aurez toujours bu plus qu'il n'en falloit pour vous, &, dès le milieu du feſtin, vous êtes travaillé de coliques qui vous mettent à la torture. Il ne feroit ni décent de vous lever de table avant les autres, ni trop ſûr pour vous d'y reſter plus long-temps. Quoi qu'il en ſoit, on continue à boire en cauſant de choſes & d'autres, & les coupes ſe vident, tandis que divers ſpectacles ſe ſuccedent pour amuſer les convives; car le Maître eſt jaloux d'étaler à vos yeux toute ſa magnificence. Cependant vous êtes dans une cruelle ſituation; vous n'avez point d'yeux pour voir ce qui ſe paſſe, ni d'oreilles pour entendre un enfant charmant, dont on vante beaucoup la voix & l'habileté à pincer de la harpe. Vous êtes obligé d'applaudir comme les autres, & de paroître enchanté, en

formant des voeux secrets pour qu'un tremblement de terre vienne à l'instant même vous tirer de cette affreuse détresse, ou que le feu prenne à la maison pour rompre l'assemblée. Voilà, mon cher, les plaisirs qui vous attendent dans ce splendide banquet. Mes repas sont un peu différens ; j'aime mieux quelques oignons assaisonnés de sel blanc ; j'en mange en toute liberté, quand je veux, & autant qu'il me plaît. Je vous fais grace des indigestions & des incommodités de tout genre, qui suivent ordinairement l'honneur de s'asseoir à la table des Grands, pour passer à la conclusion de l'engagement que vous allez contracter. Le lendemain de cette premiere invitation, il faudra convenir du prix que vous mettez à vos services, & du temps des paiemens ; on vous fait venir en présence de deux ou trois amis, on vous prie de vous asseoir, & l'on vous tient à peu près ce langage ; Vous avez vu hier quelle

eſt notre maniere de vivre ; elle n'a rien d'extraordinaire ; elle eſt ſimple, modeſte & bourgeoiſe : mon intention eſt que vous viviez comme nous de tout point ; il ſeroit ridicule en effet de ne point vous regarder comme le maître de tout ce que je poſſede, quand j'abandonne à votre conduite le plus précieux de tous mes biens, je veux dire mon ame, ou celle de mes enfans (ſi c'eſt une place de Précepteur que vous briguez) : mais, ajoutera-t-il, quoique votre modération & votre vertu ſuffiſent pour vous rendre heureux, il faut ſavoir ſur quoi compter. Je ſens bien que vous n'avez point cherché à entrer chez moi par des vûes d'intérêts, mais, encore une fois, il faut convenir de nos faits. Dites-moi donc ce que vous voulez ; au reſte, je vous obſerverai en paſſant, que vous devez vous attendre à des gratifications que nous ſommes dans l'uſage de donner tous les ans à certains jours de

fête ; c'est une rétribution que vous pouvez regarder comme certaine, quoiqu'elle n'entre pour rien dans nos conventions ; ces générosités reviennent assez souvent dans le cours de l'année. D'après cela, vous serez un peu moins exigeant sur l'article des honoraires ; d'ailleurs des Gens de Lettres sont au dessus d'un vil intérêt. C'est ainsi que, par de belles paroles & de flatteuses espérances, il vous dispose à lui faire une réponse conforme à ses désirs ; & vous, qui vous étiez imaginé recevoir des sommes immenses, & qui achetiez déjà des terres & des seigneuries, vous commencez à soupçonner la sordide parsimonie de votre homme. Néanmoins vous êtes enchanté de ses promesses ; vous croyez qu'il vous a parlé vrai, quand il vous a dit : *vous vivrez comme nous* ; & vous ne soupçonnez pas

Que sa bouche prononce, & son cœur désavoue (*a*).

(*a*) Le vers d'Homere cité par Lucien, est

Enfin vous êtes forcé, par délicatesse, de vous en rapporter à lui : il refuse de prononcer, & prie l'un des assistans de fixer une somme qui ne soit ni trop modique, ni trop forte, parce qu'il a beaucoup d'autres charges indispensables. Son ami, vieux courtisan de son âge, & formé dès l'enfance à la flatterie, commence par vous féliciter de votre sort. Vous ne pouvez nier, vous dira-t-il, que vous ne soyez le plus heureux de la ville; vous obtenez en un clin d'œil, un bonheur que beaucoup d'autres oseroient à peine ambitionner; vous avez l'avantage d'être admis dans une des premieres maisons

---

emprunté des plaintes d'Andromaque après la mort d'Hector, au vingt-deuxieme chant de l'Iliad. v. 495. Il dit à la lettre : *On présente une coupe au jeune Astianax; mais elle humecte le bord de ses levres, sans humecter son palais.* Nous avons cru mieux rendre la pensée de Lucien, en imitant ce vers, plutôt qu'en le traduisant.

de l'Empire Romain ; le Maître vous a jugé digne de vivre avec lui, & vous donne une place à sa table. Cela seul vaut pour vous les trésors de Crœsus & les richesses de Midas, si vous en usez sagement. J'ai connu bien des gens de qualité qui auroient donné beaucoup pour l'honneur de passer leur vie auprès de Monsieur, d'être vus à sa compagnie, & d'être comptés au nombre de ses amis. Pour vous, qui, à tous ces avantages, joignez encore celui de recevoir une récompense pécuniaire, je ne vois pas d'expressions qui puissent rendre votre bonheur. Je pense donc, à moins que vous ne soyez le plus déraisonnable des hommes & le plus dérangé dans votre conduite, que quatre cents francs sont fort honnêtes (*a*), eu égard sur-tout à

(*a*) Le texte, au lieu d'exprimer la somme, dit en parenthese (*Il fixe alors une certaine somme très-modique*). Nous avons cru ne devoir pas interrompre le fil de la narration.

ce que vous pouvez eſpérer d'ailleurs. Que répondre à ces diſcours, ſinon que vous vous en tenez content? Il n'y a plus moyen de vous en défendre; vous êtes pris dans leurs filets. Comme un courſier ſans expérience, vous recevez facilement le frein entre les dents; vous obéiſſez à la main de l'Ecuyer, qui ſait ménager ſes mouvemens, ſerrer ou lâcher adroitement la bride, jusqu'à ce que vous ſoyez ſouple & dompté. Vous voilà devenu le Commenſal d'une grande maiſon; les portes vous en ſont ouvertes, ſans que perſonne vous demande où vous allez, & votre ſort paroît digne d'envie aux Etrangers qui vous admirent. Vous ne ſavez pas encore ſur quoi l'on peut vous féliciter; cependant vous vous réjouiſſez & vous trompez ſans ceſſe vous-même, en eſpérant un avenir plus ſatisfaiſant. Contre votre attente, les choſes vont de mal en pis (a); vous commencez à

(a) Le texte dit : *Les choſes vous réuſſiſſent à la*

entrevoir insensiblement que ces magnifiques espérances n'étoient que des bulles d'eau, qui paroissent d'or au soleil, & vous sentez que les travaux sont pénibles, certains, inévitables & perpétuels. Vous me demanderez peut-être ce qu'il peut y avoir de si laborieux & de si insupportable dans une telle condition. Ecoutez, mon ami, & vous allez en connoître tout le poids & toute l'abjection. Souvenez-vous d'abord que depuis le moment où votre engagement est formé, il ne vous est plus permis de vous regarder comme un homme libre ou né de parens honnêtes; vos ancêtres, votre liberté vous ont quitté à la porte de la maison où

---

maniere de Mandrabule. C'est un proverbe qui devoit son origine à ce qu'un certain Mandrabule, ayant trouvé un trésor, offrit pour la premiere fois une brebis d'or à la Junon de Samos; l'année suivante, l'offrande n'étoit plus qu'une brebis d'argent, & la troisieme année, une brebis d'airain. Voyez Erasme, p. 119.

vous venez d'entrer pour louer votre personne & vous mettre en esclavage. Les fonctions ignobles & avilissantes que vous avez à remplir, sont incompatibles avec les avantages que vous aviez reçus en naissant. Vous serez donc l'esclave, oui, quelque dur que le mot vous paroisse, vous serez l'esclave, non pas d'un seul maître, mais de plusieurs tyrans. La tête humblement courbée sous le joug, vous aurez à remplir, du matin au soir, les fonctions de l'esclavage pour un vil & médiocre salaire. Vous vous en acquitterez, non pas avec l'aisance de ceux qui sont élevés dans la servitude, mais comme quelqu'un qui l'a embrassée dans un âge avancé; l'on trouvera que vous n'êtes pas propre à grand chose, & l'on fera peu de cas de vos services. Le souvenir de la liberté fera toujours de vous un mauvais esclave. Pour être libre, il ne suffit pas de pouvoir dire qu'on n'est point fils d'un Pyrrhias &

d'un Zopyrion, ou qu'on n'a pas été vendu publiquement dans un encan. N'est-ce pas se vendre soi-même que de venir à la fin de chaque mois, avec Pyrrhias & Zopyrion, pour recevoir ce qu'on veut bien vous donner? Vous n'aviez pas besoin de vous mettre à l'enchere, par l'organe d'un Crieur public, puisque vous avez brigué vous-même si long-temps la servitude. Ne vous êtes-vous pas jeté, pour ainsi dire, aux genoux de votre Maître, pour le supplier de vous prendre à ses gages? Dites-moi donc, je vous prie, vil esclave, car c'est le nom que je donnerois volontiers à un Philosophe de votre espece, si vous eussiez rencontré sur mer un Pirate qui vous eût vendu après avoir submergé votre vaisseau, ne vous croiriez-vous pas en droit de déplorer un sort si peu digne de vous? Qu'un audacieux eût mis la main sur vous, & vous eût emmené comme son esclave, n'auriez-vous pas

réclamé les Loix à grands cris, &, dans vos plaintes ameres, n'auriez-vous pas pris le ciel & la terre à témoins de cette injuste violence? Cependant vous venez de vendre vous-même votre sageſſe & votre vertu, pour quelques écus, & cela dans un âge où vous devriez penſer à vous faire affranchir, ſi vous fuſſiez né dans la ſervitude. Et de quel poids ſont donc auprès de vous les magnifiques éloges que le bon Platon, Chryſippe & Ariſtote ont faits de la liberté? Quel cas faites-vous de leurs éloquentes déclamations contre l'eſclavage? Vous ne rougiſſez pas de vous voir confondu avec une troupe de Flatteurs, de Charlatans & de Bouffons; de paroître ſeul revêtu du manteau Grec, au milieu d'une multitude de Romains; de paſſer pour un Barbare par votre langage & votre mauvais accent; d'aſſiſter tous les jours à des feſtins bruyans, où l'on voit des convives de toute eſpece, dont la

plupart ſont des hommes pervers & corrompus ! Vous y prodiguez, à tort & à travers, les plus fades adulations ; vous y buvez plus que de raiſon. Le lendemain matin, le ſon importun d'une ſonnette vous arrache aux douceurs du ſommeil, & vous courez de tous côtés avec les autres, encore tout couvert des crottes de la veille. Eh ! mon ami, étiez-vous donc réduit à manquer de lupins & de légumes ? Les ſources d'une eau claire & limpide étoient-elles entiérement taries, pour vous forcer à prendre un parti auſſi déſeſpéré ? Il eſt clair qu'une nourriture ſimple & facile n'étoit pas de votre goût ; il vous falloit des mets délicieux, des vins odoriférans ; vous avez mordu à l'appât avec l'avidité d'un poiſſon vorace : peut-on vous plaindre, quand vous êtes pris à l'hameçon ? Vous recevez le prix de votre gourmandiſe, &, comme un ſinge enchaîné par le cou, vous apprêtez à

rire à ceux qui vous regardent, & vous croyez heureux, pourvu qu'on vous jette des figues à souhait. La liberté s'est éloignée de vous, avec vos anciens amis & vos égaux; il ne vous reste pas même le plus léger souvenir de ce bien inestimable. Votre sort seroit encore supportable, si vous n'aviez à dévorer que la honte de l'esclavage, sans en supporter les travaux; mais voyez si ceux qu'on vous impose sont moins pénibles que le service d'un Dromon ou d'un Tibius. Ces belles connoissances & ces talens pour lesquels votre protecteur disoit vous avoir pris chez lui, ne sont pas ce qui le touche; que peut-il y avoir de commun entre la lyre & l'âne (a)? Ne voyez-vous pas

---

(a) C'est le proverbe : *Asinus ad lyram; les oreilles d'un âne sont-elles faites pour entendre les sons de la lyre?* On citoit cet adage contre les gens ineptes & les ignorans, qui vouloient se mêler de juger de ce qu'ils n'entendoient pas. Voyez Erasme, p. 146.

comme il se consume par la belle passion dont il brûle pour la sagesse d'Homère, la force de Démosthène & la sublimité de Platon ? Retirez à ces opulens Amateurs des Lettres, les richesses & le talent d'en amasser, vous ne verrez plus en eux que faste, mollesse, volupté, débauche, insolence & grossiéreté ; on n'a pas besoin de vous pour tout cela ; mais vous portez une longue barbe, vous avez un air vénérable, vous êtes décemment revêtu d'un manteau à la maniere des Grecs, vous êtes connu pour Grammairien, Rhéteur ou Philosophe, & votre Maître pense qu'il est honorable pour lui que l'on voye un homme comme vous parmi ceux qui composent son cortége en public ; cela fera dire de lui, qu'il aime les Lettres Grecques, & chérit les belles connoissances. Je crains fort pour vous, mon cher, que vous n'ayez loué votre barbe & votre manteau, uniquement pour servir à ce genre d'ostentation.

Il faut donc vous montrer assidument à sa suite, sans qu'il vous arrive jamais de vous faire désirer, ou de vous absenter de votre poste. Quelquefois, voulant paroître causer avec vous (*a*), il vous entretiendra de la premiere sottise qui lui viendra à la bouche, afin de persuader aux passans qu'il cultive les Muses, même en marchant, & sait mettre à profit le temps de ses courses. Et vous, pauvre suivant, obligé de mesurer votre démarche sur la sienne, tantôt courant de toutes vos forces, tantôt allant à pas comptés, toujours descendant & montant dans une Ville haute & basse comme celle de Rome,

(*a*) Le Grec cite encore ici une façon de parler proverbiale, dont le sens littéral est en Latin : *Manum apponere*, *manum admovere* ; comme nous dirions : *Mettre la main à l'œuvre.* Erasme, p. 256, observe que cet adage s'appliquoit à ceux qui vouloient s'immiscer dans quelque affaire importante, sans en avoir le droit ni la capacité.

vous ſuez à groſſes gouttes, vous êtes hors d'haleine. *Monſieur* entre enſuite chez quelqu'un de ſes amis pour lui faire viſite, & tandis qu'il cauſe avec lui dans ſon appartement, vous êtes forcé de l'attendre dans un veſtibule où vous n'avez pas même de ſiége pour vous repoſer. Ne ſachant d'ailleurs que faire, vous tirez un livre de votre poche, pour charmer votre ennui & lire, en reſtant ſur vos jambes. A la fin du jour vous êtes encore à jeun. Après avoir pris le bain dans un moment où vous y étiez fort mal diſpoſé, vous vous mettez à table au milieu de la nuit. Les honneurs & les égards n'y ſont plus pour vous, comme la premiere fois. Si quelque nouveau venu s'eſt introduit dans la maiſon, vous reſtez oublié par derriere, & relégué dans un coin fort peu honorable, où vous êtes ſeulement témoin de la bonne chere que font les autres. Vous avez quelques os à ronger comme

un chien ; encore ne parviennent-ils pas toujours jusqu'à vous : l'on vous permettra de sucer avidement quelque feuille de mauve, dont personne n'aura voulu avant vous, & qui aura servi à envelopper un mets délicat. Que dirai-je des autres affronts qu'on vous fait éprouver ? Vous n'aurez seulement pas un œuf qui n'ait été entamé. Il ne faut pas prétendre que l'on vous traitera toujours comme un hôte ou un étranger ; ce seroit une sottise de votre part ; on ne vous servira pas une volaille choisie, comme aux autres : on réserve pour le Maître une poule grasse & onctueuse ; ce sera assez pour vous d'un reste de poulet, ou d'un pigeon sec & coriace. Direz-vous que ce ne soit pas là une injure manifeste & un mépris marqué ? Souvent même, si un nouveau convive survient au milieu du repas, & qu'on n'ait rien à lui donner, un esclave vient vous enlever les mets qu'on vous avoit servis, pour

pour les lui porter, en vous diſant du bout des levres : *Pour vous, Monſieur, vous êtes de la maiſon.* Quand on ſert du cochon de lait ou du cerf, il faut que vous ſoyez bien ami de celui qui découpe, où vous voyez faire pour vous le partage de Prométhée (*a*), c'eſt-à-dire qu'on vous laiſſe des os couverts de graiſſe. Un homme honnête, pour peu qu'il ſe reſpecte lui-même, peut-il ſe voir enlever rapidement les plats de deſſous les yeux, tandis que ſon voiſin les garde devant lui jusqu'à ce qu'il ſoit pleinement raſſaſié & qu'il y renonce ? Une choſe que je n'ai pas obſervée encore, c'eſt que les autres boivent d'excellent vin

(*a*) Héſiode, dans ſa *Théogonie*, v. 233 & ſuiv. rapporte que Prométhée propoſa au Maître des Dieux de choiſir entre deux portions qu'il avoit faites d'un bœuf. D'un côté, il avoit mis la chair & les entrailles, recouvertes de la peau du bœuf ; & de l'autre, les os cachés ſous la graiſſe, dans l'intention de tromper Jupiter.

vieux, & que vous ſeul n'avez que de gros vin; auſſi avez-vous ſoin de boire toujours dans des coupes d'or ou d'argent, de peur que la couleur ne vous déshonore, & n'annonce à tous les convives le mépris avec lequel on vous traite. Si du moins vous en aviez à ſouhait, de cette liqueur épaiſſe & groſſiere! Mais trop ſouvent un inſolent eſclave affecte de ne pas entendre quand vous lui demandez à boire. Des mortifications de toute eſpece reviennent à chaque inſtant vous accabler, ou plutôt, il n'y a rien que d'affligeant pour vous dans votre ſituation. Combien de fois verrez-vous qu'on vous préfere un vil Giton, un Maître de Danſe, ou un miſérable Bouffon d'Alexandrie, dont le mérite conſiſte à faire entendre quelques chanſons Ioniennes? De quel droit prétendriez-vous aux diſtinctions que l'on accorde à ces Miniſtres de plaiſirs amoureux? Ils ſont toujours chargés

de quelque galant meſſage (*a*). Le ſeul parti qui vous reſte dans ces circonſtances, c'eſt de vous retirer, en rougiſſant, dans un coin de la ſalle du feſtin, pour y cacher votre déshonneur, & déplorer avec raiſon votre malheureux ſort, dont l'amertume n'eſt jamais tempérée par la plus légere ſatisfaction. Vous conſentiriez volontiers à vous faire Compoſiteur de chanſons d'amour; ou du moins vous ambitionnez le talent de chanter celles des autres, quand vous le voyez récompenſé de tant d'honneurs & d'applaudiſſemens. Le rôle des Devins & des Magiciens, qui promettent de riches ſucceſſions, de grandes dignités, d'immenſes tréſors, ne vous paroît pas moins déſirable, quand vous voyez l'importance & la faveur dont jouiſſent ces Charlatans auprès des Grands;

(*a*) Mot à mot : *Ils portent des billets doux dans leur ſein.*

vous consentiriez à faire ces divers personnages, pour n'être pas un homme de surcroît ou de rebut dans la maison; mais vous n'êtes propre à rien de tout cela. Il faut vous résoudre à l'abjection qui fait votre partage, & gémir en silence sur l'oubli dans lequel on vous laisse. Si un vil esclave s'avisoit de rapporter que vous seul n'avez point applaudi au jeune laquais de Madame, lorsqu'il chantoit ou pinçoit de la guittare, ce seroit fait de vous: criez donc comme une grenouille altérée, & faites en sorte que l'on distingue votre voix par-dessus toutes les autres; lors même que tout le monde se tait, vous devez avoir un compliment tout prêt, qui montre que vous êtes dans la disposition habituelle de louer. Vous conviendrez encore qu'il est un peu ridicule de se couvrir de couronnes & de parfums, quand on meurt de faim & de soif; c'est ressembler à ces colonnes sépulcrales, que

l'on charge des offrandes destinées aux manes de quelque défunt; les Ministres des cérémonies funebres chargent son tombeau d'aromates & de guirlandes, mais ils prennent pour eux le vin & les mets qu'on y avoit ajoutés. Votre position est bien plus dangereuse encore, si le Maître du logis est un jaloux, qu'il ait de beaux enfans ou une jeune épouse, & que vous ne soyez pas ennemi de l'Amour & des Graces. Les Rois ont bien des yeux & des oreilles, dit le Proverbe. Tant de témoins, non seulement verront bientôt la vérité; mais ne manqueront pas d'y joindre la calomnie, de peur qu'on ne les soupçonne de négligence. Il faut pendant vos repas avoir la vue constamment baissée, comme à la table des Perses, dans la crainte qu'un Eunuque ne vous surprenne jetant un regard sur quelqu'une des femmes de son Maître, ou qu'un autre, qui tient sans

cesse un arc bandé entre ses mains, & prêt à vous punir d'une curiosité coupable, ne vous lance une fleche dans la bouche au moment où vous boirez. En sortant du festin, vous dormez quelques instans; puis éveillé dès le chant du coq : Malheureux que je suis, vous écriez-vous ! quelle infortune est la mienne ! quelles occupations, quels amis j'ai quittés ! à quel doux loisir j'ai renoncé ! je me suis interdit pour jamais un long & profond sommeil, & la liberté de me promener à mon gré ! & pour quelle vie, grands Dieux ! Dans quel abîme de maux je me suis précipité ! Quel est le salaire de tant de sacrifices volontaires? Ne pouvois-je pas gagner infiniment davantage, en restant maître absolu de moi-même? Enchaîné à la suite d'un homme qui dispose à son gré de mon existence, je me vois traîné de porte en porte sur ses pas, comme ces lions devenus des ob-

jets de curiosité (*a*), que l'on conduit par-tout en laisse. Ce qu'il y a de pis, c'est que je ne réussis auprès de personne, & je ne puis venir à bout de me rendre agréable : je suis inepte au métier de Courtisan, sur-tout en comparaison de ceux qui s'en sont fait un art ; convive maussade, sans avoir jamais le mot pour rire, je ne plais jamais moins que quand je veux affecter de plaire ; on me trouve alors le plus triste & le plus sombre des hommes ; en un mot, je ne sais comment faire : si je prends un air grave & sérieux, je me rends ennuyeux à mourir, & l'on me fuiroit presque ; si je montre un air riant & gracieux, on me fait éprouver des rebuts & des dédains : c'est jouer la Comédie sous un masque tragique. Insensé ! quelle vie donc menerai-je

(*a*) Erasme, p. 468, observe que ce proverbe s'appliquoit à ceux qui s'engageoient à suivre les Grands de tous côtés, sans autre salaire, pour ainsi dire, que leur nourriture.

pour moi-même, si je consens à une telle contrainte pour les autres? Au milieu de ces réflexions, la sonnette vous appelle à vos fonctions ordinaires; il vous faut courir comme la veille, & rester jusqu'au soir sur vos jambes; vous auriez besoin, comme les Athletes, d'amollir vos nerfs par quelque liqueur onctueuse; au retour, vous ferez le même repas & à la même heure. Une maniere de vivre si contraire à la vôtre, les sueurs, les fatigues vous minent insensiblement, & amenent à leur suite les fievres lentes, les coliques, l'asthme, & le doux présent de la goutte. Vous êtes obligé de supporter vos maux sans vous plaindre, & quand vous auriez besoin de repos, il ne vous est pas permis d'en prendre; vous auriez l'air de faire le malade par paresse. Bientôt vous devenez pâle, maigre, & semblable à un homme qui va mourir. Voilà ce que vous avez à souffrir à la ville. En voyage, c'est autre

chose. Pour ne point parler du reste, comme vous n'êtes point fait pour que l'on s'occupe d'abord de vous, il arrive souvent que, dans un temps de pluie, il n'y a ni chevaux, ni voiture pour vous; on vous entasse à côté du Cuisinier ou du Baigneur de Madame, dans un chariot où vous n'avez pas même assez de paille pour mettre sous vous. Thesmopolis le Stoïcien m'a raconté une aventure de cette espece, dans laquelle il avoit joué le principal rôle; je me fais un plaisir de vous en instruire, parce qu'elle peut arriver à tout autre qui se trouvera dans la même position que lui. Il vivoit auprès d'une femme très-riche, très-élégante, & des plus distinguées de la ville. Elle avoit aussi à ses gages un de ces efféminés complaisans qui ne portent point de barbe (a). Un jour qu'elle alloit

(a) Le Grec ajoute : *Et qui se font enlever le poil des jambes.*

à la campagne, elle fit placer dans sa voiture, à côté du Philosophe, ce petit-maître, nommé *Monsieur de l'Hirondelle*, & qui étoit en grande faveur auprès de Madame. Imaginez le plaisant contraste; un vénérable vieillard grave, sérieux, en longue barbe blanche, près d'un jeune voluptueux qui avoit les joues fardées, les sourcils peints, l'œil au guet, la tête flottante & le menton rasé: il ressembloit moins à l'hirondelle, dont il portoit le nom, qu'à un vautour à qui l'on auroit arraché les plumes du cou: il eût gardé sur sa tête un réseau dont les femmes se servent pour retenir leurs cheveux, si Thesmopolis ne l'eût prié de l'ôter. Le Philosophe, pendant toute la route, eut mille autres désagrémens à souffrir de ce fâcheux voisinage. L'importun ne faisoit que babiller ou ruminer quelque chanson; & peut-être eût-il dansé dans la voiture, si on ne l'eût empêché de le faire. Ce n'est pas tout:

voici une seconde scene plus comique encore. Mon cher Thesmopolis, dit cette Dame, j'ai un service bien important à vous demander, & je suis persuadée que vous ne me le refuserez pas. — Madame, je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. — Vous êtes bon, attentif, plein de complaisance & de douceur; je vous prie de garder ma petite Myrrhine dans votre robe, & d'avoir soin d'elle; cette pauvre chienne est toute prête à mettre bas. Ces scélérats d'esclaves ne tiennent aucun compte de moi dans les voyages, à plus forte raison la négligeroient-ils. Vous m'obligerez infiniment de vous charger de ce petit animal, que j'aime à la folie; je serois au désespoir qu'il lui arrivât le moindre accident. Thesmopolis, comme vous imaginez, se rend volontiers à des instances aussi vives & aussi touchantes. Quoi de plus risible que de voir la petite chienne avancer le bout du mu-

ſeau hors de la robe du Philoſophe, & regarder à travers les poils de ſa barbe, où elle aime à lécher quelques traces de ſauce reſtée de la veille ? Je crois entendre le glapiſſement ſourd qui eſt naturel aux chiens de l'île de Mélite (a); &, quoique Theſmopolis ne s'en ſoit pas vanté, je préſume qu'à chaque inſtant il ſentoit couler dans ſon ſein une douce roſée : j'ai même entendu dire que Myrrhine avoit fait ſes petits dans le pan de ſa robe. Le favori *L'Hirondelle*, qui s'étoit arrogé dans les repas le droit de lancer des ſarcaſmes contre tous les convives, n'oublia pas, dans cette circonſtance, de rire aux dépens du Philoſophe :

(a) Cette île n'eſt point l'île de Malthe, quoiqu'elle porte le même nom en Grec & en Latin; c'eſt une des îles qui couvrent la côte de Dalmatie, partie de l'ancienne Illyrie, à l'entrée du golfe Adriatique, aujourd'hui golfe de Veniſe. L'île *Mélite*, dont il eſt ici queſtion, ſe nomme maintenant *Meleda*.

ce que je puis dire de Thesmopolis, s'écria-t-il, c'est que de Stoïcien, il est devenu Cynique.

C'est ainsi que les riches abusent des infortunés qui vivent dans leur familiarité ; c'est ainsi qu'ils les font servir à leurs capricieuses volontés, & les accoutument insensiblement aux plus indignes traitemens. J'ai connu un Rhéteur à qui l'on avoit ordonné de déclamer pendant un repas. Il s'en tira en homme de mérite, & parla avec beaucoup de force & de grace. On lui fit ce compliment, en buvant : Monsieur l'Orateur, vous mesurez la longueur de vos harangues, non pas sur le temps nécessaire pour que l'eau s'écoule de la clepsidre, mais sur celui qu'il faut pour vider une amphore. Le Rhéteur étoit d'un caractere dur & peu patient, mais deux cents drachmes l'aiderent, dit-on, à dévorer cette injure.

Si le Maître de la maison a la manie

de ſe croire Poëte ou Hiſtorien, & qu'il aime à lire ſes productions dans les feſtins, votre devoir eſt de le flatter, de le louer à outrance, duſſiez-vous, à force de crier, vous rompre quelque veine; vous devez faire les plus grands efforts pour imaginer des éloges d'une tournure nouvelle. Il en eſt d'autres qui ont des prétentions à la beauté; ils exigent qu'on les regarde comme des Hyacinthes & des Adonis, quoique ſouvent ils aient un nez d'une coudée de long. Si vous gardez le ſilence, ces nouveaux Denys vous enverront aux carrieres (*a*), comme

(*a*) Denys, Tyran de Syracuſe, joignit la paſſion de la Poéſie à celle de commander. Tous les beaux-eſprits qui mangeoient à ſa table, louoient en lui le Guerrier, mais encore plus le Poëte. Il n'y eut qu'un certain Philoxene, célebre par ſes *Dithyrambes*, qui oſa trouver mauvaiſe une Piece de vers que le Tyran lui avoit lue. Le Prince le fit conduire aux carrieres, & le rappela enſuite, à la ſollicitation de ſes cour-

un jaloux ou un ennemi qui médite quelque trahison. Ils veulent absolument être Philosophes, Rhéteurs; &, quoiqu'ils péchent à chaque mot contre la Langue, c'est à vous de trouver toute la douceur & toute la pureté Attique dans leurs discours, & ce doit être pour vous une regle indispensable à l'avenir. Peut-être, au reste, les ridicules des hommes seroient-ils encore tolérables; mais on voit aussi de nos jours des femmes qui affectent d'avoir à leur suite des Gens de Lettres à gages, qu'elles font marcher aux côtés de leurs litieres. Le nom de femmes savantes & de femmes Philosophes est regardé maintenant comme faisant partie des atours du sexe; elles se croient plus jolies, quand on leur dit qu'elles

---

tisans; le lendemain de son élargissement, Denys lui montra une nouvelle Piece de vers; Philoxene, sans répondre un seul mot, se tourna vers le Capitaine des Gardes, & lui dit: *Qu'on me remene aux carrieres.*

font des vers presque aussi bien que Sapho. En conséquence, elles louent des Philosophes, des Grammairiens & des Rhéteurs, pour s'en faire accompagner par-tout. Ce qui n'est pas moins ridicule, c'est qu'elles ne prennent leurs leçons que dans les momens de la toilette ou à table; elles sont trop occupées le reste de la journée. Souvent au milieu d'une conversation philosophique, la femme de chambre apporte à sa Maîtresse un billet de quelque galant; la dissertation sur la sagesse est suspendue, & l'on attend, pour la reprendre, que Madame ait répondu à celui dont elle prend des leçons de sentiment.

Après plusieurs mois, vers les Saturnales (a) ou les Panathénées, on vous

(a) Les Romains célébroient ces fêtes au mois de Décembre, pendant cinq ou sept jours. Elles étoient établies en l'honneur de Saturne : tout y respiroit la joie, les plaisirs & la débauche.

envoie un méchant manteau ou une vieille tunique (*a*); c'eſt alors qu'il eſt néceſſaire de vous montrer un homme magnifique & généreux. D'abord l'eſclave qui le premier aura entendu ſon Maître délibérer ſur le cadeau qu'il ſe propoſe de vous faire, s'empreſſe de venir avant tout autre vous annoncer une auſſi bonne nouvelle, & il ne doit point ſortir de chez vous ſans avoir reçu la récompenſe de ſon zele. Le lendemain matin, arrivent à votre porte treize autres laquais, dont chacun fait valoir ce qu'il a dit pour vous,

---

Tous les travaux & toutes les affaires ceſſoient. Il étoit permis aux eſclaves d'agir librement envers leurs Maîtres, de leur dire tout ce qu'ils vouloient, & de s'en faire ſervir à table. Nous verrons de plus grands détails ſur ces fêtes, dans la ſuite des Ouvrages de Lucien.

(*a*) La tunique étoit un vêtement ſans manches, qui ſervoit de chemiſe aux Romains. Le mot Grec que nous avons rendu par celui de *vieille* en François, ſignifie également *pourri*.

ce qu'il a conseillé à votre avantage, le bon choix & le goût qu'il a su mettre dans cette affaire dont on l'avoit chargé. Tous se retirent avec une marque de votre reconnoissance, qu'ils n'ont garde de refuser, mais qu'ils acceptent dédaigneusement, en murmurant de ce que vous leur avez donné si peu. On vous paye à vous-même vos honoraires sol à sol, & si vous les demandez, vous êtes un importun & un ennuyeux. Pour recevoir, il faut recourir à la flatterie, aux supplications; en outre, faire votre cour à l'Intendant, qui est pour vous une seconde idole à cultiver. N'allez pas non plus négliger l'homme de confiance, & l'ami de la maison. Au surplus, ce que vous touchez est déjà dû à votre Médecin, à votre Tailleur ou à votre Cordonnier; ainsi ces dons n'en sont point pour vous, & vous n'en tirez aucun avantage. D'un autre côté, l'on vous noircira peut-être par quelque calomnie

dans l'esprit du Maître, qui accueille volontiers ce qu'on lui dit contre vous. Il voit que vous êtes usé par vos fatigues journalieres; vous ne volez plus que d'une aile à vos fonctions, les forces vous manquent, & bientôt vous ne serez plus qu'un vieux goutteux; il a cueilli la fleur de vos plus belles années, vous lui avez sacrifié le temps le plus précieux de votre vie, vous avez perdu votre santé à son service; n'importe. Vous n'êtes plus propre à rien, il faut penser à vous donner un successeur en état de remplir votre poste; vous n'êtes plus qu'un vêtement usé, que l'on condamne à pourrir sur un fumier. On vous accuse d'avoir voulu corrompre l'enfant de la maison, ou d'avoir attenté, malgré vos cheveux blancs, à l'honneur d'une jeune esclave; cela suffit: sans autre forme de procès, on vous jette à la porte, au milieu de la nuit. Vous partez, la tête enveloppée dans votre

manteau, abandonné de tout le monde, & n'emportant avec vous, pour tout bien, que la vieilleſſe & la goutte. Vous avez eu le temps d'oublier ce que vous ſaviez autrefois; pour ſurcroît de bonheur, la bonne chere à laquelle vous étiez accoutumé, ne ſera plus pour vous qu'un fléau que vous ne pourrez ni prévenir, ni conjurer (*a*). La faim vous rappellera ſouvent vos grands repas, & vous ſentirez avec douleur qu'il faut en perdre la douce habitude. D'un autre côté, perſonne ne voudra plus ſe charger de vous, & vous ſerez délaiſſé comme ces vieux courſiers, dont la peau même eſt devenue inutile. Les bruits déſavantageux, qui ſont la ſuite néceſſaire de votre ſortie, feront ſoupçonner en vous les plus grands

(*a*) Le Grec dit : *Vous vous êtes fait un ventre plus grand qu'un ſac, & c'eſt un ennemi que vous ne pourrez ni raſſaſier, ni conjurer; votre eſtomac vous demande ſa pitance ordinaire, & ne s'en déshabitue qu'en grondant.*

crimes ; vous pafferez pour un débauché, un empoifonneur ou un fcélérat. On en croira votre accufateur même d'après fon filence, & l'on dira de vous : C'eft un de ces Grecs inconfidérés, capables de toute forte de forfaits ; car, telle eft l'opinion que l'on a de notre nation en général, & il faut avouer que ce n'eft pas tout-à-fait fans raifon : je crois avoir deviné le motif qui occafionne cette façon de penfer à notre égard. Combien ne voit-on pas d'aventuriers de notre pays, qui, convaincus de leur ineptie & de leur peu de mérite, s'annoncent, en entrant dans les maifons, pour des Devins & des Empoifonneurs? Ils promettent d'employer des talifmans pour forcer un cœur à l'amour, ou raffembler les plus grands malheurs fur la tête d'un ennemi. En fe donnant pour très-habiles dans cet Art merveilleux, ces Charlatans ont foin de s'envelopper d'un large manteau, & de laiffer croître

leur barbe touffue. Quand les étrangers voient jouer un pareil rôle à ceux qu'ils regardoient comme les plus estimables d'entre nous ; quand ils les voient se déshonorer par les plus basses flatteries dans les repas & les sociétés ; en un mot, quand ils s'apperçoivent que l'appât du gain leur fait supporter le plus vil esclavage, ils présument à juste titre, que tous leurs compatriotes leur ressemblent ; lorsqu'ils en ont renvoyé quelqu'un, ils cherchent, comme cela doit être, tous les moyens possibles de les perdre sans ressource ; ils imaginent bien que des gens qui les ont vus à découvert & sans contrainte, ne manqueront pas de les peindre au naturel, & de divulguer les mysteres secrets de leur vie privée, dont ils ont été les témoins. Voilà ce qui les inquiete : ils savent qu'on pourroit tous les comparer à de superbes volumes, dont les membranes extérieures seroient embellies par la pourpre, &

enrichies de bossettes d'or, mais dont l'intérieur ne présenteroit que l'horrible festin de Thyeste, ou l'inceste d'Œdipe avec sa mere, ou celui de Térée avec ses deux sœurs : tels sont ces opulens personnages ; l'apparence est belle en eux ; ils brillent également du plus vif éclat de la pourpre & de l'or, tandis qu'au dedans ce sont les scenes les plus affreuses ; Euripide & Sophocle n'en ont pas mis de plus effrayantes sur le théatre. Est-il étonnant qu'ils redoutent ces dangereux dépositaires de leurs vices monstrueux, & qu'ils les poursuivent avec l'acharnement de la haine la plus envenimée ?

Je finirai, mon ami, par vous tracer, à l'imitation de Cébès (*a*), le tableau fidele de la vie qu'on mene chez les

(*a*) Cébès, Philosophe Thébain, & disciple de Socrate, composa sur la naissance, la vie & la mort des hommes, un excellent Dialogue, intitulé : *Tableau de la vie humaine*. Gilles Boileau l'a traduit en François.

Grands; daignez le parcourir, & voyez ſi vous devez vous y engager. J'aurois beſoin du ſecours des plus grands Maîtres (a); mais puiſqu'il n'exiſte plus d'Apelles, il faut me contenter de faire le moins mal qu'il me ſera poſſible.

On voit d'abord un immenſe veſtibule, dont l'intérieur eſt embelli de dorures; l'édifice n'eſt point bâti ſur un terrein uni, mais au ſommet d'une colline eſcarpée; la route eſt longue, difficile & gliſſante; ſouvent, lorſqu'on s'y croit parvenu, le pied manque, & l'on retombe au bas du rocher. Plutus, tout couvert d'or, eſt aſſis dans l'intérieur du veſtibule; ſon air eſt aimable & gracieux. Un de ſes amateurs, qui eſt arrivé juſqu'à la porte après beaucoup de peines, a les yeux fixés ſur l'or, dont l'éclat paroît l'éblouir. L'Eſ-

(a) Le texte nomme Apelles, Parrhaſius, Aëtion, Euphranor.

pérance,

pérance, ſous la figure d'une belle femme, vêtue d'une robe de diverſes couleurs, introduit cet heureux mortel, dont l'étonnement & la joie augmentent en entrant ; elle le précede toujours, & ſe joint à deux autres femmes, l'Erreur & la Servitude, qui le mettent ſous la conduite du Travail : celle-ci, après avoir fait paſſer l'infortuné par des exercices longs & pénibles, le livre, déjà infirme, entre les bras de la Vieilleſſe; enfin l'Opprobre s'en empare, pour l'abandonner au Déſeſpoir : à ce moment, l'Eſpérance s'envole de cette demeure,pour n'y plus reparoître; le malheureux lui-même en eſt chaſſé honteuſement. Il ne ſort plus par le veſtibule ſuperbe où il avoit été introduit à ſon arrivée; on le voit fuir à l'oppoſé, par une iſſue détournée ; il ſe retire nud, pâle, affamé (*a*), ac-

(*a*) Lucien ne veut pas dire que cet infortuné

cablé sous le poids des années ; on lit dans tout son maintien la plus vive expression de la confusion & du désespoir (a) : le Repentir vient à sa rencontre ; il lui arrache des larmes inutiles, & met le comble à son malheur.

Tels sont les différens objets que présente mon tableau ; examinez-les en détail, mon cher Timoclès ; considérez s'il est à désirer pour vous d'entrer par la porte dorée, & de sortir avec l'Humiliation & la Douleur. Quel-

---

ait jeûné. Le mot Grec *προγάστωρ* qu'il emploie en cet endroit, signifie, *qui a un gros ventre*. L'Auteur a voulu, par cette expression, représenter l'embarras d'un homme qui est accoutumé à faire bonne chere, & se voit obligé d'y renoncer à l'avenir. Nous n'avons point trouvé de terme qui rendît en notre Langue cette nuance particuliere d'idée.

(a) Le Grec dit : *Couvrant d'une main sa nudité, & de l'autre s'étranglant lui-même.*

que parti que vous preniez, souvenez-vous de ce mot d'un Sage (*a*) : *Ce n'est pas au Dieu, mais à nous-mêmes à répondre de notre choix.*

(*a*) Ce Sage est Platon. Cette maxime se trouve dans son Ouvrage, intitulé *la République.*



APOLOGIE D'UN ENGAGEMENT AUPRÈS DES GRANDS.

DEPUIS long-temps, mon cher Sabinus, je me demande à moi-même ce que vous pouvez penser de moi, en lisant mon Traité *sur les Gens de Lettres qui s'engagent avec les Grands*. Je suis bien assuré que vous riez à mes dépens toutes les fois que vous y jetez les yeux. Aujourd'hui que vous avez eu le temps de donner carriere à vos réflexions sur le parti que j'ai embrassé, je veux me justifier dans votre esprit, & concilier ma conduite présente avec ce que j'ai écrit autrefois. Si je devine bien, il me semble vous entendre dire : Eh, quoi ! cet homme qui a déclamé avec tant de force contre la condition

des Gens de Lettres mercenaires, oublie tout à coup (*a*) ses maximes, pour se jeter de lui-même dans un état aussi manifestement servile ? On lui a donc promis tous les trésors de l'univers (*b*), pour le faire renoncer à cette douce liberté dans laquelle il a vécu dès sa plus tendre enfance ! Par quel autre motif se donneroit-il des fers à la veille de sa mort, & consentiroit-il à partager le sort des singes & des écureuils (*c*),

(*a*) Il y a dans le texte un proverbe pris d'un jeu de petites coquilles, qui paroît répondre à celui que nous connoissons sous le nom de *Croix ou Pile*; il dit mot à mot : *La coquille tombant d'une maniere différente à celle qu'on attendoit.* Selon Erasme, p. 188, on employoit cet adage pour marquer un changement subit.

(*b*) Le Grec dit : *Combien de Midas, de Crœsus, & de Pactoles a-t-il fallu pour le faire changer de sentiment ?* Le Pactole étoit un fleuve de Lydie, qui couloit dans les environs de Sardes & du Tmolus, & qui rouloit du sable d'or en si grande abondance, qu'on le regardoit comme la source des richesses de Crœsus.

(*c*) Les Commentateurs de Lucien se sont épui-

que l'on voit attachés à des colliers d'or dans les maisons des riches voluptueux ? Quel contraste entre sa vie actuelle & le langage qu'il tenoit dans d'autres temps ! C'est bien là faire remonter les fleuves à leur source ; c'est chanter la Palinodie, & se rétracter, non pas d'une insolence téméraire, dont les suites auroient été funestes (a), mais d'un sentiment louable qu'on avoit adopté avec connoissance de cause, & après une mûre réflexion. Peut-être qu'à ces reproches vous

sés en recherches profondes & très-savantes sur le mot Κυςάλια, qu'on lit ici dans l'original. Il paroît que cet endroit est corrompu, sans qu'il soit possible de rétablir la vraie leçon de l'Auteur. Nous avons adopté, avec l'Editeur, & le Traducteur Latin, la conjecture la plus satisfaisante, & nous traduisons comme s'il y avoit dans le texte *σκιυςάλια*, *de petits écureuils*.

(a) Le texte dit : *C'est chanter la Palinodie, non pas pour Hélene, ou pour les choses qui se sont passées à Troie.* C'est une allusion au Poëte Stérichore.

croiez devoir ajouter un conseil qui me soit utile dans les circonstances présentes, & qui soit dicté par votre sagesse, votre bon cœur & votre amitié envers moi. Pour vous faire parler d'une maniere digne de vous, je veux sacrifier ici, sous votre nom, au Dieu de l'Eloquence. Vous suppléerez vous-même à ce qui me manque. Je suis le malade, & je vous prends pour mon Médecin ; coupez jusqu'au vif, s'il le faut ; c'est à moi de souffrir, pour ma guérison, les opérations douloureuses de votre art salutaire.

» Mon ami, me dites-vous, l'Ouvrage que vous avez publié autrefois, vous a fait tout l'honneur que vous aviez droit d'en attendre ; il a été fort applaudi de tous ceux qui vous l'ont entendu lire en public, & des personnes instruites qui le conservent en particulier, & se font un plaisir de le relire souvent ; il est bien écrit, rempli de faits intéressans, & d'anecdotes présen-

tées avec beaucoup de clarté ; il peut être fort utile, ſur-tout aux Gens de Lettres qui ſeroient tentés de s'engager imprudemment dans la ſervitude. Mais donnez-vous bien de garde de le lire ou de le montrer déſormais à ceux qui connoiſſent votre poſition préſente ; depuis que vous avez préféré l'eſclavage à la liberté, depuis que vous avez changé de ſentiment pour adopter cette maxime des cœurs lâches :

On doit porter des fers, quand Plutus y convie (*a*).

Le ſeul parti qui vous reſte, eſt de prier le Meſſager des Enfers (*b*) de faire boire du Léthé à tous ceux qui ont entendu votre diſcours ; autrement il ſeroit pour vous une lettre de Bellérophon (*c*). Je ne vois pas, en effet, ce

---

(*a*) Eurip. Tragéd. *des Phéniciennes*, v. 398.

(*b*) C'eſt Mercure, conducteur des ombres.

(*c*) Homere rapporte, au ſixieme chant de l'Iliade, v. 155 & ſuiv. qu'Antée, femme de

que vous pourriez alléguer de raisonnable pour votre défense, si vos Lecteurs, en approuvant l'Ouvrage & cet air de liberté qu'il respire, avoient la méchanceté de fixer avec un souris malin, l'Auteur humblement courbé sous le joug de la servitude. Assurément, diroient-ils, cet homme n'est point l'Auteur d'une production aussi estimable; elle ne peut venir que d'une ame forte & courageuse; c'est ici le geai qui se pare des plumes du paon; si elle est véritablement sortie de sa plume, cela

---

Proetus Roi d'Argos, irritée de ce que Bellérophon n'avoit point voulu répondre à sa passion, l'accusa auprès de son époux d'avoir voulu attenter à son honneur. Proetus, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, en faisant mourir Bellérophon, qui s'étoit réfugié chez lui, l'envoya au Roi de Lycie, avec des lettres où il le prioit de lui donner la mort. De là l'expression proverbiale, *Lettres de Bellérophon*, pour désigner que l'on est porteur d'une lettre écrite contre nous, lorsque nous la croyons favorable. Voyez Erasme, p. 343.

nous rappelle l'Hiſtoire de Saloethus; il s'étoit fait le plus grand honneur parmi les Crotoniates, en portant une loi rigoureuſe contre l'adultere, &, quelque temps après, il fut ſurpris entre les bras de ſa belle-ſoeur. Cet exemple ne pourroit être mieux appliqué qu'à vous. Encore l'infortuné Saloethus pouvoit-il s'excuſer ſur la violence de ſon amour, comme il ne manqua point de le faire dans ſa défenſe; d'ailleurs il fit oublier en quelque ſorte ſon inconſéquence, par la réſolution héroïque avec laquelle il ſe punit lui-même: ſes concitoyens, touchés de compaſſion, vouloient adoucir ſa peine en lui permettant de s'exiler; mais il ſe précipita courageuſement au milieu des flammes. Vous êtes beaucoup moins excuſable. Après avoir expoſé dans le plus grand détail, & avec toute la fierté d'un homme libre, l'aviliſſement des Gens de Lettres chez les Grands, & les déſagrémens ſans nom-

bre qu'ils ont à souffrir de leur part, vous attendez, pour ainsi dire, la décrépitude & les derniers instans de votre vie pour subir un joug aussi honteux; peu s'en faut même que vous ne soyez prêt à vous en prévaloir avec faste. Aussi, plus vous vous croirez élevé dans votre nouveau poste, plus vous devez paroître ridicule quand on mettra votre Livre en opposition avec votre choix. Qu'est-il besoin, au reste, de tant de raisonnemens pour vous prouver vos torts, lorsque votre condamnation est écrite depuis long-temps dans ce mot d'une excellente Tragédie? *Je hais le Sage qui n'est point sage pour lui-même* (*a*). Vous ne manquerez point de censeurs qui ne s'en tiendront pas là; les uns remarqueront en vous une grande ressem-

(*a*) C'est un vers d'une *Médée* d'Euripide, différente de celle qui nous reste de ce célèbre Tragique. Nous n'avons point voulu affoiblir cette belle pensée, en essayant de la mettre en vers.

blance avec les Acteurs tragiques (*a*), qui sont des Héros au théatre, & dans l'ordre civil, des Histrions à gages. S'ils se laissent tomber sur la scene, on les siffle; quelquefois même on leur inflige le châtiment des étrivieres, quand les spectateurs l'exigent. D'autres vous mettront en parallele avec le singe de la fameuse Cléopatre (*b*). Il avoit appris à danser, & le faisoit avec grace & précision; il se faisoit sur-tout admirer par la convenance de ses gestes & de son maintien avec son personnage, & l'accord soutenu de ses mouvemens avec les sons de la flûte & du chant : un jour il apperçoit malheureusement des figues ou des amandes à l'autre bout de la salle;

(*a*) Lucien répete en plusieurs endroits de ses Ouvrages, la comparaison des Acteurs tragiques.

(*b*) Voyez aussi cette comparaison répétée dans le Dialogue *des Philosophes ressuscités*, tom. II, p. 417.

adieu la flûte, le chant & la danse; il jette son masque, ou plutôt il le brise en se précipitant avec avidité sur les fruits. Vous, mon cher, qui êtes, non pas simplement Acteur, mais Auteur d'une Piece que l'on estime; vous qui êtes Législateur, comme Saloethus, vous cédez à l'appât d'une figue, & elle suffit pour vous faire jouer le rôle du singe ! Votre philosophie n'est que sur vos levres :

Votre cœur en secret dément votre langage (*a*);

c'est de vous-même que l'on peut dire, à l'occasion de tous les beaux discours dont vous prétendez vous faire honneur,

Que la bouche prononce & le cœur désavoue (*b*).

Ainsi l'audace téméraire avec laquelle on vous a vu vous élever contre les besoins impérieux de l'humanité, a

(*a*) Iliad. ch. IX; v. 313.

(*b*) Voyez le Dialogue précédent, p. 107.

bientôt été punie par l'abjuration éclatante que vous avez faite de la liberté. Il semble qu'au moment où l'on vous combloit d'éloges pour avoir censuré les autres, la Déesse de la Vengeance étoit derriere vous, & rioit d'avance à vos dépens, en prévoyant (a) votre changement futur ; elle sembloit dire : Cet homme se rendra coupable d'une imprudence qui le couvrira de ridicule; il osera, sans avoir auparavant détourné ma colere (b), blâmer les malheureux que les revers de la fortune condamnent à l'esclavage. Si quelqu'un s'avisoit de mettre à la tête de votre déclamation : *Eschine accuse Timarque d'une faute dont lui-même est coupable*; quelles seroient les risées des spectateurs, quand on ajouteroit : Cette faute, excusable à l'âge du jeune

(a) Le Grec ajoute : *Comme Déesse.*

(b) *Sans avoir auparavant craché dans votre sein.* Voyez tom. II, p. 21.

Timarque, devient une infamie dans un vieillard comme Eſchine? En un mot, vous reſſemblez à ce Charlatan qui ſe vantoit d'avoir un remede efficace & prompt contre la toux, & avoit toujours l'air d'être prêt à rendre l'ame à force de touſſer «.

Je ſens, mon cher Sabinus, combien j'ai prêté le flanc à l'ennemi; je ſens combien j'ai donné lieu aux reproches que vous me faites, & à tous ceux qu'on pourroit me faire encore. Mais il eſt temps de penſer aux moyens de me juſtifier. Dois-je m'avouer coupable & paſſer condamnation, ſans autre forme de procès? Dois-je me rejeter ſur la force irréſiſtible de la Fortune, de la Parque & du Deſtin; demander grace à mes accuſateurs, en leur repréſentant qu'un penchant plus puiſſant que nous; ou plutôt ces trois grands mobiles de nos actions, préſident à tous nos diſcours & à toutes nos démarches, dont nous ne ſommes point les maîtres?

Non, mon ami, cette maniere de me défendre seroit trop populaire à vos yeux ; il ne me serviroit de rien de m'appuyer du suffrage d'Homere, & de vous dire, avec lui :

Tout mortel est soumis au pouvoir du Destin (*a*).

ou bien encore, en parlant d'Achille :

Son sort fut arrêté dès qu'il reçut le jour (*b*).

Si, d'un autre côté, renonçant à ces excuses frivoles, je vous disois que je n'ai embrassé mon nouvel état, ni par cupidité, ni par aucun motif de ce genre ; mais que la haute sagesse, la noble fermeté & l'élévation d'ame de celui que je sers, m'ont inspiré le desir de partager ses belles actions ; j'aurois à craindre d'ajouter à tous mes torts celui de la flatterie : ce seroit éloigner un mal par un

(*a*) Iliad. ch. VI, v. 488.

(*b*) Iliad. ch. XX, v. 128.

autre (*a*), puisque l'adulation est le plus bas, & par conséquent le plus odieux de tous les vices. En supposant que ces divers moyens de défense me soient enlevés, faut-il m'avouer vaincu, & convenir que je n'ai rien à prétexter en ma faveur ? Il me restera du moins une derniere ressource dans cet état désespéré (*b*) ; ce sera de recourir aux incommodités de la vieillesse, & de faire valoir davantage encore la crainte de la pauvreté, qui engage à tout faire & à tout souffrir. Je pourrois aussi appeler dans ma cause la Médée d'Euripide, & dire avec elle, en faisant quelques légers changemens à ses expressions :

(*a*) Le texte dit : *De chasser un petit clou par un plus gros*. C'est un proverbe dont nous avons rendu le sens. Voyez Erasme, p. 475.

(*b*) Il y a au Grec : *Je n'ai pas encore jeté la derniere ancre en mer* ; proverbe cité par Erasme, pag 169.

Je sais que les forfaits marquent par-tout mes pas ;
Mais la *Pauvreté* seule a dirigé mon bras (*a*).

Personne n'ignore que le Poëte Théognide permet que l'on se précipite du haut d'une roche élevée, ou qu'on se jette dans les abîmes de la mer, pour se soustraire à ce fléau redoutable.

Telles sont, mon ami, les raisons spécieuses & les foibles prétextes dont je serois le maître de faire usage : mais rassurez-vous ; ma cause n'est pas encore assez désespérée (*b*) pour que je

(*a*) Dans les vers d'Euripide, au lieu de Πενία, *la pauvreté*, il y a Θυμὸς, *la colere* & *la vengeance*.

(*b*) Le texte cite une façon de parler proverbiale, dont le sens est : *Les habitans d'Argos ne seront jamais tellement affamés, qu'ils soient obligés de semer dans le lieu des exercices.* Ce lieu d'exercices, dont le nom est corrompu dans l'original, a donné occasion aux Commentateurs de faire des recherches savantes, dont le résultat est qu'on le nommoit *Cyllarabis*.

fois réduit à de pareils subterfuges. Je vous prierai seulement de considérer qu'il y a une grande différence entre l'engagement d'un homme qui consent à vivre en esclave dans la maison d'un riche particulier, & la charge publique que j'exerce sous l'autorité de l'Empereur. Comparez ces deux positions avec toute l'exactitude dont vous êtes capable, & vous verrez qu'elles sont aussi éloignées entre elles, que le ciel l'est de la terre (*a*). Vous trouverez qu'il n'y a pas dans mon Ouvrage une seule réflexion que l'on puisse appliquer à ma situation présente ; ou il faudroit dire que le plomb ressemble à l'argent, l'airain à l'or, l'anémone à la rose, & le singe à l'homme. L'une &

(*a*) Lucien répete ici un proverbe tiré de la Musique, & qu'il emploie en divers endroits de ses Ecrits : ***Deux fois par toutes les cordes***, pour marquer le plus grand intervalle possible, qui, dans la Musique ancienne, étoit la double octave.

l'autre condition sont également à gages & en sous-ordre : mais quelle différence ! les Gens de Lettres mercenaires, qui ne s'engagent que pour de l'argent, sont à peu près des esclaves que l'on achete ; on ne pourroit, sans injustice, confondre avec eux des hommes publics, qui se rendent utiles à des villes & même à des Provinces entieres ; il seroit déraisonnable de les envelopper dans la même proscription, & de les calomnier, par la raison qu'ils reçoivent le salaire de leurs travaux. Il faudroit, à ce prix, regarder comme avilissans, tous les postes éminens du même genre que le mien ; les Gouverneurs des provinces & des villes, les Commandans de légions, & les Généraux d'armée, seroient également blâmables en acceptant ces grandes places ; il n'en est aucune sans honoraires. Il ne faut donc pas conclure du particulier au général, & tout détruire d'après un exemple ; il ne faut pas voir du

même oeil la condition de tous ceux qui reçoivent des appointemens. Je n'ai pas prétendu dire dans mon Ouvrage, que l'on fût malheureux, précisément pour toucher le revenu d'un emploi; j'ai seulement déploré le sort de ces infortunés, qui, sous le nom d'Instituteurs, se font esclaves des Grands. Ma position est toute autre. Dans les détails de ma vie privée, je suis aussi libre que je l'étois auparavant; mes occupations publiques consistent à exercer une portion de l'autorité suprême dans la partie confiée à mes soins. Si vous voulez y faire attention, je n'ai pas une médiocre influence dans l'administration de l'Egypte: je suis chargé de faire écrire exactement les registres des actes publics; de veiller à ce que les plaideurs soient modérés dans la défense de leurs causes; de conserver, avec une fidélité inviolable, les décrets du Prince, & de les faire publier, pour assurer à jamais leur

authenticité & leur durée. . . . . . .
point d'ailleurs aux gages d'un particulier, mais de l'Empereur lui-même; je ne reçois point une modique rétribution, mais de grandes sommes d'argent. Ajoutez à cela, que je ne me nourris point d'espérances chimériques, en comptant sur un avenir plus avantageux encore; il peut arriver que j'obtienne la Préfecture de la nation entiere, ou d'autres dignités en chef. Je vous dirai plus, car je veux ici faire valoir tout le bon droit de ma cause, & vous parler avec toute la confiance qu'elle m'inspire: il n'est aucun état où l'on ne travaille pour la récompense; je n'en excepte pas les plus grandes places, & j'y comprends la dignité même de l'Empereur. Je n'appellerai point ses honoraires, les tributs & les impositions que lui paient ses sujets tous les ans; le plus beau salaire d'un grand Prince est l'amour de ses peuples; c'est la douce satisfaction de se

faire adorer par ses bienfaits ; c'est la reconnoissance de ses soins à veiller au bonheur public ; c'est la gloire dont il jouit parmi les nations ; ce sont enfin les statues, les temples & les autels que l'on éleve en son honneur. Si vous voulez descendre du plus haut faîte de l'autorité suprême, aux différentes branches subalternes dans lesquelles elle se divise, vous trouverez, en comparant le petit au grand, que les premiers rangs ne different des dignités inférieures que du plus au moins, & qu'il n'en est aucun qui ne soit, en quelque sorte, mercenaire. Si j'avois prétendu que personne absolument ne dût travailler, l'on pourroit m'accuser aujourd'hui d'agir contre mon sentiment; mais vous ne trouverez rien de semblable dans mon Livre. Si au contraire il est d'un honnête homme de s'appliquer à quelque chose d'utile; s'il doit éviter d'être du nombre de ceux dont on peut dire :

Inutile fardeau qui surcharge la terre (*a*) :

quoi de plus digne de lui que de se livrer, de concert avec ses amis, à des occupations estimables ! quoi de plus louable que de se montrer au grand jour, de donner, en présence de tout le monde, des preuves sans équivoque de sa fidélité, de son exactitude & de son zèle à remplir les fonctions d'une place importante !

Au reste, je prie mes accusateurs de se souvenir que leurs reproches ne s'adressent pas à un homme qui se donne pour sage (si cependant il est quelqu'un qui puisse prétendre à ce titre) ; ils ne doivent voir en moi qu'un particulier fort ordinaire, qui a cultivé le talent de la parole, & s'y est acquis un peu de gloire. Je ne me suis jamais efforcé de parvenir à cette

(*a*) Lucien a déjà cité ce vers dans *Icaro-Ménippe*. Voyez tom. I, p. 480.

vertu

vertu sublime de nos maîtres privilégiés. Je ne crois pas, à dire vrai, que je doive m'en affliger beaucoup, car je n'ai jamais rencontré personne qui remplît parfaitement la profession de sage. Ainsi, vous m'étonneriez en blâmant en moi le parti que je viens de prendre, vous, mon ami, qui m'avez vu autrefois recevoir de grandes récompenses des leçons d'éloquence que je donnois publiquement dans les Gaules, où vous passiez pour aller voir l'Océan occidental. Vous savez que j'étois du nombre des Sophistes (*a*)

(*a*) Le mot *Sophiste* ne doit pas toujours être pris en mauvaise part; il signifie *Sage*, *ingénieux*, *savant*, *habile Philosophe*, *habile Rhéteur*, & en même temps *trompeur*, *imposteur*. Un des Commentateurs de Lucien reproche ici, avec raison, à Philostrate, de n'avoir pas parlé de Lucien dans ses *Livres des Tableaux*, ou *Vies des Sophistes*. Il en donne pour raison, que Lucien quitta la profession de Sophiste avant l'âge de

qui retiroient le plus de fruit de leurs travaux.

Tels ſont, mon cher Sabinus, les motifs de ma conduite, que j'ai cru devoir vous expoſer en détail, malgré mes grandes occupations. J'étois jaloux de me juſtifier auprès de vous, & d'obtenir votre approbation (*a*). Que

---

quarante ans, pour ſe livrer à ſes Ouvrages, qui ſont plutôt d'un Philoſophe que d'un Rhéteur ; d'ailleurs il ne ménage pas plus le mauvais goût des Rhéteurs de ſon temps, que les fourberies des Philoſophes ; enfin il a dû déplaire au ſuperſtitieux Philoſtrate, parce qu'il étoit bien éloigné d'admirer avec lui Apollonius de Thiane, dont ce Biographe faiſoit ſon héros, & pluſieurs autres impoſteurs ; dont celui-ci rapporte de bonne foi les prétendues merveilles.

(*a*) *De recevoir de vous une pierre blanche, & qui ne fût pas percée.* Outre les pierres blanches ou noires dont nous avons dit que les Grecs ſe ſervoient pour donner leurs ſuffrages (Voyez tom. I, p. 306, note *a*), ils employoient encore des pierres percées pour condamner, & des pierres qui n'étoient pas percées pour abſoudre.

tous les autres en penſent ce qu'ils voudront; duſſent-ils me condamner, peu m'importe (*a*).

(*a*) Mot à mot : *Hippoclide ne s'en embarraſſe pas*. C'eſt un proverbe. Voyez Eraſme, p. 110. On s'en ſert pour déſigner qu'une choſe nous eſt abſolument indifférente. Cet Hippoclide recherchoit en mariage une fille dont le pere vouloit éprouver les prétendans une année entiere. Le jeune homme danſa un jour d'une maniere indécente devant le pere, qui lui dit : Votre danſe fait tomber toutes vos prétentions. *Hippoclide ne s'en embarraſſe guere*, répondit l'autre.



L'ALCYON,

OU

LA MÉTAMORPHOSE.



CHÉRÉPHON, SOCRATE (a).

CHÉRÉPHON.

QUELLE voix ſe fait entendre? Elle vient de la pleine mer, du côté du rivage & de ce promontoire; qu'elle eſt agréable! Je ne ſais quel animal peut proférer ces ſons; les habitans des eaux ſont abſolument muets.

(a) Des Savans eſtimables, tels que Muret, le Fevre, Hemſterhuis, doutent que ce Dialogue ſoit de Lucien. C'eſt au reſte une très-belle imitation de la maniere de Platon, & l'on a douté s'il ne falloit pas l'attribuer à ce Philoſophe, du temps de Diogène de Laërce.

S. C'est un oiseau de mer, qu'on nomme Alcyon. Il gémit & se lamente sans cesse. Une ancienne tradition dit qu'Alcinoé, fille d'Eole, avoit épousé, sous les premiers auspices de l'Hyménée, Céix, fils de Lucifer, dont la beauté ne le cédoit point à celle de son pere. Cette tendre épouse (*a*), inconsolable de la mort de son mari, avoit parcouru inutilement toutes les contrées de la terre pour le trouver; les Dieux lui donnerent des ailes, & elle le cherche depuis ce temps sur toutes les mers, en volant sous la forme d'un oiseau.

C. Quoi! c'est-là le célebre Alcyon? Sa voix m'étoit absolument inconnue,

(*a*) Céix s'étoit noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, qui l'attendoit avec une extrême impatience. Les Dieux récompenserent leur fidélité, en les métamorphosant l'un & l'autre en Alcyons. Ils voulurent que la mer fût calme & paisible dans le temps que ces oiseaux y feroient leurs nids.

& c'eſt la premiere fois qu'elle frappe mes oreilles ; elle imite parfaitement le ton de la douleur. Cet oiſeau eſt-il bien gros ?

S. Non ; mais, malgré ſa petiteſſe, les Dieux ont magnifiquement récompenſé en lui la conſtance de l'amour conjugal. Lorſqu'il fait ſon nid, on voit régner dans toute la nature, au milieu même de la ſaiſon la plus orageuſe, ces jours ſereins que l'on nomme les jours d'Alcyon, tels que celui dont nous jouiſſons. N'admirez-vous pas ce ciel ſans nuages, cette mer tranquille & unie comme une glace ?

C. Vous avez raiſon ; nous ſommes depuis hier dans ces beaux jours.

Mais dites-moi, je vous prie ; faut-il croire que des oiſeaux, comme vous le ſuppoſiez tout-à-l'heure, aient jamais été métamorphoſés en femmes, ou des femmes en oiſeaux ? Pour moi, cela me paroît abſolument impoſſible.

S. Nous ne sommes guere en état de juger de ce qui est possible, ou de ce qui ne l'est pas, mon cher Chéréphon; nous n'avons pour nous décider que les foibles lumieres de notre raison; elle n'est capable, ni de connoître la nature des choses, ni de les discerner, ni de se déterminer sur le degré de leur certitude. Presque toujours nous regardons comme très-difficile & comme impossible ce qu'il y a de plus facile; notre erreur vient souvent de notre peu d'expérience, & plus souvent encore de la foiblesse de notre intelligence. L'homme le plus avancé en âge n'est en effet qu'un vieux enfant; la vie la plus longue est un moment d'enfance, si on la compare à l'éternité. Comment, après cela, des êtres si bornés & dépourvus de toutes notions sur la puissance des Dieux ou d'une Intelligence suprême, oseroient-ils prononcer sur ce qui

est possible, ou sur ce qui ne l'est pas ?

Vous savez à quelles tempêtes le ciel étoit en proie il y a trois jours. On ne peut se rappeler sans frayeur le bruit épouvantable du tonnerre & des vents déchaînés; on eût cru que la terre étoit prête à s'écrouler sur ses fondemens. En peu d'instans nous vîmes, avec surprise, un calme parfait succéder à l'orage. Or, je vous le demande, croyez-vous que, pour appaiser en un clin d'œil les ouragans furieux, dissiper les nuages amoncelés dans l'étendue des cieux, & rétablir l'harmonie entre tous les élémens confondus, il faille moins de pouvoir que pour changer une femme en oiseau ? Ne voyons-nous pas tous les jours des enfans former sous nos yeux mille figures différentes, avec un morceau de terre ou de cire ? Il est donc à présumer qu'un Etre tout-puissant par excellence, & dont les forces ne peuvent

en aucune maniere entrer en comparaiſon avec les nôtres, doit exécuter avec autant de facilité tout ce qui lui plaît. Qui oſeroit déterminer la diſtance immenſe qui eſt entre le ciel & nous ?

C. Qui pourroit comprendre de ſi grandes merveilles ? Qui pourroit en parler dignement ? Elles ſont ineffables.

S. Nous voyons de même parmi les hommes une alternative de force & de foibleſſe, qui doit étonner ſans doute lorſqu'on y réfléchit. Comparez des enfans de cinq ou de dix jours avec un homme fait. Quelle énorme diſproportion dans toutes les actions qui exigent l'adreſſe de la main & du corps, ou l'application de l'eſprit ! Ne diroit-on pas même que ces nouveaux-nés ne feront jamais capables de ce que nous voyons exécuter à l'homme de trente ans ? Que dirai-je auſſi des forces d'un adulte, oppoſées à la foibleſſe

des enfans ? Assurément il en battroit des millions sans effort. Telle est la loi de la Nature ; en venant au monde, nous sommes sujets à une multitude innombrable de besoins, sans avoir aucun moyen d'y pourvoir. Si la différence entre les individus d'une même espece est aussi surprenante ; que penser de celle qui existe entre la Divinité & nous ? La plupart de ceux qui ont le courage de se livrer à de telles spéculations, n'auront pas de peine à se persuader que l'Etre suprême l'emporte autant sur nous en puissance, en sagesse, & en intelligence, que la hauteur des cieux surpasse la taille de Socrate & de Chéréphon.

Nous voyons aussi une chose impossible pour les uns, s'exécuter facilement par les autres. Un homme ne parviendra jamais à jouer de la flûte, à lire ou à écrire, sans avoir appris ces différens Arts. Cela lui seroit aussi difficile que de changer une femme en

oiſeau. Nous ſommes cependant témoins de prodiges plus grands encore : voyez cet embrion informe, ſans pieds & ſans ailes, que le haſard ſemble avoir dépoſé au fond d'un alvéole ; la Nature ſaura en faire ſortir un léger habitant des airs : ſa robe éclatante brillera de mille couleurs ; ſon induſtrieuſe prévoyance diſtillera bientôt un doux nectar. C'eſt la Nature encore, qui, aidée de la main du Tout-puiſſant, peuple les airs, la terre & les eaux d'une infinité d'animaux de toute eſpece, qu'elle tire d'un œuf auparavant ſans mouvement & ſans vie.

Puiſque la puiſſance des Immortels eſt ſans bornes, & que nous, chétives & périſſables créatures, bien loin de pouvoir nous élever juſqu'à des objets auſſi grands, nous ſommes preſque aveugles dans les plus petites choſes, dans celles même qui ſe paſſent ſous nos yeux ; il y auroit de la préſomp-

tion à vouloir prendre un ſentiment décifif ſur l'Hiſtoire des Alcyons & ſur celle de Philomele. Pour moi, merveilleux Oiſeau, je me contenterai de tranſmettre à mes enfans ce que mes peres m'ont appris de vos chants lamentables; je parlerai ſouvent à mes deux épouſes, Xantippe & Mirto (*a*), du tendre amour dont vous brûliez pour votre époux, & je n'oublierai point la précieuſe faveur que vous ont accordée les Dieux. Je crois, Chéréphon, que vous ferez volontiers la même choſe.

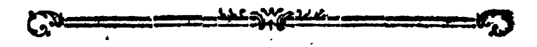
(*a*) Beaucoup d'Ecrivains ont donné deux femmes à Socrate. Mais il eſt plus probable, d'après Plutarque, & quelques Savans, qu'il n'eut que ſa chere Xantippe; & c'étoit bien aſſez, puiſque, ſi l'on en croit Socrate lui-même, le caractere emporté de cette femme, & ſa mauvaiſe humeur, avoient déterminé ce Philoſophe à la prendre pour épouſe, dans la vûe d'exercer ſa patience. Mirto étoit petite-fille du juſte Ariſtide.

C. Assurément; rien n'est plus propre que ces réflexions à maintenir la tendresse conjugale entre les époux.

S. Il est temps de faire nos adieux aux Alcyons. Quittons ce port, & retournons à la ville.

C. Très-volontiers.





DES SACRIFICES.

JE ne sais s'il est un homme, quelque sombre que l'on suppose son caractere, qui puisse s'empêcher de rire en pensant à toutes les folles pratiques adoptées par les sots mortels dans les jours de fêtes, dans les sacrifices & les autres actes de religion. Les prieres qu'ils font aux Dieux, les voeux qu'ils leur adressent, l'opinion qu'ils en ont, pourroient dérider le front des plus mélancoliques. Je voudrois cependant, qu'avant de se permettre d'en rire, on examinât (*a*) s'il ne conviendroit pas de

(*a*) Ce sophisme de Lucien contre le culte que les hommes ont rendu de tout temps à la Divinité, n'en imposera, je pense, à personne; si ce n'est peut-être à quelques Ecrivains de nos jours, qui n'ont pas craint de compromettre leur jugement, en le répétant sérieusement les uns après les autres.

regarder comme des impies malheureux, plutôt que comme de religieux adorateurs, tous ceux qui ſe font de la Divinité une idée aſſez baſſe & aſſez groſſiere pour croire qu'elle ait beſoin des foibles humains, & qu'elle ſoit flattée de leurs hommages ou choquée de leur indifférence. C'eſt d'après cette opinion monſtrueuſe, que les fléaux qui ravagerent l'Etolie (*a*), les malheurs & le

(*a*) Diane, irritée de ce que Méléagre & Oénée ſon pere, Roi de Calydon, ne lui avoient pas fait des Sacrifices, comme aux autres Dieux, envoya un ſanglier ravager toute l'Etolie, & maſſacra les habitans de Calydon. Les Princes Grecs s'aſſemblerent pour tuer ce monſtre ; & Méléagre, à leur tête, fit paroître beaucoup de courage. Atalante, fille du Roi d'Arcadie, qui avoit une grande paſſion pour la chaſſe, bleſſa la premiere le ſanglier, dont Méléagre, qui aimoit cette Princeſſe, lui offrit la hure. Les oncles maternels de Méléagre, mécontens de cette préférence, prétendirent l'avoir ; mais ce jeune Prince les tua, & épouſa Atalante. Lorſque Méléagre étoit venu au monde, les trois Parques avoient mis un tiſon

massacre des Calydoniens, & la déplorable destinée de Méléagre, ont passé pour être l'ouvrage de Diane, indignée, dit-on, de n'avoir point eu part à un Sacrifice d'Oénée : tant fut profond le ressentiment que conçut la Déesse de n'avoir point été invitée à ce banquet royal ! Il me semble en effet la voir, restée seule dans le ciel, se livrant à la plus amere douleur, tandis que tous les autres Dieux sont descendus chez le Roi d'Etolie; elle se désespere d'être privée d'un aussi délicieux festin. C'est encore la même erreur qui fait appeler

---

au feu, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera.* Althée sa mere se saisit du tison fatal, l'éteignit, & le garda bien soigneusement; mais elle le jeta au feu, pour venger la mort de ses freres.

Calydon étoit une ville d'Etolie, située sur le fleuve Evénus, qui traverse cette Province dans sa longueur. L'Etolie succede à l'Acarnanie, & du bord de la mer vers Calchis, au commencement du détroit de Corinthe, s'enfonce dans les montagnes jusqu'aux confins de la Thessalie.

trois fois heureux les fortunés Ethiopiens ; qui fait dire, d'après Homere, que Jupiter eſt plein de reconnoiſſance à leur égard, & qu'il leur ſait bon gré de ce qu'ils l'ont traité pendant douze jours de ſuite, avec les autres habitans du Ciel, qui l'accompagnoient comme autant de Paraſites. Ainſi, les Dieux ne donnent rien pour rien, & ils vendent bien aux hommes les graces qu'ils leur accordent. Celui-ci achetera la ſanté par une geniſſe, celui-là les richeſſes par un ſacrifice de quatre bœufs, cet autre un Empire par une hécatombe; l'un obtiendra ſon retour d'Ilium à Pyles (*a*), pour neuf taureaux; un autre ſera obligé d'immoler une Princeſſe ſa

(*a*) Il y avoit dans la Grece deux villes connues ſous le nom de *Pyles*, qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir appartenu au vieux Neſtor ; l'une étoit dans la Meſſénie, *Pylus Meſſeniacus*, & l'autre dans l'Elide. Ces deux Provinces étoient à l'occident de la Grece, ſur les bords de la mer Ionienne.

fille (*a*), pour paſſer heureuſement de l'Aulide à Troie. Hécube aura beau ſacrifier douze bœufs, & offrir un voile ſuperbe à Minerve (*b*), ce ne ſera point aſſez pour empêcher ſa ville d'être priſe. Il eſt cependant bien des choſes dans le Ciel, que l'on pourroit payer avec un coq, une couronne de fleurs, ou quelques grains d'encens. Chrysès

(*a*) C'eſt Iphigénie, ou Iphianaſſe, fille d'Agamemnon. Elle fut nommée par Calchas pour être la victime qu'il falloit ſacrifier en Aulide, afin d'obtenir un vent favorable que les Grecs attendoient pour aller au ſiége de Troie. Agamemnon la livra au Sacrificateur; mais elle fut enlevée par Diane, au moment où l'on alloit l'égorger.

Aulis étoit un Port de la Béotie, où ſe fit l'embarquement des Grecs pour ſe rendre devant Troie : il étoit voiſin de l'Euripe, détroit très-reſſerré, qui ſéparoit l'île d'Eubée de la Grece, & ſur lequel on avoit jeté un pont.

(*b*) Hector, au ſixieme chant de l'Iliade, v. 86, à la ſollicitation d'Héléno, engage Hécube ſa mere à faire ces offrandes à Diane.

ne l'ignoroit pas, lui qui étoit Prêtre, vieillard & consommé dans les mysteres des Dieux : sorti de la tente d'Agamemnon sans avoir pu obtenir sa fille, il se souvient qu'il est en retour de services avec Apollon ; il fait valoir les droits qu'il s'est acquis auprès du Dieu, & le somme de lui rendre au moins la pareille ; peu s'en faut qu'il ne lui fasse des reproches injurieux. Apollon, lui dit-il (*a*), j'ai prodigué les couronnes & les guirlandes pour décorer vos Temples, où l'on n'en voyoit point depuis longtemps ; j'ai brûlé sur vos Autels la chair d'une multitude innombrable de chevres & de taureaux, & vous m'abandonnez après les traitemens qu'on me fait éprouver, & vous oubliez ainsi votre bienfaicteur. Le Dieu est si hon-

(*a*) Lucien exagere un peu. Le discours de Chrysès à Apollon, dans le premier chant de l'Iliade, v. 37, n'est point d'un ton aussi cavalier que celui qu'on lit ici.

teux de cette mercuriale, que prenant à l'inſtant ſon arc & ſes fleches, il va ſe placer ſur une éminence à portée des vaiſſeaux des Grecs, & fait pleuvoir ſur eux, ſur leurs mulets & ſur leurs chiens, une grêle de traits empoiſonnés. Mais, à propos d'Apollon, rappelons ici tout ce que nous apprennent de lui les Savans verſés dans ces matieres : il n'eſt point ici queſtion de ſes amours malheureuſes, de la mort tragique d'Hyacinthe, par exemple, ou des dédains rebutans de Daphné. Je veux parler du jugement qui l'exila du Ciel pour le meurtre des Cyclopes (*a*), & le

(*a*) Jupiter ayant foudroyé Eſculape fils d'Apollon, pour avoir reſſuſcité Hyppolite, Apollon tua les Cyclopes, parce qu'ils lui avoient fourni des foudres ; & ce meurtre le fit chaſſer du Ciel. Il ſe retira chez Admete, Roi d'une contrée de la Theſſalie, & garda ſes troupeaux, que Mercure vint lui dérober. Ne ſachant que devenir, il alla, avec Neptune, faire des briques, pour aider Laomédon à relever les murs de Troie.

condamna à vivre ſur la terre, dans la condition d'un ſimple mortel. On le vit réduit à faire un vil métier chez Admete en Theſſalie, & chez Laomédon en Phrygie ; Neptune fut ſon compagnon de miſere chez ce dernier, & l'un & l'autre furent obligés de faire des briques & de ſervir les Maçons pour gagner leur pauvre vie ; encore ne purent-ils remporter avec eux qu'une portion de leur ſalaire, & le Roi de Phrygie leur étoit, dit-on, redevable de plus de trente drachmes. Voilà ce que les Poëtes, avec leur ſublime emphaſe, nous racontent des Dieux que nous adorons. Ils nous diſent des choſes bien plus divines encore de Vulcain, de Prométhée, de Saturne & de Rhée, enfin de preſque toute la famille de Jupiter. Avant de nous débiter toutes ces merveilles, ils ne manquent jamais d'invoquer, au commencement de leurs Poëmes, les Muſes, qui les ſoutiennent dans leurs chants. Puis,

remplis de la Divinité qui les inſpire, ils vous apprennent comment Saturne, après avoir mutilé le Ciel ſon pere, s'empara de ſon trône, & dévora lui-même ſes propres enfans, ainſi que Thyeſte ſur la terre; comment Jupiter fut ſouſtrait à ſa fureur par Rhée ſa mere, qui ſuppoſa une pierre en ſa place; comment il fut expoſé dans l'île de Crete & nourri par une chevre, de la même maniere que Télephe par une biche, & Cyrus fils de Cambyſe, par une chienne (*a*); comment, après avoir à ſon tour chaſſé Saturne, & l'avoir mis aux fers, il uſurpa ſon Empire & lui ſuccéda; comment, après avoir épouſé un grand nombre de femmes, il finit par ſe marier avec ſa ſœur Junon, ſelon les loix des Perſes

(*a*) Hérodote, dont Lucien ſe moque ici, a jeté beaucoup de merveilleux ſur la naiſſance de ce Prince. Juſtin, d'après Hérodote, a rapporté les mêmes prodiges.

& des Assyriens, qui le permettent (*a*): ils vous diront qu'il n'y eut jamais d'amoureux plus lubrique & plus dissolu, & qu'ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ait peuplé le Ciel d'une foule d'enfans; si, parmi ces enfans, les uns ont pour mere des immortelles de la condition de leur pere, les autres n'ont qu'une origine humaine & terrestre; & le Maître de l'Olympe, pour donner l'être à ces pauvres Métis, se fit or, taureau, cygne, aigle, & changea de formes mille fois plus que le changeant Protée; il donna seul la naissance à Minerve, qui sortit de sa tête après avoir été conçue dans son cerveau; il fit tirer Bacchus, encore à demi-formé, du sein de sa mere qui

(*a*) Un Roi de Perse ayant consulté les Légistes de ses Etats, pour savoir s'il n'y avoit pas une Loi qui lui permît d'épouser sa sœur, on lui répondit qu'on n'en connoissoit point de telle, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils voudroient.

venoit de périr dans les flammes; il déposa le fœtus jusqu'au terme dans sa cuisse, & se la fit ouvrir lorsqu'il éprouva les douleurs de l'enfantement. Junon eut aussi le même privilége; &, comme si l'air eût suffi pour la faire concevoir, elle mit au monde son Vulcain, sans la participation d'aucun homme. Il s'en faut bien que la Nature ait été prodigue de ses dons envers un enfant sans pere; il naquit vil Artisan, pauvre Forgeron, condamné à passer sa vie au milieu des cendres, de la fumée & des étincelles brûlantes; par surcroît de bonheur, il fut boiteux, dès sa naissance, pour le reste de ses jours, en tombant du Ciel lorsque Jupiter l'en chassa d'un coup de pied; & si, dans cette terrible chute, les habitans de Lemnos ne se fussent heureusement présentés pour le recevoir, nous n'avions plus de Vulcain, & il périssoit comme Astianax, précipité du

du haut d'une tour (*a*). Ces aventures du fils de Junon peuvent encore paſſer; mais que dirons-nous du ſupplice fameux qu'eut à ſubir l'infortuné Prométhée, pour avoir trop aimé l'eſpece humaine? Jupiter, après l'avoir relégué en Scythie, le fit attacher ſur le Caucaſe comme ſur un gibet, & lui envoya un vautour, qui rongeoit tous les jours ſon foie renaiſſant. Voilà donc un Dieu juſticié comme le dernier des criminels. Parlons maintenant de Rhée; ſon hiſtoire mérite auſſi qu'on y faſſe attention. Qui ne rougira de l'indécence honteuſe d'une vieille plus que ſurannée, mere de tant de Dieux,

(*a*) Aſtianax étoit fils d'Hector & d'Andromaque. Ce jeune Prince enfant donna de l'inquiétude aux Grecs après la priſe de Troie. Calchas leur conſeilla de le précipiter du haut d'une tour, parce qu'il pourroit bien un jour venger la mort d'Hector, & relever les murs de Troie. Ulyſſe le chercha; mais on prétend qu'on lui donna un autre enfant à ſa place.

qui court encore après les jeunes gens, dont elle est folle jusqu'à la jalousie; qui promene sur son char, traîné par des lions, son cher & malheureux Atys, lors même qu'il ne peut plus lui être bon à rien (a)? On aura bonne grace après celà de reprocher à Vénus ses adulteres, ou de blâmer la Lune de ce qu'elle abandonne souvent sa carriere à moitié faite, pour descendre vers Endymion! Mais laissons là tous ces contes, & montons au Ciel même, sous les auspices d'Hésiode & d'Homere; ils nous en ont frayé la route (b).

(a) Les uns disent que Rhée ou Cybelle étoit jalouse d'Atys, & le persécutoit tellement, qu'il fut obligé de se faire eunuque lui-même; d'autres racontent que cette Déesse lui avoit laissé le soin de ses Sacrifices, à condition qu'il ne violeroit point son vœu de chasteté. Mais comme il y manqua, en s'attachant à la Nymphe Sangaride, la Déesse le métamorphosa en pin. Quoi qu'il en soit, tous les Prêtres de Cybelle étoient obligés de se faire eunuques.

(b) Ces deux peres de la Mythologie sont en

Examinons quelle eſt la diſpoſition de toutes choſes dans l'Olympe, dont les dehors ſont d'airain (*a*), comme l'a dit avant nous le plus ancien des Poëtes. En s'élevant de plus en plus vers cette région ſupérieure, & en renverſant la tête le plus que l'on pourra pour regarder en haut, l'on verra briller une lumiere plus éclatante, un ſoleil plus pur, des aſtres plus étincelans; tous les objets y ſont éclairés par un jour ſans interruption & ſans bornes, & le parquet en eſt d'or. A l'entrée ſont les Heures, portieres du Ciel; puis Iris & Mercure, miniſtres & meſſagers de Jupiter; enſuite la forge de Vulcain, remplie de tous les inſtrumens de ſon

divers endroits de leurs Ouvrages la deſcription du Ciel, comme s'ils y étoient montés.

(*a*) Lucien raſſemble ici pluſieurs endroits d'Homere, pour en faire la deſcription complette du Ciel. Voyez Iliad. ch. I, v. 317, 426. *Ibid.* ch. IV, v. 12. *Ibid.* ch. V, v. 749. *Ibid.* ch. VIII, v. 393, &c.

métier; enfin, vient la demeure des Dieux & le Palais de leur Maître. Tous ces superbes ouvrages sont sortis des mains de Vulcain.

Les Dieux y sont assis auprès de Jupiter

(car il faut prendre le ton imposant de l'Epopée, quand on est transporté dans l'Olympe); penchés vers la terre, ils promenent leurs regards de tous côtés, pour voir s'ils n'appercevront pas quelques feux allumés en leur honneur, ou des nuages de fumée qui s'élevent des sacrifices: la bouche ouverte sur les vapeurs agréables qui se forment au dessus des victimes, ils font de ces tourbillons épais un repas délicieux, & sucent, comme les mouches, le sang répandu sur les autels. Autrefois ils admettoient des hommes à leur table; Ixion & Tantale se virent assis à leurs banquets: mais l'insolence de l'un, & l'indiscrétion de l'autre (a), les en

(a) Tantale, pour éprouver les Dieux qui

firent bannir; ils ſubiſſent encore maintenant la peine de leur impudence, & depuis ce temps l'entrée du Ciel eſt interdite pour toujours aux mortels.

Telle eſt l'hiſtoire des Dieux; & les hommes, dans le culte qu'ils leur rendent, ont adopté des cérémonies & des uſages analogues à ces notions de la Divinité. D'abord ils leur ont conſacré des bois, des montagnes, des oiſeaux (a); ils ont aſſigné des plantes

---

vinrent un jour ſouper chez lui, leur ſervit les membres de ſon fils Pélops; & Jupiter punit ce crime par une faim & une ſoif perpétuelles.

Ixion, Roi des Lapithes, irrité contre ſon beau-pere Deionée, qui lui avoit enlevé ſes chevaux, le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de ſi grands remords de cette cruelle trahiſon, que Jupiter l'admit à ſa table pour le conſoler. Voyez tom. II, p. 391.

(a) L'aigle à Jupiter, le paon à Junon, la chouette à Minerve, la pie à Bacchus, &c. Il en eſt de même des plantes & des arbres; l'olivier à Minerve, la vigne & le lierre à Bacchus, le chêne à Jupiter, &c.

à chacun d'eux ; puis ils partagent la Cour céleste en différentes classes, qu'ils se distribuent selon les diverses nations, & à qui ils accordent des titres de naturalité ; ceux de Delphes & de Délos ont adopté Apollon ; les Athéniens Minerve ; & le nom de la Déesse, qui est le même que celui de leur ville (*a*), atteste son droit de bourgeoisie. Junon est pour Argos ; Rhée pour la Mygdonie, & Vénus pour Paphos. Les Crétois prétendent que Jupiter non seulement a pris naissance dans leur île, & qu'il y a été élevé, mais encore qu'il est mort parmi eux ; & ils montrent son tombeau. Combien de temps avons-nous donc été dans l'erreur de croire que c'étoit Jupiter qui tonnoit, qui produisoit la pluie & tous les autres phénomenes des cieux ? Crédules humains ! nous ignorions que depuis plusieurs siecles il étoit mort & en-

(*a*) Minerve se nomme Ἀθηνᾶ en Grec.

terré en Crete. On éleva aussi des Temples aux Dieux, de peur que, sans feu ni lieu, ils ne fussent exposés aux injures du temps; puis on plaça dans ces nouvelles demeures, des statues faites à leur image par un Praxitele, un Polyclete ou un Phidias. Je ne sais où ces Artistes ont pu les voir; mais ils représentent Jupiter avec une barbe majestueuse, Apollon toujours en jeune homme, & Mercure toujours au printemps de son âge; Neptune avec des cheveux d'azur, Minerve avec des yeux bleus. Lorsqu'on entre dans le Temple de Jupiter, ce n'est plus l'ivoire des Indes ou l'or des mines de Thrace que l'on croit voir, mais le véritable fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a fait descendre en personne sur la terre; qu'il a fixé dans le poste où il est, avec ordre de présider aux déserts de Pise (*a*). On est persuadé d'ailleurs

(*a*) Il y avoit une grande affluence de peuple

qu'il ſuffit que de cinq ans en cinq ans il ſe trouve quelqu'un de bonne volonté, qui, à l'occaſion des Jeux Olympiques, faſſe au Dieu quelques ſacrifices paſſagers. Lorſque l'on a préparé les autels, les vaſes des purifications, & les tablettes d'imprécation (a) contre les profanes, on fait approcher les victimes : le Laboureur offre le bœuf qui porte tout le poids de ſes travaux, le Berger une brebis de ſon troupeau; le Pâtre une chevre; un autre de l'encens ou un gâteau; le pauvre appaiſe le Dieu en lui baiſant ſeulement la main. Les Sacrificateurs, après avoir

---

à Piſe & aux environs, dans le temps de la célébration des Jeux Olympiques, où l'on ſe rendoit de toutes les parties de la Grece. Mais lorſque les Jeux étoient finis, on quittoit la ville & le Temple pour cinq ans.

(a) On écrivoit ſur des tablettes expoſées à la vue de tous ceux qui vouloient aſſiſter aux Sacrifices, diverſes imprécations, pour éloigner les malfaicteurs ou les impies.

examiné avec le plus grand ſoin ſi la victime eſt entiere, pure & digne d'être préſentée, lui décorent la tête de bandelettes ſacrées, la placent devant l'autel, & l'immolent ſous les yeux du Dieu. Cependant elle fait entendre en mourant des cris lamentables, que l'on prend, comme de raiſon, pour des cris de bon augure, & bientôt ſes gémiſſemens foibles & languiſſans ſe rapprochent des ſons radoucis de la flûte. Comment ne pas croire que tout cela ne réjouiſſe infiniment le cœur des Dieux? L'inſcription affichée ſur une tablette, défend à tous ceux dont les mains ne ſeroient point pures, de pénétrer dans l'enceinte où ſont placés les vaſes des luſtrations. Cependant le Prêtre, tout enſanglanté, comme un barbare Cyclope, enfonce le couteau dans le corps des victimes, leur arrache le cœur & les entrailles, arroſe l'autel de leur ſang, & ajoute encore

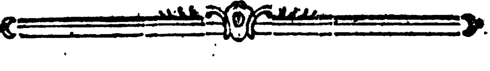
Temples. Ils immolent les mêmes animaux que les autres nations; mais ils pleurent la victime, & se rassemblent autour d'elle, pour gémir sur son sort après qu'elle est sacrifiée; quelques-uns l'enterrent, & se contentent de l'égorger. A la mort d'Apis, le plus grand de tous leurs Dieux, il n'est personne qui ne fasse le sacrifice de sa chevelure, quelque précieuse qu'elle soit; eût-elle l'éclat & l'importance du fatal cheveu de Nisus (*a*), on se fait un mérite de paroître la tête rase, en signe de deuil. Le nouveau Dieu qu'on substitue à l'ancien, est pris comme lui parmi les troupeaux dont il est l'élite; c'est le plus beau & le plus imposant de tous ceux que l'on peut trouver.

Je crois que ces divers usages, aux-

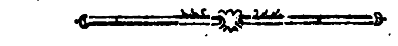
(*a*) Nisus étoit Roi de Mégare. Le Sort lui avoit donné un cheveu dont dépendoit la destinée des Mégariens, auxquels il devoit commander tant qu'il le conserveroit.

quels le crédule vulgaire attribue de bonne foi la plus grande importance, demanderoient moins un rigoureux censeur, qu'un Démocrite & un Héraclite ; le premier, pour rire de la sottise de ceux qui y croient; le second, pour gémir sur leur déplorable ignorance.





JUPITER CONFONDU.



UN CYNIQUE, JUPITER.

LE CYNIQUE.

JE ne viens point, Jupiter, vous importuner par des vœux indiſcrets. Je ne déſire ni les richeſſes, ni l'or, ni les grandeurs; je laiſſe le vulgaire ſe paſſionner pour ces biens, que vous n'êtes pas toujours le maître d'accorder, puiſque ſouvent vous faites la ſourde oreille à ceux qui vous les demandent. Je n'ai qu'une priere à vous faire, & il dépend de vous de l'exaucer.

JUP. Quelle eſt-elle, mon ami? je ne la rejeterai pas; ſur-tout ſi, comme tu le dis, il s'agit de peu de choſe.

LE CYN. C'eſt de répondre à une queſtion qui n'eſt point embarraſſante.

JUP. N'eſt-ce que cela? Il eſt en effet très-façile de te ſatisfaire; parle en toute liberté.

LE CYN. Voici ce que je ſerois curieux de ſavoir. Comme vous avez ſûrement lu les Poëmes d'Homere & d'Héſiode, dites-moi, je vous prie, s'il faut croire ce qu'ils nous apprennent des Parques & du Deſtin? Eſt-il vrai qu'on ne puiſſe éviter en aucune maniere le ſort qu'il leur plaît de fixer à chacun de nous au moment de notre naiſſance?

JUP. Très-vrai. Rien ne ſe fait ſans que les Parques ne l'aient ordonné. Tout ce qui arrive à chaque être a été irrévocablement ſtatué dès les premiers inſtans de ſa vie, & il eſt impoſſible d'en changer la trame.

LE CYN. Mais quand Homere dit, en d'autres endroits de ſes Ouvrages:

Tu pourrois, en suivant ta valeur forcenée,
Faire le noir trajet, malgré la Destinée (*a*).

il faut donc le regarder comme un radoteur?

JUP. Assurément. Il n'est pas un seul événement qui soit contraire aux décrets des Parques (*b*). Tout ce que les Poëtes disent par l'inspiration des Muses, est vrai; mais quand elles les abandonnent, & qu'ils font seuls leurs vers, ils se trompent, & disent souvent tout le contraire de ce que ces Déesses leur avoient dicté auparavant. Au reste, ils sont hommes, & l'on doit les excuser d'ignorer la vérité, quand ils sont dépourvus du secours puissant dont l'influence animoit leur verve.

LE CYN. Cela est fort clairement expliqué. Répondez-moi encore : Les

(*a*) Homere, Iliade, ch. XX, v. 336, met ces vers dans la bouche de Neptune, pour détourner Enée de se mesurer avec Achille.

(*b*) Le Grec ajoute : *Et à leur fil.*

Parques ne ſont-elles pas au nombre de trois? Clotho, je penſe, Lachéſis & Atropos?

Jup. Oui.

Le Cyn. Le Deſtin & la Fortune, dont on ne parle pas moins que des Parques, qui ſont-ils, & quel eſt leur pouvoir? Egale-t-il celui de ces trois ſœurs, ou eſt-il plus grand encore? J'entends dire à tout le monde, que rien n'eſt au deſſus de la Fortune & du Deſtin.

Jup. Cynique, il ne t'eſt pas permis de tout ſavoir. Quel étoit le but de ta queſtion ſur les Parques?

Le Cyn. Dites-moi, avant que je vous réponde, ſi elles exercent leur pouvoir ſur les Dieux, & ſi vous dépendez de leur fil, ainſi que les hommes?

Jup. Oui, nous en dépendons.... Qu'as-tu à rire?

Le Cyn. Je me rappelle l'endroit d'Homere, où, dans une harangue que vous adreſſez aux Dieux aſſemblés,

vous les menacez d'enlever tout l'univers avec une chaîne d'or : prenez, leur dites-vous, l'extrémité de cette chaîne, que je vous tendrai du haut de l'Olympe; vos efforts réunis ne me feront jamais descendre des Cieux, & mon bras tout-puissant vous enlevera facilement,

Vous, & la terre immense, & le vaste Océan (a).

Quand je lisois ces vers, il me sembloit que vous aviez un pouvoir plus que divin, & ces terribles paroles me faisoient frissonner d'horreur; mais je vois maintenant que le fil le plus mince suffit pour retenir & suspendre vos forces, votre chaîne, vos menaces, & vous-même. Clotho pourroit, à bien plus juste titre que vous, vanter sa puissance sans bornes, puisqu'il dépend d'elle de vous balancer au bout de sa trame, comme un pêcheur tient

(a) Iliad. ch. VIII, v. 24.

un poiſſon ſuſpendu à l'extrémité de ſa ligne.

Jup. Que ſignifient donc toutes ces réflexions ?

Le Cyn. Bon Jupiter, je vous en conjure au nom des Parques & du Deſtin, daignez écoutez ſans impatience & ſans colere, un homme qui vous dit la vérité avec confiance. S'il eſt vrai que ces Déeſſes exercent leur empire ſur toutes choſes ; s'il eſt impoſſible d'apporter le moindre changement à ce qu'elles ont une fois réſolu, pourquoi, nous autres mortels, vous offrons-nous des ſacrifices & des hécatombes ? Pourquoi attendons-nous des biens de vous ? Je ne vois pas en quoi votre culte peut nous être avantageux, ſi, d'un côté, les prieres que nous vous adreſſons ne peuvent détourner nos maux, & que, de l'autre, il ne ſoit point en votre pouvoir de nous accorder des bienfaits.

Jup. Je vois où tu as pris ces im-

pertinentes queſtions; tu as été à l'école de ces déteſtables Sophiſtes, qui nient la Providence des Dieux. Ils s'occupent ſans ceſſe de ces ſubtiles impiétés; &, loin de ſacrifier eux-mêmes, ou de nous adreſſer des vœux, ils détournent les autres de notre culte, comme d'une choſe inutile; ils prétendent que nous ne prenons aucun ſoin des affaires des mortels, & que nous ne pouvons rien ſur la terre; mais ils ſe repentiront de leur doctrine ſacrilége.

Le Cyn. Non, Maître des Dieux; ce n'eſt point à l'inſtigation des Philoſophes que je vous propoſe mes queſtions; j'en jure par la quenouille de Clotho. Ce que je viens de vous dire a été amené par la converſation, & je ne ſais comment il en a réſulté que les ſacrifices étoient inutiles. J'ai encore une petite demande à vous faire, ſi vous le trouvez bon. Ne craignez point de me répondre, prenez

courage, & montrez un peu plus de confiance.

Jup. Allons, parle; déraisonne tant qu'il te plaira, si tu en as le loisir.

Le Cyn. Ne dites-vous pas que tout se fait par la volonté des Parques?

Jup. Oui.

Le Cyn. Etes-vous maître de changer & de rétracter ce qu'elles font?

Jup. Point du tout.

Le Cyn. Eh bien, est-il nécessaire que je vous ouvre les yeux sur la conséquence de cet aveu? Ne la sentez-vous pas assez vous-même?

Jup. Je ne puis la nier; mais les hommes peuvent fort bien nous offrir des sacrifices, sans y être forcés par le motif du besoin & de la nécessité; c'est une espece d'échange qu'ils font avec nous des biens qu'ils reçoivent par notre entremise; c'est notre salaire; c'est une marque de reconnoissance de leur part; c'est enfin un honneur qu'ils

rendent à une nature plus excellente que celle des humains.

LE CYN. Il me ſuffit de vous entendre convenir vous-même de l'inutilité des ſacrifices ; je vous ſais bon gré d'avouer que c'eſt uniquement par bonté d'ame, & par égard pour votre ſupériorité, que les mortels offrent des victimes aux Dieux. Cependant, s'il y avoit ici quelqu'un de ces audacieux Sophiſtes, il pourroit vous demander en quoi vous faites conſiſter cette ſupériorité que vous prétendez avoir ſur les hommes, puiſque vous êtes ſoumis comme eux à la domination des Parques. L'immortalité, loin de rendre votre condition meilleure que la nôtre, ne fait qu'éterniſer votre ſervitude ſous une trame malheureuſe, dont vous ne verrez jamais la fin ; au lieu que, nous autres humains, nous pouvons eſpérer la liberté, du moins à la mort.

JUP. Mais, mon cher, c'eſt préciſé-

ment cette éternité, cette longue ſuite de temps ſans bornes qui fait notre félicité; nous jouiſſons ſans interruption de tous les biens poſſibles.

LE CYN. Vous n'en jouiſſez pas tous; il eſt des conditions différentes dans le Ciel, & il règne une grande inégalité parmi les Immortels. Pour vous, Jupiter, qui êtes Roi & pouvez enlever les Dieux, la mer & la terre avec une chaîne, comme on tire un ſeau d'eau d'un puits, je conviendrai que vous êtes heureux; mais ce pauvre Vulcain, par exemple, n'eſt qu'un miſérable Forgeron & un Ouvrier enfumé : cet infortuné Prométhée, ne l'avez-vous pas retenu aſſez long-temps attaché ſur le Caucaſe? Que dirai-je de votre pere, qui eſt encore pieds & mains liés dans le Tartare? On aſſure auſſi que vous êtes ſoumis à l'Amour; que vous n'êtes point à l'abri des bleſſures; que vous ſervez quelquefois les hommes en qua-

lité d'esclaves, comme votre frere chez Laomédon (a), & Apollon chez Admete (b). Il me semble qu'un pareil sort n'est point à envier. Il y a donc tout lieu de présumer que parmi vous les uns sont heureux, & les autres ne le sont pas. Je ne dirai rien du petit inconvénient auquel vous êtes exposés, ainsi que nous, de tomber entre les mains des voleurs, d'être pillés par des sacriléges, & de passer en un clin d'œil du comble de la fortune à la plus extrême misere. Combien de Dieux d'or & d'argent ont été desti-

(a) C'est Neptune, qui, ne pouvant souffrir la tyrannie de Jupiter, forma une conjuration contre lui avec les autres Dieux; Jupiter, pour le punir, l'envoya servir chez Laomédon, Roi de Phrygie.

(b) Apollon, pour se venger de ce que Jupiter avoit foudroyé Esculape, perça de ses fleches les Cyclopes qui fabriquoient la foudre. Jupiter, irrité contre lui, l'envoya servir chez Admete, Roi de Thessalie.

nés

nés par la Parque à être fondus au creuset ?

Jup. Mais il me semble, Monsieur le Cynique, que vous devenez impertinent. Si tu n'y prends garde, ton insolence pourroit te couter cher.

Le Cyn. Cessez vos menaces, bon Jupiter; vous savez qu'il ne m'arrivera rien que ce qu'il plaira aux Parques; je vois tous les jours que vous laissez les sacriléges impunis, & que la plupart échappent à votre colere, sans doute parce que le Destin ne permet pas qu'ils soient pris.

Jup. Ne disois-je pas bien, que tu étois de ces impies raisonneurs qui nient la Providence ?

Le Cyn. Mais on diroit que vous en avez peur ! Je ne vois pas sur quoi fondé; vous avez tort de leur attribuer ce que je vous dis : quel autre, mieux que vous, pourroit me faire connoître la vérité ? Quoi qu'il en soit, je voudrois vous demander ce que

c'est que cette Providence : Est-elle une des Parques? est-elle plus puissante encore? & ces Déesses lui sont-elles soumises, comme à leur Souveraine?

JUP. Je t'ai déjà dit qu'il n'étoit pas permis à un homme comme toi de tout savoir. Tu t'annonçois d'abord pour ne vouloir me faire qu'une question peu importante, & tu ne cesses de m'étourdir de tes vaines chicanes. Le but de tes sophismes est de montrer que les Dieux ne se mêlent en aucune maniere des affaires des hommes.

LE CYN. Ce n'est point moi qui le dis; c'est vous-même qui m'avez assuré que les Parques se mêloient de tout. Regretteriez-vous cet aveu? Auriez-vous résolu de vous rétracter, pour disputer au Destin l'influence qu'il a sur les événemens, & la lui refuser?

JUP. Point du tout; mais c'est par nous qu'il l'exerce.

LE CYN. J'entends; vous êtes les Ministres des Parques, & les exécu-

teurs de leur volonté. Dans ce cas-là même, c'eſt encore à elles ſeules qu'on doit attribuer la Providence ; vous n'êtes que des vaſes & des inſtrumens entre leurs mains.

JUP. Que veux-tu dire ?

LE CYN. On ne prétendra jamais que ce ſont les outils qui font un ouvrage, quoique l'Ouvrier ne puiſſe s'en paſſer. Ce n'eſt pas au vaiſſeau que l'on conſtruit, que la tarière & la hache ſont néceſſaires, c'eſt au Conſtructeur. De même, pour le vaſte vaiſſeau de ce monde, le Deſtin eſt l'Architecte, & vous les inſtrumens des Parques. Il me ſemble donc que les hommes, au lieu de vous adreſſer leurs reſpects, leurs ſacrifices & leurs vœux, ne devroient immoler qu'au Deſtin, & attendre de lui ſeul les biens qu'ils déſirent ; encore ſeroit-ce inutilement, puiſque les Parques elles-mêmes ne peuvent changer les décrets qu'elles ont une fois portés ſur chaque événement. Atropos

ne permettroit jamais à perſonne de tourner ſon fuſeau en ſens contraire, ou de défaire l'ouvrage de Clotho.

JUP. Ainſi tu ne veux plus même que l'on révere les Parques, & par ce ſeul mot tu détruis tout; il eſt évident que ton deſſein eſt de tout confondre. Mais, ſi tu nous refuſes des hommages à tout autre titre, tu conviendras au moins que nous en méritons, en dévoilant l'avenir aux yeux des mortels, & en leur faiſant connoître ce qui a été ſtatué par les Parques.

LE CYN. Vos prédictions ſont inutiles, puiſqu'on ne peut éviter ſa deſtinée. Vous direz peut-être qu'un homme prévenu qu'il doit mourir par le glaive, prendra des précautions, & ſe tiendra caché, pour ſe ſouſtraire à ſon malheur; mais il a beau faire, le Deſtin l'arrache de ſa retraite pour le livrer à ſon meurtrier dans une partie de chaſſe. Adraſte dirige en vain ſa lance contre un ſanglier; la main puiſſante

des Parques la tourne contre le fils de Crœsus, qui subit son sort inévitable (*a*). Quoi de plus ridicule que cette prédiction faite à Laïus !

Des droits de ton hymen garde-toi de jouir ;
Le Destin, par ton fils, te condamne à périr (*b*).

N'est-il pas absolument inutile de prévenir quelqu'un contre un événement qui arrivera de toute nécessité ? Aussi Laïus eut-il un fils, malgré l'avis de l'Oracle ; & il périt de la main de ce fils. D'après cela, je ne vois pas à quel titre vous exigeriez des marques de notre reconnoissance pour vos prédic-

---

(*a*) Adraste, fils de Midas, eut tant de douleur d'avoir tué par inadvertance Atys fils de Crœsus, qu'il se tua sur le tombeau de ce jeune Prince, quoique Crœsus lui eût pardonné.

(*b*) Euripid. *Phéniciennes*, v. 18. M. de Voltaire, dans sa Tragédie d'*Œdipe*, Act. IV, Scene premiere, rend ainsi le sens de cet oracle :

Ton fils tuera son pere ; & ce fils sacrilége,
Inceste & parricide.... ô Dieux ! acheverai-je !

tions : je vous fais grace de leur ambiguité, & des équivoques trompeuses sous lesquelles vous présentez ordinairement vos réponses. On ne sait, par exemple, si celui qui passera le fleuve Halys doit renverser son propre Empire, ou l'Empire de Cyrus ; l'oracle signifie également l'une & l'autre chose.

JUP. Apollon étoit irrité contre Crœsus, de ce qu'il avoit voulu l'éprouver en s'avisant de faire cuire ensemble de la chair d'agneau & de la chair de tortue (*a*).

LE CYN. Un Dieu n'auroit pas dû montrer de colere. Mais ce n'est point cela ; il étoit dans la destinée de Crœsus qu'il seroit trompé par l'Oracle,

(*a*) Crœsus avoit imaginé de se livrer lui-même à cette bizarre occupation, pendant que l'on étoit allé demander de sa part à l'Oracle d'Apollon, ce que lui Crœsus faisoit en ce moment ; & son intention étoit en cela d'éprouver si l'Oracle étoit véridique & bon Devin.

& la Parque avoit décidé qu'il ne comprendroit pas le vrai ſens de ce qu'on lui annonçoit pour l'avenir. Vous-mêmes, ſi vous prévoyez les événemens futurs, c'eſt du Deſtin que vous tenez cet avantage.

Jup. A ton compte, il ne nous reſte plus rien; nous ne ſommes que des ombres de Divinités, ſans la moindre influence dans le gouvernement du monde; on ne nous doit pas plus d'hommages qu'à des outils d'Ouvrier. Au reſte, tu as raiſon de me traiter avec ce mépris, quand tu me vois, le foudre en main, écouter avec patience tes inſolens propos.

Le Cyn. Si mon ſort veut que je périſſe de la foudre, frappez, lançez vos carreaux; ce n'eſt point de vous que j'aurai à me plaindre, mais de Clotho, qui aura dirigé votre bras; je dirai plus : la foudre même ne ſeroit point, ſelon moi, la cauſe de ma mort. Quoi qu'il en ſoit, j'aurois encore une

question à vous faire, ainsi qu'au Destin : vous voudrez bien répondre pour lui ; car c'est vous qui, par vos menaces, y avez donné lieu. Dites-moi, je vous prie, pourquoi, épargnant les sacriléges, les brigands, ceux qui se permettent des outrages, des violences & des parjures, vous vous amusez souvent à foudroyer un chêne, un rocher, ou le mât d'un navire, qui ne peuvent être coupables d'aucun crime, quelquefois même un vertueux voyageur rempli de respect envers les Dieux (a) ? Vous vous taisez ? Est-ce

(a) Lucien répete encore cette objection dans le Dialogue suivant ; mais elle n'a de force que dans le systême absurde d'une aveugle fatalité que la raison refuseroit d'admettre, quand la révélation ne la détruiroit pas. Tant que ceux qui nient la Providence, n'auront pas prouvé l'impossibilité de l'existence & de l'immortalité de l'ame, on aura droit de leur dire, que la vertu n'est point une chimere, & qu'elle doit être récompensée ou dans cette vie, ou dans une autre. Voyez l'*Anti-Lucrece*.

encore là de ces choses qu'il ne m'est pas permis de savoir?

Jup. Assurément. Tu me parois bien curieux, & je ne sais où tu vas chercher tout ce verbiage, dont tu m'ennuies.

Le Cyn. Je ne demanderai donc ni à vous, ni au Destin, ni à la Providence, pourquoi le vertueux Phocion (a), & Aristide avant lui, sont morts dans la derniere indigence; pourquoi au contraire un Callias, un Alci-

(a) Phocion fut l'un des plus illustres & des plus vertueux personnages de la Grece. Disciple de Platon & de Xénocrate, il brilla beaucoup dans les Ecoles de ces Philosophes, par son esprit & par sa vertu. Il étoit né avec une éloquence douce, vive, forte, & sur-tout concise. Héros modeste, Citoyen désintéressé, plein de zele pour sa Patrie, à qui il rendit les plus grands services, par sa profonde connoissance de la politique, & sa valeur guerriere, il vécut & mourut comme Socrate, victime d'une cabale sanguinaire, jalouse & ignorante. Pour Aristide, voyez p. [illegible]

biade (*a*), les plus débauchés des hommes, ont regorgé de richesses, ainsi qu'un insolent Midias, un voluptueux Charopus (*b*), qui laissa mourir sa mere de faim ; pourquoi Socrate fut livré à la mort, tandis que vous laissiez vivre un Mélitus ; pourquoi l'efféminé Sardanapale eut la souveraine puissance, à l'exclusion de tant de Perses estimables & vertueux, qu'il fit périr dans les tourmens, parce qu'ils ne pouvoient supporter ses injustices & ses crimes ; pourquoi, en un mot, nous voyons tous les jours des avares, des hommes pervers, vivre heureux & tranquilles ; les gens de bien au contraire mener une vie tumultueuse,

---

(*a*) Callias étoit un jeune Athénien, beau-frere d'Alcibiade, aussi voluptueux & aussi débauché que lui. Voyez p. 47.

(*b*) Ces noms étoient fameux dans les anciens Comiques, pour désigner des insolens, des débauchés, des joueurs, des dissipateurs, &c.

agitée, pauvre, languissante, & gémir sous le poids accablant de toutes sortes de maux?

JUP. Tu ne sais donc pas quels supplices sont réservés aux méchans après cette vie, & de quelle félicité jouiront les gens de bien?

LE CYN. Vous allez me parler des Enfers, de Tityus & de Tantale? Je saurai que penser de la réalité de tout cela quand je serai mort; mais, dans l'incertitude de cette attente, je voudrois passer heureusement le court espace de la vie présente, & me voir ensuite condamné à vingt vautours (a), plutôt que de souffrir ici le tourment de Tantale, dans l'espérance de boire un jour à mon aise dans les îles fortunées, à la compagnie des Héros.

JUP. Comment! tu ne crois pas qu'il y ait des peines, des récompenses, &

(a) Allusion au supplice de Tityus & de Prométhée.

un Tribunal où chacun eſt jugé après ſa mort ?

LE CYN. J'entends dire qu'un certain Minos, de l'île de Crete, eſt chargé de ce ſoin dans les Enfers. Au reſte, on aſſure que ce Minos eſt votre fils ; je puis donc vous parler de lui.

JUP. Qu'en veux-tu dire ?

LE CYN. Qui ſont ceux qu'il condamne ?

JUP. Les criminels, tels que les homicides, les ſacriléges.

LE CYN. Qui ſont ceux qu'il envoie au ſéjour des Héros fortunés ?

JUP. Les gens de bien, les hommes religieux qui ont pratiqué la vertu pendant leur vie.

LE CYN. Pourquoi cela ?

JUP. Parce que les uns méritent des châtimens, & les autres des récompenſes.

LE CYN. Croît-il auſſi qu'il ſoit juſte de punir ceux qui ont fait le mal involontairement ?

Jup. Point du tout.

Le Cyn. Il ne récompense donc pas non plus le bien involontaire ?

Jup. Non.

Le Cyn. En ce cas, il ne doit ni punir ni récompenser personne.

Jup. Personne ! pourquoi donc ?

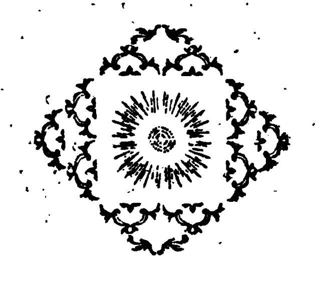
Le Cyn. Parce que nous ne faisons jamais rien de notre propre volonté ; nous sommes forcés à toutes nos actions par l'impulsion d'une nécessité inévitable. S'il est vrai, comme nous en sommes convenus, que la Parque est la seule cause de tous les événemens, lorsqu'un homme commet un meurtre, c'est elle seule qui s'en rend coupable ; quand on fait un sacrilége, on ne fait que lui obéir. Si donc Minos veut juger avec équité, il doit punir le Destin à la place de Sisyphe, & la Parque au lieu de Tantale. De quel crime en effet ces infortunés sont-ils coupables ? C'est le Destin, c'est la Par-

qúe qui les ont forcés; ils ne sont que des instrumens passifs.

JUP. Tes insolentes questions ne méritent point de réponse; tu n'es qu'un audacieux Sophiste; je ne t'écoute plus, & me retire.

LE CYN. Cependant j'aurois bien voulu savoir encore de vous où sont les Parques; comment, à elles trois, elles peuvent suffire à tous les détails de leurs fonctions, & expédier tant d'affaires à la fois: il me semble qu'avec tout l'embarras dont on les surcharge, elles doivent mener une vie bien triste & bien laborieuse; elles ne sont pas nées sous un Destin favorable. Assurément, si j'avois à choisir, je ne voudrois pas changer de sort avec elles. J'aimerois beaucoup mieux vivre plus pauvre encore, que de me voir condamner au tourment d'être sans cesse assis, filant sans relâche, & seul chargé des affaires de tout le monde.

Si vous êtes embarrassé de répondre à ces questions, je me contenterai des raisons que vous m'avez données; il faut croire qu'elles suffisent pour expliquer le dogme de la Providence & du Destin. Il n'étoit point dans ma destinée d'en savoir davantage.



JUPITER LE TRAGIQUE (*a*).

MERCURE, MINERVE, JUPITER, JUNON, NEPTUNE, VÉNUS, LE COLOSSE DE RHODES, MOMUS, APOLLON, HERCULE, HERMAGORAS, TIMOCLÈS, DAMIS.

MERCURE.

POURQUOI, grand Jupiter, cet air trifte & rêveur ?
D'un fombre Philofophe on vous voit la pâleur.

(*a*) C'eft-à-dire : *Jupiter faifant un rôle ou un perfonnage de Tragédie, fe trouvant dans une grande détreffe, & dans une circonftance tout-à-fait tragique.*

Du Souverain des Dieux la démarche inquiete,
D'une vive douleur trop fidele interprete,
Alarme votre fils, & de ses foibles soins
Mercure vous fait l'offre en vos pressans besoins.

MINERVE.

Daignez, ô Roi puissant de la nature entiere!
Expliquer à Pallas votre douleur amere.

JUPITER.

Il n'est point de malheurs ou de soucis cuisans
Que n'endurent les Dieux, qu'on nomme Tout-puissans.

MINERVE.

Quel effrayant début! à quoi dois-je m'attendre?

JUPITER.

Sophistes insolens, faut-il donc vous entendre?
Prométhée! en formant les perfides humains,
Quels maux me préparoient tes criminelles mains!

MINERVE.

Parlez; de ses enfans qu'auroit à craindre un pere?

JUPITER.

A quoi me sert, hélas! le vain bruit du tonnerre?

MINERVE. Mais modérez donc votre emportement, & parlez un langage

plus humain ; il faudroit savoir son Eurypide d'un bout à l'autre, pour vous répondre sur le même ton.

JUNON. Vous croyez peut-être que j'ignore la cause de votre chagrin?

JUPITER.

Si vous la connoissiez, vous feriez de beaux cris (a) !

JUNON. Je suis sûre que vous avez quelque nouvel amour en tête ; mais je ne m'en affecte plus ; vous m'avez accoutumée à de pareils outrages. Quoi qu'il en soit, il y a tout lieu de présumer que vous aurez rencontré une Danaé, une Sémelé, une Europe ; vous pensez à vous faire taureau, Satyre ou pluie d'or, pour vous glisser sous les tuiles & pénétrer jusqu'à votre maîtresse ; vos soupirs, vos larmes,

(a) Lucien a rassemblé ces vers de différens endroits d'Homere, & sur-tout d'Eurypide, en y faisant quelques changemens pour les adapter aux circonstances.

votre pâleur, ſont autant de ſymptomes d'une paſſion amoureuſe.

JUPITER.

Quoi ! la bonne Junon croiroit que ma puiſſance
Dépend des jeux d'Amour & de ſon inconſtance ?

JUNON. Et quelle autre choſe pourroit altérer le bonheur du grand Jupiter ?

JUPITER. Les intérêts des Dieux ſont dans le plus preſſant danger ; il s'agit de ſavoir ſi nous jouirons déſormais des honneurs divins ſur la terre, ou ſi nous y ſerons abſolument comptés pour rien.

JUNON. La terre auroit-elle donné le jour à de nouveaux Géans ? Les Titans auroient-ils briſé leurs fers, & prendroient-ils une ſeconde fois les armes contre nous ?

JUPITER.

Raſſurez-vous, le Ciel ne craint rien des Enfers.

JUNON. De quel malheur plus effrayant êtes-vous donc menacé ? car ſi

tout ceci n'est qu'une fausse alarme, je ne vois pas à quoi bon vos pompeuses déclamations.

JUPITER. Il s'éleva hier, je ne sais à quelle occasion, une grande dispute sur notre providence, entre le Stoïcien Timoclès & l'Epicurien Damis. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'ils parlerent en présence d'une assemblée nombreuse & bien composée. Damis soutenoit que les Dieux n'existoient pas, & n'avoient aucune influence dans la conduite du monde : l'honnête Timoclès s'efforçoit de défendre notre cause ; mais comme la foule devint trop tumultueuse, on se retira de part & d'autre avant d'avoir rien décidé. Ils sont convenus de reprendre aujourd'hui la question, & de la discuter à fond ; tout le monde est en suspens ; on marque une vive impatience de savoir lequel des deux aura raison, & de quel côté restera l'avantage. Vous voyez à quelle extrémité nous sommes réduits

en ce moment critique ; notre destinée dépend d'un seul homme ; ou nous ne serons plus que de vains & méprisables fantômes à l'avenir, ou nous continuerons à être honorés comme auparavant, si Timoclès est victorieux.

JUNON. Assurément le péril est grand, & je ne blâme plus vos tragiques déclamations.

JUPITER. Cependant vous imaginiez qu'une Antiope, une Danaé, occasionnoient mon trouble extrême ! Eh bien ! quel parti prendre ? Voyez, réfléchissez-y tous les trois.

MERCURE. Je crois, Jupiter, que vous devez convoquer le Conseil des Dieux, pour en délibérer en commun.

JUNON. Je suis de même avis.

MINERVE. Le mien est différent. Je pense, au contraire, qu'il ne faut ni répandre l'alarme dans le Ciel, ni faire paroître votre inquiétude. Conduisez cette affaire sans éclat, & le plus secrétement que vous pourrez. Interposez

votre puissance ; faites que Timoclès triomphe, & que Damis soit couvert de ridicule & de confusion.

MERCURE. Mais la dispute doit être publique ; les Dieux en seront informés, & vous accuseront de tyrannie, quand ils sauront que vous ne les avez point consultés sur une affaire qui intéresse toute la Cour céleste.

JUPITER. Eh bien, fais donc ta fonction de Héraut, & convoque l'assemblée générale.

MERCURE. Cela vaut mieux. Dieux & Déesses, accourez tous ; hâtez-vous ; venez ; nous avons de grandes affaires.

JUPITER. Mais ton langage est bien simple & bien trivial dans une circonstance aussi importante !

MERCURE. Comment donc voulez-vous que je parle ?

JUPITER. Je veux que tu emploies des expressions plus nobles & plus majestueuses ; il me semble que l'harmonie

& le ton ſublime de la poéſie ſeroient beaucoup plus convenables.

MERCURE. Bon ! il faudroit pour cela ſavoir tourner un vers, ou avoir fait le métier de ceux qui en récitent aux portes. Je n'ai point du tout le cerveau poétique ; ma ſemonce ne ſeroit qu'une déteſtable rapſodie ; je me ferois moquer de moi & de ma pauvre verve, comme on ſe moque de certains Oracles d'Apollon ; encore leur ambiguité ne laiſſe-t-elle pas toujours le loiſir d'en épiloguer la meſure.

JUPITER. En ce cas tu n'as qu'à prendre des vers d'Homere ; tu te rappelles ſans doute la maniere dont il convoque les habitans de l'Olympe.

MERCURE. Pas trop bien ; cependant je vais faire mon poſſible.

Rendez-vous à ma voix, Déeſſes immortelles ;
Et vous, Dieux de l'Olympe, accourez avec elles.
Enfans de l'Océan, Divinités des Eaux ;
Tritons ; Nymphes des bois, des prés & des côteaux ;

Vous, grands Dieux, dont la gloire en la classe premiere
Exige des humains une hécatombe entiere ;
Vous qui du second rang partagez les honneurs ;
Vous, hommes Demi-Dieux ; vous, Dieux inférieurs,
Dont la foule inconnue accourt aux sacrifices,
Et fait de leur fumet ses plus cheres délices ;
Venez tous au palais du puissant Jupiter (a).

JUPITER. Tu t'en es acquitté à merveille ; les voilà qui se rassemblent : va les recevoir, & fais asseoir chacun d'eux selon le rang que lui donnent l'art & la matiere qui le décorent. Au premier seront les Dieux d'or ; au second ceux d'argent ; au troisieme ceux d'ivoire, d'airain ou de pierre ; & parmi ceux-ci tu donneras la préférence à ceux de Phidias, d'Alcamene, de Myron, d'Euphranor ou d'autres célebres Artistes. Pour tous ces Dieux du commun, qui n'ont rien de recom-

(a) Ces vers sont encore des Centons d'Homere.

mandable,

mandable, tu n'as qu'à les reléguer dans quelque coin obſcur, où ils reſteront en ſilence, ſeulement pour faire nombre.

Mercure. J'aurai ſoin de placer chacun comme il convient. Mais une choſe m'embarraſſe. Ceux qui n'ont pour eux que l'or & la richeſſe, ſans aucune beauté de l'art, doivent-ils paſſer avant les chefs-d'œuvre que Myron, Polyclete & Phidias ont faits en airain, ou ceux qu'Alcamene a exécutés en pierre? ou ceux-ci auront-ils les premiers honneurs?

Jupiter. Cela devroit être; mais il faut les accorder à l'or.

Mercure. J'entends; les diſtinctions & les égards ſont pour l'opulence & les richeſſes, & je ne dois tenir aucun compte du mérite. Venez donc aux premieres places, Dieux d'or & d'argent. Obſervez, je vous prie, mon pere, qu'elles vont toutes être occupées par les Dieux des Barbares; vous

voyez que ceux des Grecs n'ont pour eux que les belles dimenſions de la Nature ; ils ne ſont que de pierre & d'airain ; quelques-uns ſont d'ivoire, ou revêtus d'une légere couche d'or ; mais en dedans, ce n'eſt que du bois où des légions de ſouris ont creuſé leur retraite. Cette Bendis au contraire, Anubis, Attis, Mithrès, le Dieu Lunus, ſont d'or maſſif (*a*) ; ils peſent des

(*a*) *Bendis*. Voy. tom. II, p. 472. *Anubis* fut un Roi d'Egypte, que ſes ſujets adorerent ſous la forme d'un chien. Quelques-uns diſent qu'il étoit fils d'Oſiris, d'autres de Mercure ; d'autres croient, avec Lucien, que c'étoit Mercure lui-même ; voyez le ſeptieme Dialogue des Dieux de la mer. *Attis* ou *Atys* étoit révéré des Phrygiens ; voyez p. 194. *Mithrès* étoit adoré chez les Perſes, ſous le nom de *Vulcain* ſelon les uns, & ſelon les autres ſous celui du *Soleil*. Le Dieu *Lunus*: Les hommes adoroient la Lune ſous ce nom, & les femmes ſous celui de *Luna*. En Syrie, la Lune étoit adorée comme un Dieu, & jamais comme une Déeſſe ; on croyoit conſtamment que ceux qui auroient pris cet aſtre pour une Déeſſe,

sommes immenses, & sont d'un grand prix.

NEPTUNE. Est-il juste, Mercure, que cet Egyptien, avec son museau de chien, passe avant le Dieu de la mer?

MERCURE. Assurément. Lysippe ne vous a fait que d'airain, parce que les Corinthiens n'avoient pas d'or à lui fournir (*a*). Vous n'êtes qu'un pauvre

---

auroient été toute leur vie esclaves de leurs femmes, & que ceux au contraire qui la tiendroient pour un Dieu, seroient toujours les maîtres.

(*a*) Lysippe étoit un fameux Sculpteur Grec, natif de Sicyone. Il exerça d'abord le métier de Serrurier; il s'adonna ensuite à la Peinture, & la quitta pour se livrer tout entier à la Sculpture. Il étoit contemporain d'Alexandre; c'étoit à lui & à Appelle seulement qu'il étoit permis de représenter ce grand Conquérant. Lysippe est celui de tous les Sculpteurs anciens qui laissa le plus d'ouvrages; il rendoit la Nature avec tous ses charmes, & sur-tout avec beaucoup de vérité. On dit qu'il exprima mieux les cheveux que tous ceux qui l'avoient précédé. Il fut le premier Sculpteur qui fit les têtes plus petites, & les

Dieu, mais Anubis brille de l'éclat du plus précieux métal; il faut donc ſouffrir qu'on vous mette à l'écart, & qu'on vous préfere ce muſeau d'or.

VÉNUS. A ce titre, donne-moi un des premiers ſiéges, parce que je ſuis d'or.

MERCURE. Vous? non pas; à moins que vous ne me preniez pour un aveugle. Praxitele a pris un bloc de marbre blanc (*a*), & il lui a plu d'en tirer une Vénus pour les habitans de Cnide.

VÉNUS. Je citerai en ma faveur un témoin digne de foi; c'eſt Homere,

---

corps moins gros, pour faire paroître les ſtatues plus hautes.

(*a*) Le Grec ajoute : *du mont Penteliçus*; c'étoit une montagne de l'Attique, célebre par ſon marbre; elle étoit dans le voiſinage d'Athènes. L'expreſſion de Lucien : *Il a plu à Praxitele de faire une Vénus de ce bloc*, rappelle le vers d'Horace :

Cum faber incertus Scammum faceret ne Priapum,
Maluit eſſe Deum.

qui, en mille endroits de ses Poëmes, m'appelle toujours *Dorée.*

MERCURE. Il dit aussi qu'Apollon est riche & tout doré; cependant vous allez le voir assis aux derniers rangs, sans couronne & sans chevilles à sa lyre, parce que des brigands sacriléges les lui ont enlevées. Vous devez vous contenter de ne pas donner votre voix parmi les plus pauvres de la bande.

LE COLOSSE DE RHODES. Qui oseroit me disputer la préséance, moi qui suis le Soleil, & dont on connoît l'énorme grandeur? Si les Rhodiens n'avoient pas voulu me donner une forme aussi gigantesque, la somme que j'ai coutée auroit suffi pour faire seize Dieux d'or. Selon cette proportion, je vaux mieux que chacun de ceux qui sont du plus grand prix; ma taille démesurée n'empêche point d'ailleurs que l'on n'admire en moi la perfection de l'Art.

MERCURE. Jupiter, que dois-je faire? A considérer la matiere dont il

eſt compoſé, ce n'eſt qu'un Dieu d'airain; s'il faut avoir égard à ce qu'il a couté, il doit être préféré à tous les autres (*a*).

JUPITER. Et qu'avions-nous beſoin de ce grand coloſſe? les autres ne feront que des pygmées à ſes côtés; il ne fera que gêner la ſéance. Si l'on vous fait paſſer avant les Dieux d'or, mon cher Rhodien, aucune place ne ſera

(*a*) Le texte dit : *Avant ceux qui recueillent de quoi remplir cinq cents médimnes, & avant l'Ordre des Chevaliers.* Solon avoit diſtribué le peuple d'Athènes en quatre claſſes différentes; la premiere étoit compoſée des plus riches Citoyens, dont les terres rapportoient cinq cents médimnes; la ſeconde, des Chevaliers, c'eſt-à-dire, de ceux qui pouvoient nourrir un cheval pour le ſervice de la République; la troiſieme, de ceux qu'on appeloit ζευγῖται, *Jugales*, que l'on comptoit encore parmi les contribuables aux charges publiques; la troiſieme enfin, de ceux qu'on nommoit Θῆτες, c'eſt-à-dire, *Ouvriers & mercenaires*, qui ne pouvoient aſpirer à aucune dignité, & ne payoient aucune impoſition.

ſuffiſante pour vous : quand vous ne ſeriez aſſis qu'à moitié, votre derriere occuperoit encore tous les ſiéges ; il vaudra mieux vous tenir debout & vous baiſſer, pour n'être point nul dans l'aſſemblée

Mercure. Mon pere, voici une ſeconde difficulté auſſi embarraſſante que la premiere. Il s'agit de décider entre Hercule & Bacchus ; tous deux ſont d'airain, tous deux de la main de Lyſippe, tous deux fils de Jupiter : qui aura le pas ? Vous voyez qu'ils ſe le diſputent.

Jupiter. Nous perdons en cérémonial un temps que nous aurions beaucoup mieux fait d'employer à nos affaires. Que chacun, pour cette fois, ſe place comme il le pourra ; nous tiendrons dans un autre moment conſeil ſur ce ſujet, & je réglerai les rangs.

Mercure. Entendez-vous comme ils murmurent, & demandent avec impatience leur pitance journaliere de

nectar & d'ambroisie, leur part des hécatombes & des sacrifices communs?

JUPITER. C'est bien le moment de penser à de pareilles miseres! Impose-leur silence, & informe-les du sujet qui nous rassemble.

MERCURE. Mais ils n'entendent pas tous le Grec; & moi je ne sais pas assez de Langues pour parler aux Dieux des Scythes, des Perses, des Thraces & des Celtes. Il vaudra mieux, je crois, leur faire signe de se taire.... Les voilà plus muets que des Pythagoriciens; vous pouvez commencer votre harangue; ils ont les yeux fixés sur vous, & ils attendent ce que vous allez leur dire.

JUPITER. Je n'ai rien de caché pour toi, mon cher fils; il faut t'avouer ce que j'éprouve en ce moment; tu sais que lorsqu'il s'agit de parler dans les assemblées, je ne manque ni de hardiesse ni de majesté.

MERCURE. Oui, je le sais, & même j'ai toujours été saisi de crainte en vous

voyant prêt à parler ; ſur-tout lorſque vous menaciez d'enlever avec une chaîne d'or la terre, la mer, & tous les Dieux.

JUPITER. Eh bien, le ſentiment des malheurs qui nous ménacent, ou la foule nombreuſe de mes auditeurs, me trouble & m'épouvante au point de me lier la langue & de me faire perdre la mémoire ; j'ai oublié le magnifique exorde que j'avois préparé pour débuter avec la dignité convenable à la circonſtance.

MERCURE. Mais vous gâtez tout par cet air interdit ; on ne ſait ce que ſignifie votre ſilence, & s'il dure plus long-temps, on va croire que tout eſt perdu.

JUPITER. Veux-tu que je faſſe encore ſervir ici les vers qu'Homere a faits pour moi en pareille occaſion ?

MERCURE. Voyons.

JUPITER.

Dieux, écoutez la voix du Maître de l'Olympe.

MERCURE. Fi donc! laiſſez-là vos ennuyeuſes tirades; vous nous en avez déjà fait aſſez entendre. Prenez plutôt l'exorde de quelqu'une des Philippiques de Démoſthene, en y faiſant de légers changemens, ſelon l'uſage de beaucoup d'Orateurs de nos jours.

JUPITER. L'avis eſt bon; c'eſt un moyen facile de faire des diſcours, & une excellente reſſource pour les Orateurs embarraſſés. Je vais donc commencer. *Je penſe, Citoyens des Cieux, que rien n'eſt plus important pour vous en ce moment, que de connoître le ſujet qui nous raſſemble. Vous devez donc apporter une ſérieuſe attention à mes diſcours. Les circonſtances préſentes vous crient pour ainſi dire à haute voix, qu'il faut vous livrer aux affaires de la République avec tout le ſoin dont vous êtes capables; & nous montrons à cet égard la plus parfaite inſouciance* (*a*). Je veux

(*a*) C'eſt le commencement de la premiere Olynthienne de Démoſthene.

ici, car Démosthene me manque, je veux vous exposer clairement le sujet de mon inquiétude, & ce qui m'a engagé à convoquer l'assemblée. Hier, comme vous le savez, le Pilote Mnésithée nous invita tous tant que nous sommes, au sacrifice qu'il nous fit dans le Pirée, en reconnoissance de ce qu'il avoit sauvé son vaisseau du naufrage au Promontoire de Capharée (*a*). Après les libations, chacun de nous se retira de son côté. Comme il n'étoit pas tard, je montai à la ville pour me promener sur le soir dans le Céramique, en songeant à l'avarice de ce Mnésithée : dans le moment où son vaisseau étoit près de se briser contre les écueils & les rochers, il nous promit une hécatombe entiere ; une fois hors de

(*a*) Ce Promontoire est à l'extrémité méridionale de l'île d'Eubée, vers la mer Egée. Tous les Auteurs anciens en parlent comme d'un endroit périlleux pour la navigation.

danger, il ne nous ſervit qu'un vieux coq malade, à ſeize Dieux que nous étions, & brûla quatre grains de mauvais encens, qui ne répandirent aucun parfum, & diſparurent en un clin d'œil. Occupé de ces idées, j'arrivai au Pécile, où je trouvai une grande multitude aſſemblée ſous les portiques & en dehors; quelques autres étoient aſſis, & diſputoient en criant de toutes leurs forces: je vis bientôt que c'étoit une querelle de ces bavards de Philoſophes, & je fus curieux de les entendre. Enveloppé d'un nuage épais, je pris leur air, leur barbe & leur accoûtrement, de ſorte qu'il étoit facile de me prendre pour l'un d'entre eux. Je me gliſſai dans la foule, ſans être connu de perſonne, & je me fis faire place à coups de coude. Je vis aux priſes le coquin de Damis, de la ſecte d'Epicure, & l'honnête Timoclès, de celle des Stoïciens; ils diſputoient avec le plus grand acharnement; Timoclès ſuoit à groſſes

gouttes, & ne pouvoit preſque plus ſe faire entendre, tant il avoit crié ! Damis, par ſon ris amer, l'irritoit davantage encore. Il étoit queſtion de nous. Cet exécrable Damis ſoutenoit que nous ne prenons aucun ſoin des affaires humaines, & que nous ne veillons en aucune maniere à ce qui ſe paſſe ſur la terre : ſes diſcours ne tendoient à rien moins qu'à détruire entiérement notre exiſtence ; ſon ſentiment trouvoit des approbateurs. Timoclès, de ſon côté, s'épuiſoit en efforts & en raiſonnemens pour défendre notre cauſe ; il ſe répandoit en éloges ſur notre providence, faiſoit valoir l'ordre & l'harmonie avec leſquels nous réglons toutes choſes dans l'univers. Il fut auſſi applaudi de quelques perſonnes ; mais à la fin il parut excédé de fatigue, & ſa voix commençoit à s'éteindre. Déjà la plupart des auditeurs penchoient pour Damis ; je ſentis le danger, & j'ordonnai aux

ombres de la nuit de ſe répandre ſur l'aſſemblée, pour rompre la diſpute. En ſe ſéparant, ils ſont convenus de la reprendre aujourd'hui, & de la terminer. J'ai ſuivi la foule qui ſe retiroit, & j'ai vu, à leurs diſcours, que le plus grand nombre étoit pour Damis & ſe déclaroit en ſa faveur. Quelques autres cependant ne vouloient pas encore condamner Timoclès, & diſoient qu'il falloit entendre ce qu'il avoit à dire le lendemain. Tel eſt, Dieux & Déeſſes, le ſujet pour lequel je vous ai convoqués. Il eſt de la plus grande importance, ſi vous conſidérez que c'eſt des hommes que nous attendons nos honneurs, notre gloire, & nos revenus. Si l'on vient à bout de perſuader aux humains qu'il n'y a point de Dieux, ou que, s'ils exiſtent, ils ne ſe mêlent en rien de leurs affaires; nous n'avons plus ni victimes, ni offrandes, ni culte à eſpérer de leur part; nous ferons déſormais des êtres oiſifs, & mourant de

faim dans le Ciel; il nous faudra renoncer aux fêtes, aux ſacrifices, aux jeux publics, & aux ſpectacles. Je penſe donc que dans une circonſtance auſſi critique, nous devons examiner tous enſemble, quel eſt le parti le plus ſage que nous avons à prendre pour faire triompher Timoclès, mettre les rieurs & la vérité de ſon côté, & couvrir Damis de ridicule en pleine aſſemblée. Je ne préſume pas de Timoclès, qu'il puiſſe obtenir l'avantage ſeul & ſans notre ſecours. Mercure, fais l'annonce ordinaire, afin que chacun ſe leve pour donner ſon avis.

MERCURE. Attention; ſilence; point de bruit (*a*). Quel eſt celui des grands Dieux (*b*) qui veut faire uſage du droit

(*a*) Ces mots ſont la formule uſitée dans les aſſemblées publiques; nous l'avons déjà vue dans *les Philoſophes reſſuſcités.*

(*b*) Les expreſſions Τέλειοι θεοὶ, peuvent ſignifier, ou les *grands Dieux*, qui étoient au nombre de douze, & elles ſont priſes en ce ſens au com-

qu'il a de parler? Mais, quoi ! perſonne ne s'éleve ! Vous voilà tous ſtupéfaits de ce qu'on vient de vous apprendre.

MOMUS. Eh bien, Meſſieurs, gardez un ſtupide ſilence. Pour moi, Jupiter, s'il m'étoit permis de parler, j'aurois bien des choſes à dire.

JUPITER. J'y conſens ; parle hardiment ; ſans doute tu vas ouvrir un avis important.

MOMUS. Ecoutez donc, Dieux & Déeſſes ; je vais vous expliquer mon ſentiment en toute liberté. Je ne ſuis point du tout étonné de vous voir réduits à cette extrémité ; je m'attendois bien qu'une foule de Sophiſtes s'éleveroit contre nous ; c'eſt nous-

mencement du Dialogue *de l'Aſſemblée des Dieux*; ou elles peuvent déſigner ici les Dieux parvenus à la maturité, c'eſt-à-dire, à l'âge de trente ans ; ce qui feroit une alluſion plaiſante à la Loi des Athéniens, qui exigeoit que l'on eût cet âge pour parler dans les aſſemblées publiques & y donner ſon ſuffrage.

mêmes qui autorifons leur audace. Par Thémis, nous n'avons pas droit de nous plaindre d'Epicure, de fes Sectateurs, & de tous ceux qui ont adopté fa façon de penfer à notre égard. Quelle idée peuvent-ils concevoir de nous, lorfqu'ils voient tant de défordre dans le monde ! Les gens de bien font oubliés, & périffent miférablement dans la pauvreté, les maladies, & la fervitude ; on leur préfere les plus pervers & les plus fcélérats des hommes : ceux-ci obtiennent toujours les richeffes & les diftinctions, au préjudice de ceux qui valent mieux qu'eux ; les facriléges ne font jamais reconnus, & reftent impunis ; quelquefois les innocens expirent dans les fouffrances & les fupplices. Témoins de tant d'injuftices, n'ont-ils pas raifon de nier notre exiftence ? Les oracles que nous rendons ne doivent-ils pas ajouter encore à leur mépris pour nous ? Tantôt on leur dit que celui qui paffera le fleuve

Halys détruira un puissant Empire, sans expliquer si cet Empire est celui du Prince qui consulte le Dieu, ou celui de son ennemi; tantôt on leur annonce que Salamine verra beaucoup de meres privées de leurs enfans, sans dire si ces enfans sont ceux des Grecs ou ceux des Perses. Lorsqu'ils lisent dans les Poëtes, que nous sommes soumis à l'Amour, exposés aux blessures, à la servitude, aux fers; qu'il y a des querelles & des dissentions dans le Ciel; en un mot, que, malgré nos prétentions à la félicité parfaite & à l'immortalité, nous éprouvons tous les jours mille accidens fâcheux : ne sont-ils pas autorisés à nous regarder comme des êtres risibles & méprisables? Nous nous fâchons, si quelquefois des hommes, qui ne sont pas entiérement dépourvus de bon sens, se permettent de censurer tous ces ridicules, & rejettent notre providence, tandis que nous devrions nous trouver trop heureux, qu'après

tant de torts, on offre encore quelques ſacrifices ſur nos Autels. Jupiter, avouez la vérité entre nous; il n'y a point d'hommes ici qu'Hercule, Bacchus, Ganimede, & Eſculape, qui ſont maintenant des nôtres; pouvez-vous dire que vous ayez jamais donné une attention ſérieuſe à ce qui ſe paſſe ſur la terre? Vous êtes-vous jamais donné la peine de diſcerner les bons d'avec les méchans? Non, ſans doute; & ſi Théſée n'eût exterminé les malfaiteurs qui infeſtoient la route de Træzene à Athènes (*a*), votre providence ne

(*a*) Ethra, mere de Théſée, étoit de Trœzene, & ſon pere Egée étoit d'Athènes. Scyron étoit un fameux brigand, qui forçoit les voyageurs à ſe laver les pieds ſur le bord de la mer, & les y précipitoit enſuite; Théſée le défit, & brûla ſes os, dont il fit un ſacrifice à Jupiter. Ovide dit que Théſée les jeta dans la mer, & qu'ils furent changés en rochers. Pityocampte plioit un pin, comme ſon nom le déſigne, forçoit les paſſans à s'y tenir attachés, & le redreſſoit enſuite, pour faire

ſe mettoit pas beaucoup en peine de laiſſer vivre Scyron, Pityocampte, Cercyon, & d'autres aſſaſſins, qui ſe baignoient tous les jours dans le ſang des voyageurs. Si le juſte & ſurveillant Euryſthée (a) n'eût porté, par humanité, ſes regards attentifs ſur les actions des hommes; s'il n'eût fait uſage de l'autorité qu'il avoit ſur ſon infatigable frere, pour lui ſuſciter d'utiles travaux: Jupiter n'auroit penſé ni à l'hydre de Lerne, ni aux oiſeaux malfaiſans du lac Stymphale, ni aux chevaux de Thrace, ni aux fureurs bachiques des

ainſi périr les victimes de ſa cruauté. Cercyon attachoit un homme à deux gros arbres courbés, & rapprochés par la cime, leſquels, en ſe redreſſant, le mettoit en pieces. Théſée lui fit ſouffrir le même ſupplice.

(a) Euryſthée, Roi de Mycènes, étoit fils d'Amphitrion & d'Alcmene; & Hercule, fils d'Alcmene & de Jupiter déguiſé ſous la forme d'Amphitrion. Junon ſuſcita Euryſthée contre Hercule, pour lui faire entreprendre ſes travaux.

insolens Centaures. A ne point mentir, nous vivons dans un honteux repos, sans autre inquiétude que de voir si l'on nous fait des sacrifices, pour savourer à notre aise le parfum qui s'éleve de la chair des victimes; nous laissons aller tout le reste comme il plaît au Destin. Nous n'avons donc que ce que nous méritons; &, je le prédis, il nous arrivera pis encore, lorsque les hommes ouvriront les yeux, & reconnoîtront que les libations & les offrandes qu'ils nous font leur sont absolument inutiles. Vous verrez bientôt après des Epicures, des Métrodores, des Damis nous tourner en ridicule, confondre nos défenseurs, & leur fermer la bouche pour toujours. Il faut donc penser à réparer le mal qui est déjà fait, & empêcher qu'il ne devienne plus grand. Pour moi, je ne risque pas beaucoup en tout ceci; dans le temps même de votre plus grande prospérité, dans ces jours heureux où l'on vous

offroit de nombreuſes victimes, je n'ai jamais partagé avec vous le profit des ſacrifices.

JUPITER. Laiſſons dire ce fou, toujours porté à la cenſure & au ſarcaſme. La critique eſt facile, dit le grand Démoſthene; le premier venu peut aiſément blâmer & contredire ; mais il n'appartient qu'à un homme ſage d'ouvrir un avis ſalutaire; je l'attends de vous, Meſſieurs, & j'eſpere que vous le trouverez ſans le ſecours de cet inſenſé.

NEPTUNE. Pour moi, je fais, comme vous ſavez, ma demeure ordinaire au ſein des eaux; mes fonctions ſe bornent à l'Empire de la mer, & je veille, autant qu'il eſt en moi, au ſalut des Navigateurs, en appaiſant la fureur des vents, & conduiſant les vaiſſeaux au port. Cependant je ſuis intéreſſé comme vous dans l'affaire préſente; & voici mon ſentiment : Vous dites que ce Damis eſt un redoutable Sophiſte; il n'y

a qu'à le foudroyer ou l'exterminer de quelque autre maniere, avant qu'il reprenne la dispute & ne remporte la victoire. Nous ferons voir par-là, que nous ne laissons point impunis les audacieux qui agitent de pareilles questions contre nous.

JUPITER. Mais vous plaisantez, Neptune; ne savez-vous pas que notre pouvoir ne s'étend point jusque là? Les Parques n'ont-elles pas arrêté, que tel homme doit périr par la foudre, tel autre par le glaive, celui-ci par la fievre, & celui-là par la phtysie? Croyez-vous que si j'en avois été le maître, je n'aurois pas fait usage de mon tonnerre contre les brigands sacriléges qui m'ont enlevé derniérement à Olympie deux boucles de ma chevelure, dont chacune pesoit six mines? Vous même auriez-vous négligé de punir ce Pêcheur d'Orée, qui vous déroba votre trident au Port de Géreste (*a*)? D'ail-

(*a*) Géreste & Orée étoient des villes de l'île d'Eubée.

leurs, ce feroit montrer que cette affaire nous donne de l'inquiétude & du dépit. Nous aurions l'air de craindre les raifons de Damis; on nous accuferoit de lui avoir ôté la vie, parce que nous redoutions de le voir aux prifes avec Timoclès: enfin, quel avantage y auroit-il à gagner notre caufe contre un adverfaire qui n'auroit pu fe défendre?

NEPTUNE. Je croyois avoir trouvé le moyen le plus fimple de fortir avec gloire de ce mauvais pas.

JUPITER. Votre confeil n'eft pas propofable; il y auroit de la maladreffe à fe défaire d'un adverfaire avant de l'avoir vaincu, & à laiffer indécife une queftion qui n'eft pas encore terminée en notre faveur.

NEPTUNE. Si vous trouvez que mon avis ne vaut rien, cherchez donc quelque chofe de mieux.

APOLLON. Si la Loi permettoit de parler à un jeune homme qui n'a point de

de barbe, je propoſerois peut-être un parti utile en cette affaire.

MOMUS. Elle eſt d'une ſi grande importance, qu'on ne doit point avoir égard à l'âge, & chacun eſt libre de dire ſon ſentiment. C'eſt bien dans le danger où nous nous trouvons, qu'il faut s'amuſer à chicaner ſur les droits & la légitimité des ſuffrages! Vous pouvez donner le vôtre avec confiance; d'ailleurs, il y a long-temps que vous êtes ſorti de l'adoleſcence, & inſcrit au catalogue des douze grands Dieux; vous êtes preſque du temps de Saturne, & vous auriez pu aſſiſter à ſon Conſeil. Ainſi ne faites pas ici l'enfant; parlez hardiment, & ne rougiſſez point de porter la parole, quoique vous ayez un menton ſans barbe; & puis, vous êtes pere d'un fils aſſez barbu: montrez ici votre ſageſſe, & faites-nous voir que vous ne philoſophez pas en vain ſur l'Hélicon avec les Muſes.

APOLLON. Ce n'eſt point à vous, Momus, à m'ordonner de parler; ce droit n'appartient qu'à Jupiter. S'il me le commande, je tâcherai de ne rien dire qui ne ſoit digne de l'Hélicon & des Muſes.

JUPITER. Parlez, mon fils; je vous le permets.

APOLLON. Ce Timoclès me paroît un homme de bien, rempli de piété envers les Dieux, & très-verſé dans les Sciences des Stoïciens; auſſi le voit-on ſans ceſſe environné d'une foule de jeunes gens à qui il enſeigne la Philoſophie, & dont il reçoit de grandes récompenſes. Tant qu'il eſt au milieu d'eux, il parle avec confiance, & dans les diſputes particulieres de ſon Ecole, il a le talent de perſuader & de convaincre; mais en public, il n'a plus la même hardieſſe; il héſite, il balbutie, il ſe trouble, & s'exprime dans un langage à demi-barbare. Tout cela fait rire à ſes dépens, particuliérement

quand il veut affecter des graces qu'il n'a pas, & que son air timide rend encore plus plaisantes. Ceux qui connoissent le mieux la secte des Stoïciens, accordent à notre défenseur beaucoup de pénétration & de sagacité ; mais lorsqu'il veut mettre ses idées au jour, il ne fait que les embrouiller, il ne propose que des énigmes, & l'on ne sait ce qu'il veut dire. Faut-il répondre ? il est beaucoup plus obscur encore : enfin personne ne peut le comprendre, & l'on se moque de lui. C'est cependant une chose bien essentielle que de savoir s'énoncer clairement, & le premier objet de celui qui parle est de se faire entendre.

MOMUS. Oui, vous avez bien raison d'exiger qu'on mette de la clarté dans ses discours ; mais vous suivez ce précepte moins que personne dans les oracles que vous rendez ; vous avez soin d'y répandre tant d'équivoque & d'ambiguité ; vous vous retranchez

avec tant d'avantage ſous un amas confus de paroles jetées au haſard, qu'on auroit beſoin d'une ſeconde Pythoniſſe, pour expliquer les prédictions de la premiere. Voyons au reſte quel eſt votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philoſophe qui ſût parler avec force & dignité, il ſuffiroit à Timoclès de ſuggérer à ſon repréſentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'eſt parler en jeune Ecolier ſans barbe. Comment ! vous voulez que dans une diſpute de Philoſophes, Timoclès ait un Avocat qui ſoit l'interprete de ſes penſées auprès de ſes auditeurs ! Damis penſeroit & parleroit pour ſon propre compte, & l'autre par la bouche d'un perſonnage emprunté ! Ce Truchement ſeroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui ſouffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'est-ce pas vouloir donner la comédie à l'assemblée ? Croyez-moi, cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous, qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux, vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de si grandes richesses & tant de lingots d'or, que ne nous apprenez-vous dès à présent quel sera le résultat de cette dispute ? Vous devez savoir lequel des deux Sophistes vaincra son adversaire.

Apollon. Cela m'est impossible ; je n'ai avec moi ni mon trépied, ni mes parfums, ni l'onde prophétique de la Fontaine de Castalie.

Momus. Maintenant que l'on vous serre de près, vous allez chercher des subterfuges, pour n'être pas convaincu d'imposture.

Jupiter. Allons, mon fils, prophétise toujours, & ne donne point sujet à ce médisant Momus de se moquer

avec tant d'avantage ſous un amas confus de paroles jetées au haſard, qu'on auroit beſoin d'une ſeconde Pythoniſſe, pour expliquer les prédictions de la premiere. Voyons au reſte quel eſt votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philoſophe qui ſût parler avec force & dignité, il ſuffiroit à Timoclès de ſuggérer à ſon repréſentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'eſt parler en jeune Ecolier ſans barbe. Comment ! vous voulez que dans une diſpute de Philoſophes, Timoclès ait un Avocat qui ſoit l'interprete de ſes penſées auprès de ſes auditeurs ! Damis penſeroit & parleroit pour ſon propre compte, & l'autre par la bouche d'un perſonnage emprunté ! Ce Truchement ſeroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui ſouffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'eſt-ce pas vouloir donner la comédie à l'aſſemblée ? Croyez-moi, cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous, qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux, vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de ſi grandes richeſſes & tant de lingots d'or, que ne nous apprenez-vous dès à préſent quel ſera le réſultat de cette diſpute ? Vous devez ſavoir lequel des deux Sophiſtes vaincra ſon adverſaire.

APOLLON. Cela m'eſt impoſſible ; je n'ai avec moi ni mon trépied, ni mes parfums, ni l'onde prophétique de la Fontaine de Caſtalie.

MOMUS. Maintenant que l'on vous ſerre de près, vous allez chercher des ſubterfuges, pour n'être pas convaincu d'impoſture.

JUPITER. Allons, mon fils, prophétiſe toujours, & ne donne point ſujet à ce médiſant Momus de ſe moquer

de tes oracles, comme si tu ne pouvois les rendre sans trépied, sans eau, & sans parfums.

APOLLON. Je prédirois beaucoup mieux, si j'étois à Delphes, à Colophon, où j'ai tous les instrumens nécessaires; cependant je vais tâcher de m'en passer, & deviner, s'il est possible, de quel côté sera la victoire. Vous m'excuserez si mes vers ne sont pas bien harmonieux.

MOMUS. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous annoncer des choses claires, qui n'aient besoin ni d'Avocat, ni d'Interprete; vous savez sur quoi l'on vous interroge en cette occasion, & l'on ne cherche point à vous tendre un piége, en faisant cuire des chairs d'agneau & de tortue.

JUPITER. Que vas-tu nous annoncer, mon cher fils? Déjà je vois en toi les symptomes qui précedent la prophétie; tu changes de visage, tes yeux sont renversés, tes cheveux se

hérissent, ton corps s'agite avec fureur...... Il ne se possede plus, une terreur mystérieuse & sacrée le maîtrise.

APOLLON.

Dieux qui voulez savoir les décrets des Destins (*a*),
Ecoutez d'Apollon les Oracles certains,
Sur l'effrayante querelle
De deux fameux Ergoteurs,
Dont les bruyantes clameurs
Vont nous rompre la cervelle.
L'air retentit de leurs cris
Qui pénetrent dans la nue;
Le manche de la charrue
En est vivement surpris (*b*);
Mais dans sa serre cruelle,
Quand le vautour aura pris
La timide sauterelle;
Que de larmes! que de pleurs!

(*a*) Cet assemblage de vers amphigoutiques est imité de la Comédie *des Chevaliers* d'Aristophane, qui fait à peu près les mêmes plaisanteries sur les Oracles.

(*b*) Le texte dit: *Ils épouvanteron[t] du manche de la charrue.*

De l'extrémité derniere
La corneille avant-courriere,
Prédira de grands malheurs.
D'un méprisable adversaire
Les mulets sont triomphans;
De sa corne meurtriere
L'âne frappe ses enfans (*a*).

JUPITER. Pourquoi donc, Momus, ces éclats de rire? Les malheurs qui nous menacent ne sont pas risibles.... Mais ce méchant Bouffon cessera-t-il bientôt? Je crois que son rire va le suffoquer.

MOMUS. Qui pourroit s'empêcher de rire, après avoir entendu un oracle aussi clair, aussi intelligible?

JUPITER. Eh bien, puisque tu l'entends, explique-nous donc ce qu'il signifie?

MOMUS. Oh! pour celui-là, je vous assure qu'il est sans équivoque; nous n'avons pas besoin d'un Thémistocle

(*a*) Le Grec dit: *Et l'âne frappera de ses cornes son ânon au pied léger.*

pour en interpréter le ſens (*a*) : il déclare en termes bien précis, qu'Apollon eſt un Charlatan, que nous ſommes tous plus bêtes que des ânes & des mulets, & que nous n'avons pas plus de ſens que des ſauterelles, ſi nous ajoutons foi à ce qu'il dit.

HERCULE. Mon pere, quoique nouveau venu dans les Cieux, je propoſerai mon avis. Lorſque la diſpute ſera commencée, je la laiſſerai continuer, ſi Timoclès a l'avantage ; mais ſi je le vois prêt à ſuccomber, & que vous

(*a*) Xerxes s'avançoit contre les Grecs, & particuliérement contre les Athéniens, avec des forces innombrables de terre & de mer ; ils envoyerent conſulter l'Oracle de Delphes, pour ſavoir ce qu'ils avoient à faire dans cette conjoncture. La Prêtreſſe d'Apollon répondit, *qu'ils devoient ſe faire des remparts de bois.* Perſonne n'entendoit le ſens de cet oracle ; mais Thémiſtocle comprit qu'il ſignifioit que les Athéniens n'avoient point de parti plus ſage à prendre, que de faire conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux, pour oppoſer à la flotte de Xerxes.

approuviez mon deſſein, je renverſerai le Portique ſur Damis, & j'empêcherai ce ſcélérat de nous accabler d'injures.

MOMUS. Hercule ! ô bon Hercule ! votre avis eſt bien celui d'un groſſier Béotien. Comment ! pour un méchant homme, vous écraſerez tant d'honnêtes gens ? Vous détruirez le Portique avec les monumens de Marathon, les images de Miltiade & de Cynégire (*a*) ? Et que deviendront les Orateurs, quand vous leur aurez enlevé ces ſuperbes trophées, qui ſont pour eux une ſi belle ſource de lieux communs (*b*) ?

(*a*) Il y avoit dans le Portique, comme dans le Poécile, qui peut-être n'en étoit pas diſtingué, des tableaux qui repréſentoient les principaux événemens de l'Hiſtoire des Athéniens, & les Grands Hommes de la République.

(*b*) Lucien fait alluſion à un endroit de Démoſthène, où cet Orateur jure par ceux qui ont combattu à Marathon. L'on a dit avec raiſon que rien n'eſt ſi voiſin du ridicule que le ſublime.

D'ailleurs, vous auriez été le maître d'exécuter un pareil projet dans le temps que vous n'étiez qu'un homme; mais depuis qu'on a fait un Dieu de vous, je pense que vous connoissez le pouvoir des Parques; vous n'ignorez pas qu'elles seules peuvent faire ce qui leur plaît, & que nous n'avons pas la même liberté.

HERCULE. Quoi! c'étoient donc les Parques qui conduisoient mon bras, quand j'ai défait le lion de Némée & l'hydre de Lerne?

JUPITER. Sans doute.

HERCULE. Si quelqu'un s'avisoit de m'insulter, de piller mon Temple, ou de renverser ma statue, je ne pourrois pas l'exterminer, si cela ne plaisoit pas aux Parques?

JUPITER. Non.

On auroit tort cependant d'imaginer, d'après cette plaisanterie, que Lucien n'admira pas Démosthène comme le plus grand Orateur de la Grece.

HERCULE. En ce cas, excuſez la franchiſe avec laquelle je vais vous parler; car, comme dit le Poëte Comique, *je ſuis un brutal, & j'appelle un chat un chat.* Si telle eſt la condition des Immortels, je renonce à vos honneurs, aux parfums des ſacrifices, & aux victimes; je vais deſcendre dans les Enfers, où je ſuis sûr que mon arc ſeul me rendra redoutable aux ombres des monſtres que j'ai terraſſés.

JUPITER. Fort bien; voilà ce que nous pouvons appeler un témoin irrécuſable contre nous (*a*). Tu préviens Damis, & tu le diſpenſes de nous dire ces vérités..... Mais quel eſt celui-ci qui accourt avec tant d'empreſſement?

(*a*) Le texe cite un proverbe, dont le ſens eſt : *Nous avons, comme on dit, un témoin domeſtique.* Eraſme, p. 182, dit qu'on l'employoit lorſque quelqu'un, pour appuyer les louanges qu'il ſe donnoit à ſoi-même, ne citoit point d'autres témoins que ceux qui vivoient dans ſa dépendance.

Il eſt d'airain ; il eſt bien fait; ſes formes & ſes contours ſont admirables ; ſa chevelure eſt relevée à l'antique. Je crois, Mercure, que c'eſt ton frere Hermagoras (*a*), que l'on voit près du Poécile; il eſt tout couvert de poix, parce que les Statuaires le copient tous les jours. Qu'y a-t-il de nouveau ſur la terre, mon fils ? Qui précipite ainſi tes pas vers nous ?

HERMAGORAS. Oh ! mon pere, je vous apporte une nouvelle des plus importantes; il n'y a point de temps à perdre.

JUPITER. Eh ! quoi donc ? Se feroit-il encore élevé à notre inſu quelque autre ſédition contre nous ?

(*a*) En Grec : Ἑρμῆς ὁ Ἀγοραῖος, ce qui ſignifie : *le Mercure de la place publique.* Les Athéniens déſignoient ſous ce nom une ſuperbe ſtatue de Mercure, que l'on voyoit près du Poécile dans la place publique.

avec tant d'avantage ſous un amas confus de paroles jetées au haſard, qu'on auroit beſoin d'une ſeconde Pythoniſſe, pour expliquer les prédictions de la première. Voyons au reſte quel eſt votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philoſophe qui ſût parler avec force & dignité, il ſuffiroit à Timoclès de ſuggérer à ſon repréſentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'eſt parler en jeune Ecolier ſans barbe. Comment ! vous voulez que dans une diſpute de Philoſophes, Timoclès ait un Avocat qui ſoit l'interprete de ſes penſées auprès de ſes auditeurs ! Damis penſeroit & parleroit pour ſon propre compte, & l'autre par la bouche d'un perſonnage emprunté ! Ce Truchement ſeroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui ſouffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'eſt-ce pas vouloir donner la comédie à l'aſſemblée ? Croyez-moi, cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous, qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux, vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de ſi grandes richeſſes & tant de lingots d'or, que ne nous apprenez-vous dès à préſent quel ſera le réſultat de cette diſpute ? Vous devez ſavoir lequel des deux Sophiſtes vaincra ſon adverſaire.

APOLLON. Cela m'eſt impoſſible ; je n'ai avec moi ni mon trépied, ni mes parfums, ni l'onde prophétique de la Fontaine de Caſtalie.

MOMUS. Maintenant que l'on vous ſerre de près, vous allez chercher des ſubterfuges, pour n'être pas convaincu d'impoſture.

JUPITER. Allons, mon fils, prophétiſe toujours, & ne donne point ſujet à ce médiſant Momus de ſe moquer

commencez par me dire vous-même ſur quoi fondé vous prétendez qu'ils exiſtent ?

TIMOCLÈS. C'eſt à toi-même à me répondre, ſcélérat.

DAMIS. Point du tout; c'eſt à vous.

JUPITER. Cela va fort bien juſqu'à préſent pour nous; notre Avocat n'entend pas raillerie; il crie beaucoup plus haut que ſon adverſaire. Courage, Timoclès; n'épargne pas les injures; elles ſont toute ta force; car il te fermera la bouche ſur tout le reſte, & te rendra plus muet qu'un poiſſon.

TIMOCLÈS. Par Minerve, je ne te répondrai pas le premier.

DAMIS. Oh! dès que vous jurez par les Dieux, il faut me rendre. Propoſez donc vos queſtions, mais ſans injures.

TIMOCLÈS. Dis-moi donc, exécrable; tu prétends que les Dieux ne prennent aucun ſoin des affaires de ce monde?

Damis. Aucun.

Timoclès. Comment ! tout s'y fait ſans leur Providence ?

Damis. Aſſurément.

Timoclès. Il n'y a point de Dieu qui en dirige les événemens ?

Damis. Non.

Timoclès Tout ſeroit emporté au gré d'un aveugle haſard ?

Damis. Oui.

Timoclès. O hommes qui entendez les blaſphêmes de cet impie, vous les écoutez avec patience, & ne l'écraſez pas ſous une grêle de pierres ?

Damis. Pourquoi, Timoclès, ſoulever les hommes contre moi ? De quel droit mettez-vous tant de chaleur dans la cauſe des Dieux, tandis qu'eux-mêmes ne marquent aucun reſſentiment ? Depuis long-temps ils m'entendent tenir le même langage, ſi tant eſt qu'ils entendent, & cependant ils ne m'ont fait encore aucun mal.

Timoclès. Oui, ſans doute, ils vous

entendent; n'en doutez pas, Damis; & le temps de la vengeance viendra pour vous.

DAMIS. Et quand voulez-vous qu'ils aient le loisir de me punir, avec les soins sans nombre dont vous les surchargez? Ils n'ont pas encore sévi contre tous vos parjures & tous vos crimes.... Mais je m'arrête; nous sommes convenus de ne point dire d'injures. Je ne vois pas au reste qu'ils pussent donner une preuve plus éclatante de leur Providence, qu'en exerçant leur vengeance contre un méchant de votre espece. Sans doute ils sont en voyage au delà de l'Océan; peut-être chez les vertueux Ethiopiens, où ils vont souvent faire de bons repas, même sans attendre qu'on les invite (*a*).

(*a*) Au premier chant de l'Iliade, Thétis engage son fils Achille à prendre patience jusqu'à ce qu'elle puisse intéresser en sa faveur Jupiter,

Timoclès. Que répondre à tant d'impudence?

Damis. Ce que je désire depuis long-temps d'apprendre de vous; sur quelles raisons vous fondez votre opinion de la Providence des Dieux.

Timoclès. Sur l'ordre que je vois régner dans le monde; sur le cours régulier du soleil & de la lune, la vicissitude des saisons, la génération des plantes & des animaux, la structure admirable de l'homme, qui le rend capable de penser, de se nourrir, de se mouvoir, de marcher, d'exercer tous les Arts. Ces merveilles & une infinité d'autres sont, à mon avis, autant d'ouvrages de la Providence.

Damis. Mais, Timoclès, vous mettez en preuve ce qui est en question: vous supposez, sans l'avoir démontré,

---

qui est allé, dit-elle, *avec tous les Dieux chez les vertueux Ethiopiens, pour assister à un repas; & il ne reviendra que dans douze jours.* v. 423 & 424.

que ce ſoit une Providence qui opere tout cela. Je vois bien, comme vous, que ces faits exiſtent; mais je ne vois rien qui m'oblige à les regarder comme l'ouvrage d'une Intelligence ſuprême. Il peut ſe faire qu'ils aient été produits d'abord par le haſard, & qu'ils continuent à ſubſiſter de la même maniere. Vous donnez gratuitement le nom d'ordre à ce qui n'eſt qu'une néceſſité de leur nature. Vous nous faites l'énumération de tous ces phénomenes, & vous prétendez qu'ils dépendent d'une Providence; vous vous emportez enſuite, quand on n'eſt pas de votre ſentiment, & quand on refuſe d'admirer avec vous cet ordre prétendu: ce n'eſt-là qu'un ſophiſme; & pour nous perſuader, il nous faut de meilleures raiſons.

Timoclès. Je crois cependant que mes preuves ſont bien ſuffiſantes. Mais je vais vous faire une nouvelle queſtion: répondez-moi. Ne regardez-vous

pas Homere comme un grand Poëte?

DAMIS. Assurément.

TIMOCLÈS. Eh bien, croyez-le donc; il atteste la Providence des Dieux.

DAMIS. Admirable Timoclès! tout le monde vous accordera, mon cher, qu'Homere fut un grand Poëte; mais personne ne soutiendra qu'Homere, ni tout autre Poëte, doive être regardé comme Juge compétent dans ces sortes d'affaires. La vérité, je crois, n'est pas ce qui les touche le plus; ils se proposent uniquement de plaire, & c'est pour obtenir ce but de leurs travaux qu'ils ont recours à l'harmonie des vers, & qu'ils emploient des fictions agréables. Je voudrois bien savoir à laquelle des Fables d'Homere vous ajoutez foi. Nous citerez-vous en preuve ce qu'il dit du premier des Dieux, à qui son frere, son épouse & sa fille (a) tendent des piéges pour

(a) Neptune, Junon & Pallas. Voyez Iliad. ch. I, v. 5 & suiv.

le mettre dans les chaînes? Si Thétis, par compassion, n'eût appelé Briarée à son secours, le grand Jupiter étoit chargé de fers. Le Dieu, pour marquer à Thétis sa reconnoissance de ce bon office, envoie à Agamemnon un songe trompeur, qui cause la perte d'un grand nombre de Grecs (*a*). Observez, je vous prie, que le Maître de l'Olympe se donne bien de garde de lancer ouvertement la foudre sur ce Chef infortuné; il ne pouvoit faire d'éclat sans trahir sa mauvaise foi, & s'exposer à passer pour un imposteur. Votre croyance s'appuieroit-elle encore sur cet endroit où le Poëte vous apprend que Vénus est blessée par Diomede (*b*), que Mars lui-même reçoit un coup de lance du même Guerrier, secondé par Minerve (*c*)? Croyez-vous Homere,

(*a*) Iliad. ch. II, v. 5 & suiv.
(*b*) *Ibid.* ch. V, v. 336.
(*c*) *Ibid.* ch. V, v. 855.

quand il ajoute, que bientôt tous les Dieux & toutes les Déesses combattent les uns contre les autres? que Mars, affoibli sans doute de la blessure qu'il a reçue de Diomede, est vaincu par Minerve, & que

L'industrieux Mercure a terrassé Latone (a).

Vous paroît-il probable que Diane se fâche & s'indigne de ce qu'Oénée ne l'a point invitée aux festins qu'il donne à tous les autres Dieux? Etes-vous persuadé que la Déesse, pour se venger, fit ravager les Etats du Roi de Calydon par un sanglier d'une grandeur énorme, & d'une force indomptable (b)? Quand vous lisez tous ces contes, en croyez-vous Homere sur sa parole?

JUPITER. O Dieux! quelles acclamations s'élevent en faveur de Damis!

(a) Iliad. ch. XX, v. 70 & suiv.

(b) *Ibid.* ch. IX, v. 530 & suiv.

Notre Timoclès paroît tout déconcerté ; il a peur, il tremble, il est prêt à quitter le champ de bataille, & cherche par où il pourra se sauver.

TIMOCLÈS. A votre compte, Euripide ne sait donc pas non plus ce qu'il dit, quand il nous assure, par la bouche des Dieux mêmes, que ces Dieux équitables placent les gens de bien parmi les Héros, & qu'ils exterminent les scélérats & les impies comme vous?

DAMIS. Mais, mon cher Philosophe, si, pour adopter cette opinion, il vous suffit que les Poëtes tragiques l'aient mise sur la scene, il vous faut nécessairement regarder les Comédiens Polus, Aristodême & Satyrus, comme des Dieux, ou dire que les Immortels viennent eux-mêmes prendre le masque, le cothurne, la robe traînante, le manteau, les gantelets, le corset, & les autres ornemens de théatre. Or, vous me permettrez de penser que l'une & l'autre supposition sont

ſont également abſurdes. Au reſte, je puis vous oppoſer Eurypide lui-même, lorſque ce Poëte parle en ſon propre nom, & que les circonſtances de la Piece n'exigent pas qu'il ait recours à des fables. Ecoutez-le dans ces momens où il expoſe librement ſa penſée, & vous l'entendrez dire :

Vois la voûte des Cieux, & l'immenſe atmoſphere
Dont l'humide élément enveloppe la terre ;
C'eſt-là l'Etre ſuprême & le grand Jupiter.

& ailleurs :

Jupiter, dont le nom ſeulement eſt connu (a).

TIMOCLÈS. Ainſi tous les hommes & tous les peuples ſont dans l'erreur

(a) Ces vers ſont des fragmens de différentes Pieces d'Eurypide ; qui ſont perdues. Cicéron, au ſecond Liv. *de Naturâ Deorum*, traduit ainſi les trois premiers :

Vides ſublime fuſum, immoderatum æthera,
Qui terram tenero circumjectu amplectitur ?
Hunc ſummum habeto Divom : hunc perhibeto Jovem.

quand ils croient que les Dieux existent, & quand ils leur rendent des hommages ?

DAMIS. Votre raisonnement fait pour ma cause ; rien n'est plus propre à démontrer que les hommes n'ont aucune idée fixe de la Divinité, que les divers cultes qu'ils lui rendent. Quelle confusion dans leurs opinions & dans leurs usages à cet égard ! Les Scythes sacrifient à leur cimeterre ; les Thraces à un fugitif de Samos, qui se retira chez eux ; les Phrygiens à la Lune ; les Ethiopiens au Jour ; les habitans de Cyllene à Phanete ; les Assyriens à une colombe ; les Perses au feu ; les Egyptiens à l'eau : cet élément est une Divinité commune à toute la nation ; mais chaque canton d'Egypte ne laisse pas d'avoir encore ses Dieux particuliers : ceux de Memphis adorent un boeuf ; ceux de Péluse un oignon ; d'autres un ibis, un crocodile ; une tête de chien, un chat ou un singe ; en un endroit, l'épaule

droite eſt un Dieu; dans un autre, c'eſt l'épaule gauche; ici c'eſt une moitié de tête, là un plat ou un pot. Tout cela ne vous paroît-il pas bien ridicule, mon cher Timoclès?

MOMUS. Eh bien, habitans des Cieux, n'avois-je pas raiſon de dire que tôt ou tard ces nombreux abus ſeroient mis au jour, & ſoigneuſement examinés?

JUPITER. Oui, tu nous l'as prédit, & tes reproches à cet égard n'étoient que trop fondés; mais j'aurai ſoin d'y remédier lorſque nous ſerons échappés du danger préſent.

TIMOCLÈS. Dis-moi, impie, ne reconnois-tu pas la puiſſance des Dieux dans les oracles & les prédictions de l'avenir?

DAMIS. Ah! mon cher Timoclès, ne me parlez point des Oracles, car je vous demanderai quel eſt celui que vous prétendez me citer. Sera-ce la réponſe d'Apollon au Roi de Lydie?

En fut-il jamais de plus obſcure & de plus ambiguë? N'étoit-elle pas à double face, comme les ſtatues de Mercure, qui ſont toujours les mêmes, de quelque côté qu'on les conſidere? Crœſus, en traverſant le fleuve Halys, détruira-t-il ſon propre Empire, détruira-t-il celui de Cyrus? Cependant Crœſus, qui fut la ruine & le fléau de Sardes, avoit payé bien cher ce mot à double entente.

MOMUS. Il nous fait préciſément les reproches que je redoutois le plus. Où eſt-il, notre beau Joueur de lyre? Allons, deſcendez là-bas, brillant Apollon, & tâchez de vous juſtifier vous-même.

JUPITER. Et tu nous excedes, toi, avec tes plaiſanteries hors de ſaiſon.

TIMOCLÈS. Vois-tu juſqu'où ſe porte ton audace, exécrable Damis? elle ne tend à rien moins qu'à renverſer les ſtatues des Dieux & leurs Autels.

DAMIS. Je ne demande pas qu'on

les renverse tous ; je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on y brûle des parfums, qui répandent une fumée odoriférante ; mais je verrois avec grand plaisir détruire de fond en comble les Autels d'Artémise dans la Tauride, où cette chaste vierge aime à s'abreuver de libations aussi abominables (*a*).

JUPITER. Quelle fatalité nous poursuit en ce moment ! cet homme n'épargne aucun des Dieux ; ses sarcasmes audacieux ne respectent personne (*b*) :

(*a*) Diane étoit adorée sous le nom d'*Artémise* par les Scythes de la Chersonese Taurique, aujourd'hui la Crimée ; on immoloit des victimes humaines sur ses Autels.

(*b*) Le texte dit : *Il nous censure comme du haut d'un char*. C'est une façon de parler proverbiale, qui fait allusion à la licencieuse raillerie que se permettoient dans les fêtes de Bacchus ceux qui célébroient les Orgies ; ils se promenoient dans les rues, montés sur des chariots, & lançoient des sarcasmes contre tous les passans.

Il nous déchire tous, innocens & coupables (a).

MOMUS. Innocens ! vous n'en trouverez pas beaucoup parmi nous, je pense. Laissez faire Damis ; peut-être en viendra-t-il aux premieres têtes.

TIMOCLÈS. Réponds-moi, cruel ennemi des Dieux, n'est-ce pas Jupiter que tu entends tonner ?

DAMIS. J'entends comme un autre gronder le tonnerre. Est-ce Jupiter qui fait ce bruit ? vous le savez mieux que moi, sans doute, mon cher Timoclès, vous qui descendez peut-être du séjour des Dieux. Cependant ceux qui viennent de Crete nous tiennent un autre langage ; ils prétendent qu'on y voit un certain tombeau & une colonne sépulcrale qui annoncent que Jupiter ne tonne plus, parce qu'il est mort depuis long-temps.

MOMUS. Je savois bien que ce trait piquant ne lui échapperoit pas ... Quoi

(a) Iliad. ch. XV, v. 137.

donc, Maître des Dieux, vous pâlissez ! vous êtes saisi de frayeur ! Pourquoi se déconcerter ? Ce n'est qu'un homme qui parle ; il faut mépriser de pareils êtres.

JUPITER. Mépriser ! mais ne vois-tu pas cette nombreuse multitude, attentive à ses discours, & avide de recueillir tout ce qu'il dit contre nous ? Bientôt il va les gagner tous ; il les tient comme enchaînés par les oreilles.

MOMUS. Eh bien ; ne pourrez-vous pas, quand vous le voudrez, faire usage de votre chaîne d'or, & les attirer vers vous,

Avec la terre entiere & le vaste Océan ?

TIMOCLÈS. Dis-moi, scélérat, as-tu jamais navigué ?

DAMIS. Très-souvent, Timoclès.

TIMOCLÈS. Etoit-ce la voile enflée par les vents, plutôt que les efforts des rameurs, qui dirigeoient le vaisseau dans son cours ? Auroit-il échappé au

naufrage, ſans un homme intelligent, chargé de préſider à ſa conduite?

DAMIS. Non, ſans doute.

TIMOCLÈS. Et vous croyez que le monde eſt entraîné au haſard, ſans Pilote & ſans guide?

JUPITER. Courage, Timoclès; voilà un bon argument; la comparaiſon eſt excellente.

DAMIS. Mais, mon cher, vous auriez vu notre Pilote occupé ſans ceſſe de ce qui pouvoit nous procurer une heureuſe navigation; il prévenoit les accidens, donnoit des ordres en conſéquence aux Matelots; il n'y avoit rien d'inutile ou de nuiſible dans le vaiſſeau; l'on avoit eu ſoin au contraire de le pourvoir de toutes les choſes néceſſaires: mais le Pilote à qui vous confiez le gouvernail du monde; mais les Matelots qui partagent ſes travaux, ne font rien d'utile & de convenable; voiles & cordages, tout y eſt diſpoſé à contre-ſens; les ancres ſont

dorées, & les ornemens de la pouppe ne sont que de plomb; le dessous du vaisseau est décoré de peintures, & ce qui paroît au dessus des eaux est terne & mal-propre. Parmi les Nautonniers, le plus inepte, le plus paresseux & le plus lâche, est chargé des fonctions les plus essentielles, tandis que le plus actif, le plus habile marin, le meilleur nageur, est relégué seul à la pompe. Les places ne sont pas mieux distribuées entre les passagers; un scélérat occupe souvent la premiere à côté du Pilote, & tous les égards sont pour lui seul; un voluptueux, un sacrilége, un parricide, sont logés de la maniere la plus commode, & traités avec plus de considération que tous les autres; ils foulent à leurs pieds les honnêtes gens, jetés pêle-mêle dans un coin obscur. Rappelez-vous quelle a été la navigation de Socrate, de Phocion & d'Aristide, qui ont manqué de vivres, & qui, relégués au fond de cale, ne pour-

voient pas ſeulement étendre leurs jambes ſur les bancs. Conſidérez au contraire dans quelles délices ont vécu un Callias, un Midias, un Sardanapale, & avec quel mépris ils ont traité ceux qui étoient au deſſous d'eux. Sage Timoclès, homme chéri des Dieux, voilà ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de votre vaiſſeau, & voilà la cauſe de tant de naufrages. Si un Pilote intelligent veilloit à ſa conduite & y régloit toutes choſes, il ſauroit d'abord diſtinguer parmi ceux qui ſont ſur ſon bord, les honnêtes gens d'avec les paſſagers ſuſpects; il donneroit à chacun la place qu'il mérite, accorderoit les égards & les diſtinctions à ceux qui en ſont dignes, & prendroit conſeil des plus expérimentés; il prépoſeroit un bon Matelot à la proue, aux rangs des rameurs, ou même à tout l'équipage, & feroit fuſtiger vingt fois par jour un lâche & un pareſſeux. Ainſi, mon cher Timoclès, vous êtes

en danger de faire naufrage avec votre vaiſſeau & votre comparaiſon ; vous ne pouviez pas choiſir un plus mauvais Pilote.

MOMUS. Ma foi, Damis a bien le vent pour lui, il vogue à pleines voiles vers la victoire.

JUPITER. Ta conjecture n'eſt que trop bien fondée. Ce Timoclès ne dit rien qui vaille (*a*) ! il n'a que de miſé-

(*a*) Jupiter a bien raiſon, & Lucien ſemble plutôt avoir voulu tourner en ridicule les pitoyables raiſonnemens de la plûpart des Sophiſtes, que de détruire la Providence, en lui donnant un auſſi foible défenſeur. Quand on a lu d'ailleurs ce que notre Auteur penſoit des richeſſes, des plaiſirs, & des autres agrémens de la vie, qui ne ſont pas ordinairement le partage de la vertu, on ne peut ſe perſuader qu'il ait adopté lui-même les objections qu'il met dans la bouche de Damis, & qu'il les ait jugées d'un grand poids. Au reſte, Timoclès auroit pu dire que Socrate, injuſtement condamné, trouvoit dans le ſentiment de ſon innocence une conſolation

rables argumens, & des lieux communs faciles à réduire en poudre.

TIMOCLÈS. Puiſque ma comparaiſon ne vous paroît pas concluante, écoutez mon dernier argument; il eſt ſans réplique, & c'eſt, comme on dit, l'ancre de miſéricorde.

JUPITER. Voyons enfin ce qu'il va dire.

---

préférable au plus heureux ſort du vice triomphant; & cet avantage ineſtimable, que rien ne peut enlever à la vertu perſécutée, ſuffiſoit ſeul pour empêcher Damis de reprocher à la Providence les prétendus biens dont jouiſſent les méchans; car c'eſt-là le ſeul argument qu'il emploie. Voyez Séneque, *de Divinâ Providentiâ.* Il auroit pu démontrer auſſi, que la matiere ne peut être éternelle, ni ſe mouvoir par elle-même; il auroit pu détruire le ſyſtême d'une aveugle fatalité; en un mot, faire voir l'abſurdité de l'Athéiſme, & la néceſſité d'admettre une Intelligence ſuprême; mais ſi la cauſe des Dieux eſt aſſez mal défendue dans ce Dialogue, on peut dire auſſi que leur adverſaire n'eſt redoutable que pour un Timoclès.

TIMOCLÈS. Examinez bien ſi la conſéquence que je vais tirer eſt juſte, & ſi vous y pourrez trouver à mordre. S'il y a des Autels, il faut qu'il y ait des Dieux : or, il y a des Autels ; donc il y a des Dieux. Que dites-vous à cela ?

DAMIS. Donnez-moi le temps de rire avant de répondre.

TIMOCLÈS. Je crois que vos ris ne finiront jamais. Qu'y a-t-il donc de ſi riſible dans mon raiſonnement ?

DAMIS. Vous ne voyez pas que votre ancre de miſéricorde ne tient qu'à un fil ! vous croyez avoir trouvé un cable à toute épreuve, en rapprochant l'exiſtence des Dieux de l'exiſtence des Autels ! Puiſque, de votre aveu, vous n'avez rien de plus fort à nous alléguer, la diſpute eſt finie ; retirons-nous.

TIMOCLÈS. Vous abandonnez le pre-

mier le champ de bataille; vous vous avouez donc vaincu.

DAMIS. Vous avez raiſon, Timoclès. Pour vous, comme ceux à qui l'on fait violence, vous vous êtes réfugié à l'abri des Autels. Je veux, au reſte, vous jurer ſur ces mêmes Autels, & par votre ancre de miſéricorde, que jamais de la vie je ne ſerai tenté de diſputer avec vous ſur pareilles matieres.

TIMOCLÈS. Tu veux railler, je crois; ſacrilége, profanateur de tombeaux, impie, pendard, exécrable. On ne ſait qui eſt ton pere; ta mere étoit une proſtituée, tu as aſſaſſiné ton frere; tu es un adultere, un vil corrupteur de la jeuneſſe; impudent, abominable. Attends que je t'écraſe de coups avant de nous ſéparer, ou que je te fende le crâne avec cette tuile.

JUPITER. Vous voyez que l'un ſe retire en riant, & que l'autre, irrité de

se voir bafoué, poursuit Damis à coups de tuiles, & l'accable d'injures. Et nous, qu'allons-nous devenir après cela?

MERCURE. Je crois, mon pere, que le Poëte Comique (*a*) a eu raison de dire : *Vous n'êtes point insulté si vous ne croyez pas l'être.* Quand il y aura quelques particuliers qui penseront comme Damis, quel mal cela peut-il nous faire? tant d'autres sont de l'opinion contraire ! La plupart des Grecs, le Peuple & les Barbares sont pour nous.

JUPITER. Oui; mais je trouve excellent le mot de Darius en parlant de Zopyre (*b*) : *J'aimerois mieux un seul*

(*a*) Ce Poëte est Ménandre.

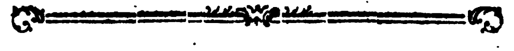
(*b*) Zopyre, l'un des Courtisans de Darius, fils d'Histaspe, est célebre par le stratagême dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce Prince. Il se coupa le nez & les

défenſeur comme Damis, que mille Babylones.

---

oreilles, & ſe préſenta aux Babyloniens, en leur diſant que c'étoit ſon Roi qui l'avoit ſi cruellement mutilé. Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne ſe vengeât, lui confierent entiérement la défenſe de Babylone, dont il ouvrit enſuite les portes à Darius. Ce Prince reconnoiſſant lui donna en récompenſe le revenu de la Province de Babylone, & lui marqua toujours qu'il éprouvoit pour lui le ſentiment que ſuppoſe le mot rapporté par Lucien.





L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

JUPITER, MERCURE, MOMUS.

JUPITER.

CESSEZ, habitans des Cieux, de murmurer entre vos dents, & de vous raſſembler par pelotons dans des coins, pour vous plaindre tout bas de ce qu'on voit s'aſſeoir à la table des Dieux beaucoup de gens indignes de cet honneur. Je vous ai fait convoquer à ce ſujet; chacun de vous peut parler ouvertement, & dire tout haut ſon ſentiment ſur les abus qu'il aura remarqués. Toi, Mercure, fais l'annonce, ſelon la coutume.

MERCURE. Silence; attention. Quel

eſt celui des grands Dieux qui veut faire uſage du droit qu'il a de parler ? Il s'agit des nouveaux venus dans le Ciel, & des intrus parmi nous.

MOMUS. Jupiter, j'ai quelque choſe à dire, ſi vous voulez me le permettre.

JUPITER. La voix du Héraut te l'a déjà permis ; il n'en faut pas davantage.

MOMUS. Je me plaindrai de la tyrannie inſupportable que pluſieurs d'entre nous exercent dans les Cieux. Non contens de ſe voir placés au rang des Dieux, de ſimples hommes qu'ils étoient, ils ſe croiroient ſans gloire & ſans dignité, ſi leurs valets & leurs ſuivans ne marchoient nos égaux, & ne jouiſſoient des mêmes honneurs que nous. Je vous demande, Maître des Dieux, la permiſſion de m'expliquer librement à cet égard. Si je n'étois autoriſé par vous, on m'impoſeroit ſilence, parce qu'on ſait que je parle avec franchiſe, & que je ne cele rien de ce

qui me paroît repréhensible; je censure tout indifféremment, je dis ouvertement ma pensée; ni crainte ni considération d'aucune espece ne peut m'engager à me taire. Aussi la plupart me regardent-ils comme un fâcheux personnage, & un dangereux médisant; je n'ai point dans l'Olympe d'autre nom que celui de Censeur public. Mais puisque l'annonce que l'on vient de publier, & votre consentement particulier, me laissent le maître de parler, je vais le faire avec assurance.

Je dis donc qu'il y en a beaucoup parmi nous qui, non contens de s'asseoir à nos côtés dans les assemblées & dans les festins, quoiqu'ils ne soient que demi-Dieux, ont encore amené avec eux dans le Ciel, une foule de valets & de danseurs qui étoient à leur suite sur la terre; ils ont furtivement glissé leurs noms parmi les noms des Immortels; ils prennent comme les autres leur portion dans les sacrifices,

& partagent comme nos égaux les entrailles des victimes, sans nous payer au moins le droit de bourgeoisie.

Jupiter. Point d'allégorie, Momus; ne parle point à mots couverts, & nomme les personnages. Tu t'exprimes d'une maniere trop générale; on ne sait si c'est à celui-ci plutôt qu'à celui-là que s'adressent tes réprimandes; on ne peut que faire des conjectures d'après ce que tu dis. Quand on fait, comme toi, profession de s'expliquer en toute liberté, les ménagemens & le mystere sont déplacés.

Momus. Rien n'est plus louable, Maître des Dieux, que la générosité avec laquelle vous m'encouragez; rien n'est plus digne d'un grand cœur & d'un grand Roi. Je dirai donc aussi le nom des coupables. Ce Bacchus, par exemple, ce Dieu demi-homme n'est pas seulement d'origine Grecque, même par sa mere, car elle n'étoit que fille d'un Syro-Phénicien nommé Cadmus,

qui faisoir le commerce sur mer. Puisqu'il a été élevé à l'immortalité, je ne me permettrai aucune réflexion sur la mitre qui lui ceint le front (*a*), sur son ivrognerie, ni sur sa démarche ; chacun de vous voit aussi bien que moi, je pense, combien il est mou & efféminé; toujours à moitié fou, & sentant le vin dès le matin. Il a augmenté d'une tribu toute entiere, le nombre des habitans de l'Olympe, en y traînant à sa suite sa bande joyeuse, & mettant au rang des Dieux un Pan, un Sylène & ses Satyres, qui pour la plupart sont de grossiers gardeurs de chevres; ils ressemblent tous à ces animaux par leur conformation extérieure, & leurs inclications lascives. L'un ne differe pas beaucoup d'un bouc par ses cornes, sa barbe & ses jambes ; l'autre est un vieillard chauve & camus, toujours monté sur un âne; c'est la Lydie qui l'a

(*a*) Voyez tom. I, p. 99.

vu naître. Les Satyres, chauves comme lui, ont de plus de longues oreilles droites & des cornes naiſſantes, à peu près comme de petits boucs que leur mere vient de mettre bas : c'eſt la Phrygie qui leur a donné le jour. Tous, ſans diſtinction, traînent des queues après eux. Tels ſont les Dieux que nous a faits l'illuſtre Bacchus. Et puis nous ſommes étonnés que les hommes nous mépriſent lorſqu'ils voient le Ciel peuplé de Divinités auſſi ridicules & auſſi monſtrueuſes. Je paſſe ſous ſilence les deux femmes qu'il a encore introduites parmi les Déeſſes; l'une, nommée Ariane, fut ſa maîtreſſe, & il a placé ſa couronne au rang des conſtellations (*a*); l'autre, nommée Erigone, n'étoit que fille d'un Laboureur (*b*).

(*a*) Ariane, ſe voyant abandonnée dans l'île de Naxos par Théſée, ſe fit Prêtreſſe de Bacchus, qui l'épouſa, & plaça la couronne de cette Princeſſe parmi les aſtres.

(*b*) Erigone, fille d'Icarius, fut aimée de Bac-

Pour comble de ridicule, il a voulu que cette belle fût suivie de son chien dans l'Olympe, de peur sans doute qu'elle ne séchât d'ennui, si elle eût été privée de ce petit animal qui faisoit ses délices. Qu'en pensez-vous? de pareilles folies ne sont-elles pas tout à la fois injurieuses & risibles? Ne sont-elles pas bien dignes d'un homme ivre? Mais écoutez ce que j'ai à vous dire de quelques autres.

JUPITER. Momus, je te défends de parler d'Esculape & d'Hercule, car je vois où t'entraîne la chaleur du discours. Le premier exerce la Médecine

chus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Elle se pendit à un arbre, lorsqu'elle sut la mort de son pere, que Méra, chienne d'Icarius, lui apprit, en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. La Fable ajoute qu'Erigone fut changée en cette constellation qu'on appelle *la Vierge*, & sa chienne en cette autre constellation qu'on nomme *la Canicule*.

& rend la ſanté aux malades ; à ce titre il mérite plus de conſidération que beaucoup d'autres. Pour mon fils Hercule, il s'eſt acquis l'immortalité par un grand nombre de glorieux travaux. Ainſi, qu'il ne ſoit point queſtion d'eux, je te prie.

MOMUS. Par égard pour vous, Jupiter, je me tairai ſur leur compte, quoique j'euſſe beaucoup de choſes à dire ; je remarquerai ſeulement qu'ils portent encore des marques de leurs anciennes brûlures (*a*). Mais s'il m'étoit permis de m'adreſſer à vous-même, la matiere me paroît aſſez féconde.

JUPITER. Tu peux te donner libre carriere à mon ſujet. Eſt-ce que tu m'accuſeras auſſi d'être un étranger dans le Ciel ?

(*a*) Eſculape avoit été foudroyé par Jupiter, pour avoir rendu la vie à Hippolyte ; & Hercule, devenu furieux après avoir mis la robe du Centaure Neſſus, ſe précipita dans les flammes d'un bûcher ardent, où il périt.

MOMUS

MOMUS. Du moins on le dit en Crete : on dit plus; c'eſt que vous y êtes mort, & qu'on y montre votre tombeau. Pour moi, je n'ajoute point foi à ces bruits populaires, ni à la tradition des habitans d'Ægium en Achaïe, qui prétendent que vous êtes un enfant ſuppoſé (*a*). Quoi qu'il en ſoit, j'ai des reproches mieux fondés à vous faire. C'eſt vous, Jupiter, qui êtes la principale cauſe de tout le déſordre qui regne dans les Cieux; c'eſt à vous ſeul qu'il faut s'en prendre, ſi

(*a*) Saturne dévoroit tous les enfans mâles que Rhée ſon épouſe mettoit au monde : pour ſouſtraire Jupiter à la cruauté de Saturne, Rhée le fit élever par les Curetes ou Corybantes, qui emporterent l'enfant dans l'île de Crete, & le firent allaiter par la chevre Amalthée. Les habitans d'Ægium pouvoient ſuppoſer que le véritable Jupiter avoit diſparu au milieu de ces diverſes aventures, & que celui qui ſe préſenta dans la ſuite à Saturne comme ſon fils, n'étoit pas l'héritier légitime de ſa puiſſance & de ſon trône.

nous voyons tant de bâtards introduits parmi nous. Combien de fois ne vous êtes-vous pas allié à des femmes? Combien de formes différentes ne vous a-t-on pas vu prendre pour les aller trouver? Tantôt, lorsque vous étiez taureau, nous appréhendions qu'on ne vous prît pour faire les honneurs d'un sacrifice; tantôt que votre individu, devenu pluie d'or, ne fondît au creuset, & qu'on ne fît de Jupiter un collier, des bracelets ou des boucles d'oreilles. Vous avez rempli le Ciel de tous les Demi-Dieux, fruits de tant de courses; car je ne puis parler autrement. N'est-il pas de la derniere absurdité d'entendre dire que tout à coup Hercule est un Dieu, tandis qu'Eurysthée, qui avoit toute autorité sur lui, se trouve au rang des morts? N'est-il pas risible de voir le Temple de l'esclave s'élever à côté du tombeau de son maître? On révere aussi Bacchus comme un Dieu dans Thebes, & ses

cousins Penthée, Actéon & Léarque (*a*), sont regardés avec raison comme les plus malheureux des hommes. Depuis que, par votre commerce avec des mortelles, vous avez ouvert la porte de l'Olympe à de telles gens, tous les habitans des Cieux ont suivi votre exemple, & l'on a vu marcher sur vos traces, non pas seulement les Dieux, mais, ce qu'il y a de plus honteux, les Déesses elles-mêmes. Qui ne connoît les amours d'Anchise, de Tithon, d'Endymion, de Jasius & de tant d'autres (*b*)? Je crois qu'il vaut

(*a*) Penthée & Actéon furent mis en pieces, l'un par ses enfans; voyez tom. II, p. 378, & l'autre par ses chiens, pour avoir surpris Diane au bain; Léarque, fils d'Ino, fut tué par sa mere, qui croyoit voir des lionceaux dans ses deux enfans, Léarque & Mélicerte; voyez tom. II, p. 28. Penthée, Actéon & Léarque étoient fils ou petits-fils de Cadmus, ainsi que Bacchus.

(*b*) Anchise obtint les faveurs de Vénus, Tithon celles de l'Aurore, Endymion celles de Ju-

mieux que je ferme les yeux ſur bien des choſes ; je ne finirois pas ſi je voulois tout dire.

JUPITER. Ne t'aviſe pas de chagriner mon petit Ganimede, en allant faire des recherches ſur ſa naiſſance, car tu me fâcherois.

MOMUS. Et l'aigle qui eſt perché dans les Cieux ſur votre ſceptre royal, & fait preſque ſon nid ſur votre tête, afin de paſſer auſſi pour un Dieu, faut-il également n'en rien dire, par égard pour Ganimede ? On peut demander au moins, d'où nous ſont venus Atis, Corybas, Sabaſis (*a*), ou ce Mede Mythrès, avec ſa courte caſaque & ſa tiare ; ce dernier ne ſait pas ſeulement articuler un mot Grec, & n'entend pas

---

non & de Diane, & Jaſion ou Jaſius celles de Cérès.

(*a*) Corybas étoit fils de Jaſius & de Cybele ; c'eſt de lui que les Corybantes ont pris leur nom. Sabaſis ou Sabaſius étoit fils de Jupiter & de Proſerpine.

à table ceux qui lui portent la ſanté. Les Scythes & les Getes, en voyant tous ces nouveaux venus, nous mettent de côté, & font à leur tour autant de Dieux qu'il leur plaît. Leur ſuffrage ſuffit pour obtenir un brevet d'immortalité; d'un mot ils envoient un homme au Ciel, comme l'eſclave Zamolxis, qui s'eſt trouvé, je ne ſais comment, inſcrit dans notre catalogue. Mais ceci n'eſt rien encore. Toi, par exemple, Monſieur l'Egyptien, avec ton muſeau de chien & ton emmaillottage, peut-on te demander qui tu es? A quel titre prétends-tu paſſer du métier d'aboyeur à la condition d'un Dieu? Que prétend auſſi ce taureau de Memphis, avec ſes taches (*a*)? Faut-il l'admettre ici, parce qu'on l'adore là-bas,

(*a*) Le Dieu Apis étoit, dit-on, tout noir, excepté qu'il avoit ſur la tête une tache blanche carrée, & ſur le dos la repréſentation d'un aigle ſelon les uns, & celle d'un croiſſant ſelon les autres.

parce qu'il rend des oracles, & qu'il a des Prophetes ? Je rougis quand je pense aux ibis, aux singes, aux boucs & à d'autres Divinités plus absurdes encore, qui sont arrivées d'Egypte dans les Cieux, je ne sais par quelle route. Et vous souffrez patiemment qu'on les révere autant & même plus que vous ! Comment permettez-vous, Maître des Dieux, qu'on vous plante sur la tête des cornes de belier (*a*) ?

JUPITER. Assurément ce que tu nous dis là des Egyptiens, est on ne peut plus déshonorant pour nous ; mais il y a sous tout cela des énigmes & des emblêmes, dont on ne doit pas se mo-

(*a*) C'est Jupiter Ammon, que les Egyptiens représentoient sous la forme d'un belier, ou seulement avec une tête & des cornes de belier. Il étoit particuliérement honoré à Thebes, Capitale de la Haute-Egypte. Les peuples de Libye lui bâtirent aussi sous ce nom un Temple magnifique, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte.

quer quand on n'eſt point initié dans les myſteres.

MOMUS. Eſt-ce que nous avons beſoin de myſteres pour voir qu'un Dieu eſt un Dieu, & qu'une Divinité à muſeau de chien eſt un monſtre?

JUPITER. C'en eſt aſſez ſur les Egyptiens; nous examinerons ces divers objets à loiſir. Ne te reſte-t-il pas à parler de quelques autres?

MOMUS. Aſſurément. Pourrois-je me taire ſur un Trophonius? Puis je voir ſur-tout ſans indignation un Amphiloque (*a*), fils d'un ſcélérat & d'un parrici-

(*a*) Lucien, dans la *Vie d'Alexandre ou le Faux Prophete*, dit, en parlant d'Amphiloque: *Après la mort de ſon pere, il fut chaſſé de ſa maiſon, & vint en Cilicie, où il eſt en grande vénération; il ne fit pas mal ſes affaires dans cette contrée, en prédiſant l'avenir, & recevant deux oboles pour chaque oracle.* Dans le Dialogue intitulé *l'Amateur des fables, ou l'Incrédule*, Lucien dit qu'Amphiloque avoit un Temple à Malles, ville de Cilicie, ſur les bords du fleuve

de, mentir impunément du matin au soir en Cilicie, où il prédit l'avenir, & trompe tous les jours pour deux oboles, tous ceux qui le consultent? Et toi, pauvre Apollon, te voilà maintenant sans crédit & sans gloire; il n'est point de pierre, il n'est point d'autel qui ne rende aujourd'hui des oracles; il suffit qu'on y répande un peu d'huile, qu'on les couvre de quelques guirlandes, & qu'il se trouve dans le voisinage un Charlatan, ce qui n'est pas rare de nos jours. La statue de l'Athlete Polydamas guérit de la fievre à Olympie, & celle de Théagène à Thasos (*a*). On

---

Pyramus. Voyez aussi le troisieme Dialogue des Morts, tom. I, p. 151. Notre Auteur, en supposant que le pere d'Amphiloque étoit parricide confond ici Amphiaraüs avec son frere Alcméon, qui tua sa mere Eriphyle. Plusieurs Poëtes confondent également ces deux personnages.

(*a*) Polydamas & Théagène sont les noms de deux Athletes qui avoient remporté plusieurs fois les prix des Jeux Olympiques; Lucien en parle en

ſacrifie à Hector dans Ilium, & dans la Cherſonèſe à Protéſilas. Depuis que nous ſommes tellement multipliés, on ne voit plus que parjures & ſacriléges; on nous traite avec le plus ſouverain mépris, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Ce que je viens de dire regarde les intrus, & tous ceux qui ſe ſont immiſcés ſans aucun titre au rang des Dieux. Mais je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur, quand j'entends encore prononcer tous les jours parmi les noms des Immortels, une foule de noms chimériques, qui ne feront jamais que des mots dans le Ciel & ailleurs. Où ſont en effet, je vous prie, ces Divinités qu'on appelle *Vertu*, *Nature*, *Deſtin*, *Fortune*? Tout le monde a ſans ceſſe à la bouche ces grands mots, qui n'expriment que des

---

pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. Thaſos, patrie de Théagène, eſt une île ſituée ſur la côte de Mygdonie, Province de Macédoine.

idées contradictoires, qui ne représentent aucune substance, & qui ont été imaginés par de stupides humains, qui prennent le titre de Philosophes. Le vulgaire insensé attache une telle importance à ces fictions bizarres, que personne ne veut plus nous sacrifier; on est persuadé que quand on nous offriroit mille hécatombes, c'est la Fortune seule qui exécute les arrêts du Destin, & que nul mortel ne peut éviter le sort qui lui est assigné par les Parques dès l'instant de sa naissance. Faites-moi donc le plaisir de me dire, Jupiter, si quelquefois vous avez vu la Déesse *Nature*, la Déesse *Vertu*, ou le Dieu *Destin*? Car enfin, à moins que vous ne soyez sourd, vous les avez entendu nommer cent fois dans les disputes de ces braillards de Philosophes. J'aurois encore bien des choses à dire, mais il faut mettre fin à mes discours; je m'apperçois qu'ils ne sont pas du goût de beaucoup de gens dans cette

Assemblée; déjà plusieurs commencent à me siffler, sur-tout ceux que je n'ai pas épargnés. Si vous le trouvez bon, Jupiter, je finirai par faire la lecture d'un Décret que j'ai rédigé sur ces Messieurs.

JUPITER. Volontiers; tu peux le lire: tes plaintes ne sont pas sans fondement. Il faut réformer les abus, car ils augmenteroient à l'infini.

DÉCRET

A LA FÉLICITÉ PUBLIQUE.

L'ASSEMBLÉE ayant été légitimement convoquée, le septieme jour du présent mois; Jupiter présidant aux délibérations; sur le rapport de Neptune & les conclusions d'Apollon; Momus Greffier a rédigé ce Décret à la faveur de la Nuit, sous la dictée du Sommeil (a).

Vu que beaucoup d'Etrangers Grecs,

(a) Momus étoit fils du Sommeil & de la Nuit.

& même Barbares, se sont arrogé sans aucun titre, le droit de Bourgeoisie parmi nous; qu'ils ont trouvé moyen, je ne sais comment, de faire inscrire furtivement leurs noms dans les registres publics de l'Olympe, & de s'attribuer la qualité de Dieux : vu que leur nombre remplit le Ciel au point, que les festins n'y sont plus qu'un assemblage tumultueux de toutes sortes de gens qui parlent tous un langage différent; vu que le nectar & l'ambroisie nous manquent, & qu'on est obligé de diminuer la portion des Dieux légitimes à cause de la multitude des convives; vu que tous ces nouveaux venus ont l'insolence de repousser arrogamment les anciens & véritables Dieux; qu'ils prétendent s'asseoir aux premieres places dans le Ciel, & obtenir les premiers honneurs sur la terre; nous demandons qu'il plaise au Sénat & au peuple de convoquer une Assemblée vers le solstice d'hiver, & de nommer des Commissaires : on en choisira sept parmi les anciens;

trois du vieux Sénat, sous Saturne; quatre des douze grands Dieux, & entre autres Jupiter. Ils tiendront conseil, après avoir prêté le serment d'usage, en jurant par le Styx. Mercure publiera une annonce authentique, pour avertir tous ceux qui voudront assister au Conseil des Dieux, & plaider leur cause. Ils ne s'y présenteront qu'avec des témoins qui prêteront serment, & ils fourniront les preuves de leur généalogie; ils paroîtront un à un devant les Juges. Ceux-ci, après avoir examiné leurs titres, les déclareront Dieux légitimes, ou les renverront à leurs tombeaux & aux monumens de leurs peres. Si quelqu'un de ceux qui auront été proscrits, s'avise de reparoître dans le Ciel, on le précipitera dans le Tartare. Il sera décidé aussi que chaque Divinité ne se mêlera que de ce qu'elle sait faire; Minerve n'entreprendra point d'exercer la Médecine, ni Esculape de rendre des oracles; Apollon sur-tout ne fera plus tant de choses à lui

ſeul ; il ſera contraint d'opter entre la profeſſion de Devin, celle de Chanteur, ou celle de Médecin. Il ſera enjoint aux Philoſophes de ne point inventer des noms nouveaux & chimériques, & de ne point déraiſonner ſur des choſes qu'ils n'entendent pas. Les Temples & les Autels des Dieux réprouvés ſeront déſormais conſacrés au culte des anciens, & leurs ſtatues enlevées pour faire place à celles de Jupiter, de Junon, d'Apollon, & des autres habitans de l'Olympe ; c'eſt aſſez pour des mortels, que chaque ville leur faſſe bâtir un tombeau, & leur éleve une colonne ſépulcrale au lieu d'un autel. Quiconque refuſeroit d'obéir à l'annonce qui ſera publiée, & manqueroit de ſe préſenter devant les Juges, ſera condamné par défaut. Tel eſt le Décret que nous avons porté.

JUPITER. Je n'y vois rien que de très-juſte, Momus. Que tous ceux qui l'approuvent levent la main ; ou plutôt qu'il ait ſon entiere exécution ſans

autre formalité ; je réfléchis qu'il y en auroit beaucoup à qui cela ne conviendroit pas. Vous pouvez maintenant vous retirer. Lorſque Mercure aura publié l'annonce, rendez-vous ici, & que chacun ait ſoin de ſe munir de bons témoignages ; ne manquez pas d'apporter les noms de vos peres & meres ; de faire connoître votre pays, votre tribu, votre curie, & la maniere dont on vous a faits Dieux. Quiconque ne produira pas toutes ces preuves, ne doit attendre aucune grace de la part des Juges ; ils ne s'inquiéteront point s'il a un Temple ſuperbe ſur la terre, ou ſi les hommes le réverent comme un Dieu.



PROMÉTHÉE,

OU

LE CAUCASE.

Crimes & Châtiment de Prométhée (a).



MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

MERCURE.

ENFIN, Vulcain, voici le Caucase (b), où nous devons attacher ce malheureux Titan; cherchons un rocher sans neige, où les clous puissent tenir avec

(a) Voyez tome I, p. 27.

(b) Fameuse montagne, dont la chaîne couvre le nord de l'ancienne Ibérie, qui répond à la Géorgie, & tient le milieu dans l'espace qui s'étend du Pont Euxin à la mer Caspienne.

plus de force, & d'où tout le monde l'apperçoive.

VULC. Tu as raiſon; car il ne faut pas le placer ſi bas, que les hommes, dont il eſt le pere, viennent le détacher; ni ſi haut, qu'il échappe à leur vue. Si tu m'en crois, nous choiſirons le milieu de la montagne; cet endroit, par exemple, où ſon corps, ſuſpendu au deſſus de ce précipice, ſera retenu par ſes mains, que nous allons clouer à droite & à gauche ſur ces deux rochers.

MERC. Fort bien; ils ſont eſcarpés & inacceſſibles, ils penchent un peu de tous côtés, & l'on auroit peine à trouver de quoi poſer la pointe du pied dans cet abîme étroit; on ne pourroit guere choiſir de lieu plus convenable pour un ſupplice. Allons, Prométhée, avance, que l'on t'attache à la montagne.

PROM. Vulcain, Mercure, n'aurez-vous pas pitié d'un infortuné qu'on fait ſouffrir injuſtement?

MERC. C'eſt fort bien dit. Tu veux, ſans doute, nous faire mettre à tes côtés? Crois-tu qu'il n'y ait pas aſſez de place pour nous trois ſur le Caucaſe? En attendant, donne toujours ta main. Et toi, Vulcain, enfonce le clou de toutes tes forces.... A l'autre; encore un bon coup.... Voilà qui eſt bien. Le vautour va bientôt deſcendre pour te ronger le foie. Voilà ce que te vaudra ta merveilleuſe invention.

PROM. O Saturne! ô Japet! & vous, Terre, qui m'avez engendré, à quels ſupplices je ſuis en proie, ſans être coupable d'aucun crime!

MERC. D'aucun crime! Et ce repas dans lequel (a), chargé de diſtribuer les viandes, tu voulus tromper Jupiter, en lui ſervant, comme a dit Héſiode, des os couverts de graiſſe, & te

(a) Héſiode, dans ſon Poëme de la *Théogonie*, v. 541 & ſuiv. rapporte de Prométhée les diverſes accuſations que Mercure intente ici contre lui.

réservant les meilleurs morceaux ! Il y a, sans doute, en cela beaucoup d'équité & de bonne foi? De plus, n'est-ce pas toi qui as formé l'homme, le plus malicieux de tous les êtres après la femme, qui est aussi ton ouvrage ? N'est-ce pas toi encore qui as dérobé le feu du Ciel, la plus précieuse possession des Dieux, pour le donner aux hommes? Et, après de tels chefs-d'œuvre, tu prétends n'être coupable d'aucun crime?

PROM. Tu accuses l'innocence même. Si l'on me rendoit justice sur tous les griefs que tu me reproches, je pense que je mériterois d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du Public (*a*).

(*a*) C'est la réponse que fit Socrate aux Juges qui lui demandoient ce qu'il méritoit, & cette réponse est très-plaisante dans la bouche de Prométhée.

Le Prytanée étoit un lieu public d'Athenes, où s'assembloient les *Prytanes*, c'est-à-dire, les Juges ou Préfets qui composoient le Sénat. Il y

Si tu as le loisir de m'entendre, je vais plaider ma cause devant toi, & j'espere te prouver que Jupiter a porté contre moi une sentence injuste. Puisque tu te mêles aussi de faire le beau parleur, & que tu es au fait des chicanes du Barreau, prends la défense du Maître des Dieux, & tâche de montrer qu'il a eu raison de me condamner à servir ici d'épouvantail aux Scythes (a).

---

avoit un second Prytanée, dans lequel on donnoit des repas publics, en réjouissance de quelque heureux événement ; c'est dans celui-ci qu'on nourrissoit aux dépens de la République, les Citoyens qui s'étoient distingués par des services rendus à la Patrie, ou par un rare mérite. Ce lieu se nommoit *Prytanée*, comme le premier, parce qu'il s'y tenoit un Tribunal, distingué du Sénat, qui connoissoit des meurtres arrivés par cas fortuit, ou de ceux dont les auteurs avoient pris la fuite.

(a) Le Grec dit : *de me faire attacher sur le Caucase, près des Portes Caspiennes, pour épouvanter les Scythes.* On appelle *Caspiæ Pylæ*, ou

MERC. Ton appel est absolument inutile, & c'est peine perdue. Cependant, comme il faut que je reste ici jusqu'à ce que je voie arriver l'aigle chargé du soin de ton foie, tu peux parler; je serai charmé d'employer quelques momens à entendre un Sophiste aussi rusé que toi.

PROM. Commence toi-même, Mercure; dis tout ce que tu imagineras de plus fort pour ma condamnation, & ne néglige rien de tout ce qui pourra servir à la cause de ton pere. Toi, Vulcain, je te prends pour mon Juge.

VULC. Ton Juge! dis ton accusa-

Portes Caspiennes, un fameux défilé qui donne entrée dans le pays qui borde la mer Caspienne vers le midi, & qui, selon M. d'Anville, étoit habité par des peuples appelés *Tapuri*. Ces peuples étoient séparés de la Médie par une longue chaîne de montagnes très-escarpées, & le défilé nommé *Portes Caspiennes* étoit dans ces montagnes.

teur, maraud, qui as refroidi mes forges, en dérobant le feu du Ciel !

PROM. Eh bien, charge-toi donc de ce grief; & Mercure parlera contre la formation de l'homme, & le partage des viandes. Vous m'avez l'air, l'un & l'autre, de deux fameux Orateurs.

VULC. Que Mercure prenne encore ma partie; je n'entends rien à la plaidoirie, & je n'ai jamais fait que le métier de Forgeron : pour lui, il est Rhéteur, & s'est toujours mêlé d'éloquence.

PROM. Je n'aurois pas cru que Mercure eût voulu parler contre le vol, ou faire un crime à quelqu'un d'avoir exercé l'un de ses métiers. Cependant, fils de Maia, si tu veux entreprendre encore ce point d'accusation, tu peux commencer.

MERC. Il y auroit bien des choses à dire, & de beaux plaidoyers à faire contre toi, si je voulois entrer dans le détail de tous les crimes dont tu t'es

rendu coupable; mais il me suffira de te les rappeler, & de te reprocher qu'en distribuant les viandes, tu as gardé pour toi la meilleure part, & trompé le Maître des Dieux. Souviens-toi encore de la formation de l'homme, animal en vérité fort nécessaire. N'oublie pas non plus que tu nous as dérobé le feu céleste, pour le porter à ce charmant ouvrage de tes mains. Conviens que Jupiter ne sévit point contre toi avec toute la rigueur due à tes forfaits, & que tu lui dois des remercîmens pour son extrême indulgence. Si tu nies ces faits, j'entreprendrai de te confondre, & de mettre la vérité dans tout son jour; mais si tu en conviens, de plus longs discours seroient au moins inutiles, & je ne veux point qu'on ait à me reprocher des sottises.

PROM. Nous examinerons tout-à-l'heure si ce que tu viens de dire n'est point en effet un tissu de sottises; &,

puiſque tu prétends que pour me condamner, il ſuffit d'avoir cité ces griefs contre moi, je vais tâcher d'en diminuer l'énormité.

Commençons par le premier chef d'accuſation. A la place de Jupiter, je mourrois en vérité de honte d'avoir montré autant de petiteſſe d'eſprit & de puérile jalouſie. Comment! parce qu'il a trouvé un petit os dans ſa portion, il condamne au dernier ſupplice un des plus anciens Dieux de l'Olympe, ſans ſe ſouvenir des ſervices ſignalés qu'il en a reçus! Quel eſt au fond le vrai motif de ſa colere? Le Maître des Dieux ne voit-il pas qu'il ſe conduit à mon égard comme un enfant, qui ſe met en fureur parce qu'on ne lui donne pas le plus gros morceau? Il prétend que je l'ai trompé! Et dis-moi, Mercure, a-t-on jamais vu un eſprit bien fait ſe fâcher d'un tour de table? Ne doit-on pas prendre pour des plaiſanteries les petites libertés qu'on ſe

ſe permet dans les feſtins, & laiſſer la rancune au fond de ſa coupe? Je prétends qu'il eſt indigne d'un Roi, à plus forte raiſon d'un Dieu, de couver juſqu'au lendemain une haine ſecrete dans ſon cœur; de tenir regiſtre des petites mortifications que l'on a reçues, & de ne point ſavoir oublier une légere injure. Si l'on vouloit bannir des repas le mot pour rire, les railleries ſpirituelles, & les facétieuſes gaietés; un banquet ne ſeroit plus qu'une aſſemblée de gens ſombres & taciturnes, réduits à s'enivrer triſtement, & à ſe gorger de nourriture en ſilence. Ainſi, bien loin de m'attendre à un ſi furieux reſſentiment, je ne devois pas préſumer que Jupiter gardât même juſqu'au ſoir le ſouvenir de ma bouffonnerie : car, après tout, quel eſt mon crime? C'eſt d'avoir voulu montrer, en plaiſantant, que de pluſieurs morceaux qui étoient en ma diſpoſition, je ſavois choiſir le meilleur.

Suppoſons, ce qui ſeroit pis encore, qu'au lieu de laiſſer à Jupiter la moindre portion, j'euſſe tout pris pour moi; dans ce cas-là même, auroit-il fallu, comme on dit, bouleverſer le ciel & la terre, préparer des chaînes & des tortures, mettre le Caucaſe en jeu, faire deſcendre des aigles de l'Olympe, & me déchirer le foie tout vivant? Va, Mercure, je me trompe fort, ou cet appareil éclatant de vengeance annonce une ame foible & incapable de ſe commander dans la colere. A quels excès ne ſe porteroit pas pour un bœuf, celui que deux bouchées de viande font entrer dans de telles fureurs? Les hommes, que l'on ſeroit moins ſurpris de voir céder à l'impétuoſité du caractere, montrent plus de modération dans de ſemblables circonſtances. En a-t-on jamais vu aucun envoyer ſon Cuiſinier au gibet, pour avoir goûté une ſauce du bout du doigt, ou avoir écorné quelque piece

de rôti? Au contraire, ils pardonnent ces peccadilles. Il y en a bien quelques-uns qui se fâchent, qui grondent, & font donner les étrivieres au gourmand; mais jamais à cette occasion l'idée de supplice n'est venue dans l'esprit de personne. En voilà bien assez sur le premier grief; & si je rougis d'avoir à me défendre contre une pareille accusation, il y a plus à rougir encore pour celui qui me l'a intentée. Passons à la formation de l'homme.

Le reproche que vous me faites à cet égard est susceptible d'une double interprétation. Tombe-t-il sur l'existence même de l'homme, ou seulement sur la maniere dont je l'ai formé? Prétendez-vous que j'aurois dû m'abstenir entiérement de lui donner l'être, & qu'il auroit mieux valu laisser la matiere dans l'état de repos & d'inertie qu'elle avoit reçu de la Nature, ou bien est-ce uniquement la forme qu'elle a

prise entre mes mains, que vous blâmez? J'ignore dans lequel de ces deux sens je suis le plus coupable à vos yeux; au reste, ma réponse sera également péremptoire dans l'une & dans l'autre supposition. Je vais entreprendre de vous prouver d'abord, que l'existence de l'homme n'a été en aucune maniere préjudiciable aux Dieux; ensuite qu'ils étoient intéressés à ce que la terre fût habitée par le genre humain, & qu'ils en retirent de bien plus grands avantages qu'auparavant. Pour juger plus aisément si j'ai mal fait en introduisant dans le monde ces créatures de nouvelle espece, qui devoient en faire l'ornement, il faut se transporter, par la pensée, aux temps où il n'existoit que les Immortels; alors la terre sans culture étoit une masse informe toute hérissée de forêts épaisses; les Dieux n'avoient ni Autels, ni Temples en aucun lieu du monde; on n'y voyoit aucune

de ce nombre infini de ſtatues & d'images qui ſont aujourd'hui conſacrées en leur honneur, & qu'on révere de toutes parts avec le plus grand ſoin. Et moi, qui n'ai jamais penſé qu'au bien commun, qui me ſuis toujours occupé des moyens d'accroître le bonheur des Dieux, & d'embellir, s'il étoit poſſible, l'univers entier, j'ai imaginé de former, avec un peu de boue, un animal raiſonnable, fait à notre image. J'étois perſuadé qu'il manqueroit quelque choſe à la Divinité, tant qu'il n'exiſteroit pas un être, dont la nature, inférieure à celle des Dieux, pût leur faire ſentir leur excellence & leur ſupériorité ſur tout ce qui reſpire; & pour cela, il falloit que cet être fût mortel; qu'il eût d'ailleurs en partage des ſens très-déliés, une grande intelligence, & un eſprit capable de comprendre qu'il y avoit quelque choſe au deſſus de lui. Ainſi, détrempant, ſelon le langage du Poëte, un peu de terre avec de

l'eau (*a*), j'ai formé les hommes, aidé du secours de Minerve, que j'ai priée de mettre la main à mon ouvrage. Voilà quel est le forfait que j'ai commis envers les Dieux. Tu vois quel grand dommage j'ai causé aux habitans des Cieux, en tirant un être animé du sein de la matiere, & en donnant le mouvement à ce qui jusqu'alors en étoit dépourvu. Sans doute les Dieux sont moins Dieux, depuis qu'il existe des êtres mortels? Jupiter se fâche, comme si la naissance de l'homme avoit apporté le moindre échec à sa puissance! Ne craint-il pas que les humains ne se liguent contre lui, & ne renouvellent la guerre des Géans? Je conclus donc, Mercure, que ni moi ni mes ouvrages n'avons jamais été nuisibles aux Dieux dans la moindre chose. Si tu peux me prouver que je leur aie

(*a*) Hésiode, Poëme *des Ouvrages & des Jours*, v. 61.

porté le plus léger préjudice, je me tais, & passe condamnation de tout point. Pour te convaincre, au contraire, que je leur ai rendu un service signalé, tu n'as qu'à considérer que la terre n'est plus inculte & hideuse comme autrefois; que les villes, les moissons, les plantes salutaires dont elle est aujourd'hui couverte, présentent le spectacle le plus ravissant; des milliers de vaisseaux parcourent sans cesse l'immense étendue des mers, & les rendent vivantes & animées; les îles sont habitées; on voit de toutes parts des autels, des sacrifices, des Temples, & des fêtes en l'honneur des Dieux; on ne rencontre que Jupiter dans tous les chemins & dans toutes les places publiques (*a*). Si j'avois formé les hom-

(*a*) Aratus, Poëme *des Phénomenes*, vers le commencement. Virgile a rendu la même pensée dans sa troisieme Eglogue :

Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena.

mes pour moi seul, & comme un bien que je me fusse réservé exclusivement, on auroit pu me soupçonner de n'avoir consulté que mon avantage particulier; mais je n'ai rien fait dont tout l'Olympe n'ait partagé la gloire & le fruit avec moi. Il y a plus; on trouve par-tout des Temples de Jupiter, d'Apollon, & de Mercure, & pas un seul de Prométhée. C'est-là sans doute ne travailler que pour soi, & trahir les intérêts communs? Une chose encore à laquelle je te prie de faire attention, Mercure, c'est qu'un bien, quel qu'il soit, riches possessions, ou même ouvrage de nos mains, ne nous plaît que foiblement, dès que nous le possédons sans témoins; il n'a pas les mêmes charmes à nos yeux, quand nous n'avons personne pour le louer ou l'admirer avec nous. Tu vois où tend cette réflexion. Sans les hommes, nous n'aurions point de témoins des beautés de l'univers. Sans eux, la jouissance de

tous les biens imaginables feroit pour nous la plus insipide jouissance, parce que nous manquerions de terme de comparaison pour mieux savourer notre bonheur. Si nous en connoissons toute l'étendue, c'est que nous savons qu'il est des êtres qui n'en jouissent pas avec nous. On ne juge de ce qui est grand, que par ce qui est petit. Cette utile découverte auroit dû me procurer de votre part de la considération & des remercîmens ; & vous la récompensez par des tourmens & des supplices. Mais, me diras-tu, il est des malfaicteurs parmi les hommes; on voit dans leur société des adulteres, des parricides, des guerres : & n'en voit-on pas davantage encore parmi les Dieux? A-t-on jamais, pour cette raison, reproché au Ciel & à la Terre de nous avoir donné la naissance? Tu diras encore, que c'étoit nous causer un grand embarras, que de nous surcharger du soin de l'espece humaine. J'ai-

merois autant voir un Pasteur se fâcher de ce qu'il a un troupeau, parce qu'il est obligé de le garder. J'accorde qu'il soit exposé à des sollicitudes & des fatigues; mais ce sont des sollicitudes & des fatigues agréables. Quelle occupation aurions-nous donc, sans celle que nous donnent les hommes? Nous passerions sans doute le temps à dormir, à nous enivrer de nectar, ou à nous remplir d'ambroisie. Une chose que je supporte moins encore que tout le reste, c'est que, malgré vos clameurs contre la formation de l'espece humaine, & sur-tout contre celle des femmes, vous en êtes toujours éperdument amoureux; vous ne pouvez vous passer d'elles, & l'on vous voit à chaque instant descendre des Cieux vers ces charmantes créatures; vous ne savez quelle forme prendre pour les voir & les approcher; vous devenez taureaux, cygnes, satyres, & vous ne dédaignez point de les admettre à l'honneur de faire avec vous

de nouveaux Dieux. Tu prétendras peut-être que l'on ne m'auroit point fait un crime d'avoir donné l'être aux hommes, mais qu'on se plaint seulement de ce que je les ai formés à notre image. Et pouvois-je donc choisir un modele plus parfait & plus beau? Etoit-ce la peine de former un animal rustique, féroce & sans raison? De tels êtres auroient-ils pu offrir des sacrifices aux Dieux, & leur rendre hommage? Cependant, lorsque les religieux Ethiopiens (*a*) vous immolent des hécatombes, vous ne balancez pas à franchir le vaste Océan dans toute son étendue, pour aller jouir de leurs offrandes. Et moi, à qui vous êtes redevables de tant d'honneurs & de victimes, vous me faites subir le supplice des scélérats.

Passons à ce vol du feu céleste que l'on m'a tant reproché. Réponds sur

(*a*) C'est une épithete que leur donne Homere.

le champ à cette queſtion : Avons-nous perdu une étincelle de ce feu, depuis que j'en ai fait part aux hommes ? Non, dis-tu ; car, telle eſt la nature de cet élément, qu'il ne perd rien de ſa ſubſtance en ſe diviſant, & qu'on ne l'éteint point en empruntant de ſa lumiere. D'un autre côté, il y a une baſſe envie à refuſer la communication d'un bien, quand il n'en réſulte aucun déſavantage pour nous. En qualité de Dieux, vous devez être au deſſus des atteintes de l'envie, & vous montrer bons & généreux en toute rencontre. Dans la ſuppoſition même où j'aurois enlevé tout le feu du ciel pour le tranſporter ſur la terre, je ne vous aurois point fait un grand tort ; car vous n'êtes point expoſés au froid, vous ne faites point cuire votre ambroiſie, & vous n'avez pas beſoin d'une lumiere factice & empruntée pour vous éclairer. Le feu eſt néceſſaire aux hommes en mille circonſtances, mais ſur-tout

dans les sacrifices ; sans le feu ils ne pourroient remplir les airs du parfum qui s'éleve de la chair des victimes immolées sur vos autels; sans le feu, ils ne pourroient brûler d'encens en votre honneur. Cependant il est aisé de voir combien ces banquets sacrés flattent vos sens, & avec quelle délectation vous respirez la douce odeur des holocaustes, lorsqu'elle parvient jusqu'aux cieux dans les tourbillons épais d'une fumée délicieuse. Vous êtes donc ennemis de vos propres plaisirs, quand vous me reprochez cette heureuse rapine. D'ailleurs, le feu que fournit le Soleil aux habitans de la terre est bien plus actif encore, & bien plus divin. Que ne défendez-vous à ce Dieu de briller aux yeux des hommes, ou que ne l'accusez-vous de dissiper un bien qui vous appartient ?

Voilà, Mercure, ce que j'avois à dire pour ma défense. Si quelqu'une de mes raisons t'a paru mal fondée, ne

crains point de me reprendre, & de m'en faire connoître la foiblesse; je tâcherai de me justifier dans la réplique.

MERC. La repartie n'est pas aisée avec un Sophiste aussi subtil que toi. Tu es bien heureux que Jupiter n'ait pas entendu ta harangue, ni toutes les injures dont tu viens de l'accabler, sous prétexte de faire ton apologie. Je suis sûr qu'il t'auroit envoyé vingt vautours pour te déchirer les entrailles. Mais, puisque tu sais lire dans l'avenir, comment n'as-tu pas prévu le châtiment que tu devois subir?

PROM. Je ne l'ai pas ignoré, mon ami; & je n'ignore pas non plus que je dois être délivré. Je sais qu'un de tes amis viendra bientôt de Thebes (a) percer à coups de fleches l'aigle qui va voler vers moi.

(a) C'est Hercule, qui, selon Hésiode, *Théogonie*, v. 526, délivra Prométhée.

MERC. Que cette prédiction s'accomplisse au plutôt, mon cher Prométhée ! Puissé-je te voir bientôt libre comme nous, & assis avec nous dans un joyeux banquet, pourvu toutefois que tu n'y sois point chargé de la distribution des viandes !

PROM. Compte sur ce que je te dis. Tu me verras à table avec vous, & Jupiter m'accordera ma grace pour un service de la plus grande importance que je lui rendrai (*a*).

MERC. Quel est ce service ? Ne crains point de me le dire.

PROM. Tu connois bien Thétis.... Mais tu n'en sauras pas davantage ; il faut garder pour moi ce secret important, afin qu'il soit ma récompense & ma rançon.

MERC. Tu as raison, si cela est plus

(*a*) Ce service est expliqué dans le Dialogue suivant.

avantageux pour toi. Allons-nous-en, Vulcain; voilà l'aigle qui approche. Arme-toi de courage, infortuné Titan : puiſſes-tu voir au plutôt arriver ce généreux Thébain qui doit te délivrer des ſerres meurtrieres de cet oiſeau cruel !





DIALOGUES DES DIEUX.

DIALOGUE I.

Délivrance de Prométhée.



PROMÉTHÉE, JUPITER.

PROMÉTHÉE.

DÉLIVREZ-MOI, Maître des Dieux; car j'ai déjà souffert d'horribles tourmens.

JUPITER. Que je te délivre, malheureux ! J'aurois dû te faire charger des chaînes les plus pesantes, t'écraser la tête sous le poids du Caucase entier, t'abandonner à vingt vautours achar-

nés à déchirer ton foie renaiſſant, & à te ronger les yeux. Voilà le juſte ſalaire que tu aurois mérité, pour nous avoir dérobé le feu du ciel, pour avoir formé l'homme, & ſur-tout la femme; je ne dis rien du tour que tu m'as joué à table, ni de l'équité avec laquelle tu ſais faire les parts dans un feſtin.

P. Depuis le temps que le plus cruel des vautours ſe nourrit ſur le Caucaſe aux dépens de mes entrailles, n'ai-je donc pas aſſez expié mes crimes?

J. Ce n'eſt pas la centieme partie de ce que tu aurois mérité.

P. Si vous m'accordez ma grace, vous n'aurez point lieu de vous en repentir, & je vous découvrirai un ſecret dont la connoiſſance eſt infiniment intéreſſante pour vous.

J. Tu cherches encore à me ſurprendre.

P. Que gagnerois-je à cela? Si je vous trompe, vous ſaurez toujours bien

retrouver le Caucafe & des chaînes.

J. Eh bien, voyons auparavant quelle eft cette découverte importante.

P. Si je devine où vous allez maintenant, ajouterez-vous foi à ce que je vous prédirai d'ailleurs ?

J. Pourquoi non ?

P. Vous allez chez Thétis, pour vous jeter entre fes bras.

J. Tu as deviné jufte : qu'en veux-tu conclure ? Il me femble que tu vas m'annoncer quelque chofe de vrai.

P. Donnez-vous bien de garde de vous unir avec elle ; car fi elle eft enceinte de vous, l'enfant qui naîtra de cette Déeffe (a) vous traitera comme vous avez traité Saturne.

J. Tu veux dire qu'il me détrônera.

P. Loin de nous un auffi funefte au-

(a) Ovide, dans le premier Livre des *Métamorphofes*, mèt cette prédiction dans la bouche de Protéè ; mais Lucien, Efchyle, & les plus anciens Auteurs l'attribuent à Prométhée.

gure; cependant, Maître des Dieux, vous n'avez rien de bon à espérer de cette Néréide.

J. En ce cas, bon jour à Thétis; & toi, que Vulcain te délivre pour ce bon avis.

DIALOGUE II.

Plaintes de Jupiter à l'Amour.



CUPIDON, JUPITER.

CUPIDON.

SI j'ai commis quelque faute, daignez, bon Jupiter, faire grace à un enfant.

JUPITER. Un enfant! Cupidon plus ancien que Japet (*a*), un enfant! Se-

(*a*) Cupidon ou l'Amour, que les Poëtes font communément fils de Mars & de Vénus, est regardé par d'autres comme le plus ancien des

roit-ce parce que tu n'as ni barbe, ni cheveux blancs? Va, tu n'es pas moins un petit vieillard rempli de ruſes & de méchancetés.

C. Eh bien, ce petit vieillard, quel mal vous a-t-il fait, pour lui préparer des chaînes?

J. Ce qu'il m'a fait! Oſes-tu bien le demander, petit ſcélérat, qui m'as forcé à prendre mille formes différentes; à devenir tour à tour or, taureau, ſatyre, cygne, aigle? M'as-tu jamais gagné le cœur d'une belle? M'as-tu rendu aimable aux yeux d'une ſeule femme? Hélas! je me ſuis trop ſouvent apperçu du contraire; il me faut toujours recourir à des preſtiges pour flé-

Dieux. Héſiode dit, dans ſa *Théogonie*, v. 120, qu'il naquit du Chaos & de la Terre; celle-ci fut mere de Japet. Ce grand âge de l'Amour eſt une allégorie qui déſigne les ruſes & les fineſſes que l'on attribue à ce Dieu. On ne peut être ruſé ſans avoir une grande expérience, qui ne s'acquiert que par les années.

chir celles que j'aime, & je ſuis réduit à me déguiſer auprès d'elles : c'eſt le taureau, c'eſt le cygne qui obtient leur tendreſſe; mais Jupiter vient-il à paroître? elles meurent de frayeur.

C. Eh! cela n'eſt point étonnant. Comment voulez-vous que de ſimples mortelles ſoutiennent l'aſpect du Maître des Dieux?

J. Cependant Apollon eſt aimé de Branchus & d'Hyacinthe (*a*).

C. Oui; mais malgré ſa belle chevelure & les traits charmans de ſon viſage, il n'a pu retenir la timide Daphné dans ſa fuite. Si vous voulez être aimable aux yeux des belles, n'agitez point votre égide redoutable (*b*);

(*a*) Branchus étoit un jeune homme qu'Apollon avoit beaucoup aimé, & à qui il avoit élevé un Temple, dont les Prêtres s'appeloient *Branchides*. On donnoit même quelquefois ce nom à Apollon lui-même. Pour Hyacinthe, voyez le Dialogue XIV.

(*b*) On appelle *Egide*, le bouclier ou la cui-

que votre bras ne soit point armé de la foudre; que les graces effacent en vous l'éclat imposant de la majesté; que vos cheveux, flottans à droite & à gauche, soient disposés avec goût sous une coiffure élégante; qu'une chaussure d'or brille à vos pieds; endossez la robe de pourpre; annoncez-vous au son de la flûte & des instrumens; vous verrez alors voler sur vos pas plus de belles que l'on ne compte de Ménades à la suite de Bacchus.

J. Quoi! Jupiter prendroit un pareil accoûtrement! Je ne veux point être aimable à tant de frais.

C. Vous ne voulez donc plus aimer? Quoi de plus facile que ce que je vous propose?

---

rasse de Jupiter. La chevre Amalthée, qui avoit nourri ce Dieu, étant morte, Jupiter prit sa peau, dont il couvrit son bouclier, qu'il nomma *Egide*, du mot Grec qui signifie *chevre*. Pallas attacha la tête de Méduse à ce bouclier; ce qui le rendit plus redoutable encore, en lui donnant la vertu de pétrifier ceux qui le regardoient.

J. Je ne conçois rien de plus gênant. Je veux aimer & jouir, mais sans qu'il m'en coute tant de soins; & ce n'est qu'à cette condition que je te rends ta liberté.

DIALOGUE III.

Histoire d'Io.



JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Mercure, connois-tu la fille d'Inachus?

Mercure. Oui; la belle Io?

J. Eh bien, cette pauvre enfant est maintenant génisse.

M. Oh! oh! voilà un singulier prodige! Et comment cela est-il arrivé?

J. C'est Junon qui a fait ce beau chef-d'œuvre par jalousie. Ce n'est pas tout; elle a imaginé encore une mé-

ance

chanceté d'une invention toute nouvelle : elle a mis cette infortunée ſous la garde d'un nommé Argus, qui a des yeux par tout le corps. Il veille jour & nuit ſur la géniſſe dans les pâturages de la forêt de Némée, & jamais il ne dort.

M. Eh bien, que ferons-nous ?

J. Vole vers les lieux que je t'indique, & délivre-moi pour toujours de cet incommode gardien. Tranſporte enſuite Io par mer en Egypte, & qu'elle y ſoit adorée déſormais ſous le nom d'Iſis ; que ſa divinité préſide aux vents & aux débordemens du Nil, & que les Navigateurs l'invoquent comme leur protectrice.



DIALOGUE IV.

Enlévement de Ganimede.

JUPITER, GANIMEDE.

JUPITER.

C'EST ici, mon cher Ganimede, que je voulois te conduire. Laiffe-moi te donner un baifer, mon petit ami; tu vas éprouver par toi-même que je n'ai plus ni ce bec recourbé, ni ces ongles aigus, ni ces longues ailes que tu m'as vues quand j'avois la forme d'un oifeau.

GANIMEDE. Eh quoi ! n'étiez-vous pas un aigle, lorfque tout-à-l'heure, fondant fur moi d'un vol rapide, vous m'avez enlevé du milieu de mes troupeaux? Comment donc avez-vous perdu vos ailes, pour devenir fi promptement un homme?

J. Mon cher enfant, je ne suis ni homme, ni aigle; tu vois en moi le Maître & le Roi de tous les Dieux. Je change de forme quand je le veux, & je prends celle qu'il me plaît.

G. Seriez-vous le Dieu Pan? Cependant je ne vois ni votre flûte, ni vos cornes, ni vos jambes velues.

J. Pan est-il le seul Dieu que tu connoisses?

G. Assurément; & c'est à lui que nous sacrifions un bouc à l'entrée de la caverne qui lui est consacrée. Mais, pour vous, il me semble que vous êtes un de ces méchans qui enlevent les enfans pour les vendre.

J. N'as-tu jamais entendu prononcer le nom de Jupiter? & n'as-tu pas vu sur le Gargare (*a*) un autel consacré à

(*a*) Tout cet endroit est imité du neuvieme chant de l'Iliade, v. 47 & suiv. *Jupiter*, dit Homere, *descend sur le Gargare, un des sommets du mont Ida; il y avoit un champ & un autel qui lui étoient consacrés.*

Jupiter Pluvieux, à Jupiter Tonnant, à Jupiter Etincelant ?

G. Quoi ! vous feriez celui qui fit derniérement tomber tant de grêle fur nous ? C'eft vous qui habitez les régions fupérieures, & qui faites entendre tant de bruit dans les airs ? Enfin, c'eft vous à qui mon pere immola un belier ? Eh, dites-moi, je vous prie, Maître des Dieux, pour quel crime m'avez-vous enlevé ? Peut-être, hélas ! mes brebis abandonnées font-elles déjà devenues la proie des loups cruels !

J. Eh, mon enfant, tu es au rang des Immortels, tu vas déformais vivre avec nous dans les Cieux, & tu penfes encore à tes brebis !

G. Comment ! vous ne me remettrez pas aujourd'hui fur le mont Ida ?

J. Non affurément. Crois-tu que le Roi de l'Olympe fe feroit inutilement abaiffé jufqu'à prendre la forme d'un aigle ?

G. Mais mon pere va me chercher

de tous côtés; il se mettra en colere contre moi, en ne me voyant pas reparoître, & je serai puni sévérement pour avoir abandonné mes troupeaux.

J. Et où veux-tu qu'il puisse te rejoindre?

G. Oh! je ne veux point rester avec vous: je désire de revoir mon pere, & je vous promets, si vous me reconduisez vers lui, qu'il vous immolera, pour ma rançon, un superbe belier, l'honneur de mon troupeau.

J. Quelle naïveté enfantine! Il a encore toute la simplicité du premier âge. Ecoute-moi, Ganimede; il faut que tu oublies pour toujours tes brebis & le mont Ida. Tu habites maintenant la Cour céleste, & tu pourras, du séjour des Dieux, rendre de grands services à ton pere & à ta patrie. Au lieu de lait & de fromage, tu auras à souhait du nectar & de l'ambroisie, & tu en verseras toi-même aux autres Dieux. Un avantage bien plus précieux encore,

c'eſt l'immortalité que je t'accorde. Ton aſtre ſera des plus brillans dans le Ciel : en un mot, je veux te rendre heureux.

G. Mais qui jouera avec moi quand j'en aurai envie, car j'avois bien des camarades ſur le mont Ida ?

J. Tu joueras avec le petit Cupidon, & je te donnerai des oſſelets tant que tu en voudras (a).

G. A quoi puis-je vous être utile ici haut ? Avez-vous des troupeaux à garder ?

J. Non. Tu ſeras l'Echanſon des

(a) Apollonius de Rhodes, dans ſon Poëme ſur l'expédition des Argonautes, introduit Cupidon & Ganimede jouant enſemble aux oſſelets, chant III, v. 114. C'eſt peut-être le meilleur morceau de l'Ouvrage. Le Dieu d'Amour vient aiſément à bout de tromper le Berger de Phrygie, & lui gagne tous ſes oſſelets. Un Peintre ancien avoit auſſi repréſenté ce joli ſujet, digne des meilleurs Maîtres dans le genre gracieux.

Dieux, & tu auras l'inſpection de leur table.

G. Cela ne ſera pas bien difficile; car je ſais déjà verſer du lait, & préſenter le vaſe à ceux qui m'en demandent.

J. Le voilà encore au milieu de ſes moutons, & il ſe croit deſtiné à ſervir des hommes. C'eſt ici le Ciel, te dis-je, & nous ne buvons que du nectar.

G. Eſt-il meilleur que le lait?

J. Tu le ſauras bientôt; & lorſque tu en auras goûté, j'eſpere que tu ne regretteras plus ton lait.

G. Où coucherai-je la nuit? Sera-ce avec mon camarade Cupidon?

J. Non: nous dormirons enſemble, & c'eſt pour cela ſur-tout que je t'ai enlevé.

G. Eſt-ce que vous ne pourriez pas dormir ſeul? Votre ſommeil ſera-t-il plus agréable quand vous m'aurez à vos côtés?

J. Aſſurément. On eſt bien aiſe de

dormir avec un aussi bel enfant que toi.

G. Et à quoi sert la beauté pour dormir?

J. C'est un talisman qui rend le sommeil plus doux.

G. Je vous avertis que mon pere se fâchoit toujours contre moi lorsque je couchois avec lui. Il se plaignoit tous les matins de ce que je l'avois éveillé vingt fois pendant la nuit; il disoit que je n'avois cessé de me retourner, de m'agiter, de lui donner des coups de pieds, ou de parler en rêvant; & souvent il m'envoyoit coucher avec ma mere. Ainsi je vous conseille de me remettre au plutôt sur la terre, si, comme vous le dites, c'est pour dormir avec moi que vous m'avez enlevé. Autrement vous n'aurez pas un moment de repos avec un compagnon de lit aussi remuant que moi, & tous mes mouvemens ne vous permettront pas de fermer l'œil.

J. Tant mieux; je ferai charmé d'être toujours éveillé à tes côtés; j'en aurai plus de temps pour t'embrasser, & te faire mille caresses.

G. C'est votre affaire. Pour moi, vos caresses ne m'empêcheront pas de bien dormir.

J. Alors comme alors. Toi, Mercure, fais-lui boire l'immortalité à longs traits (*a*); & quand tu lui auras appris à présenter la coupe, tu nous le rameneras, pour qu'il nous verse le nectar.

(*a*) C'est-à-dire : *Fais-lui goûter le nectar & l'ambroisie.* On croyoit communément qu'un mortel ne mouroit plus, lorsqu'une fois il avoit bu du nectar, ou mangé de l'ambroisie.



DIALOGUE V.

Jalousie de Junon contre Ganimede.



JUPITER, JUNON.

JUNON.

EN vérité, Jupiter, je vous trouve d'un froid glaçant depuis que vous nous avez amené ce jeune Phrygien que vous avez enlevé sur le mont Ida.

JUPITER. Un aussi bon enfant, qui est la simplicité même, excite aussi la jalousie de Junon! J'aurois cru que vous n'auriez pris d'ombrage que contre les femmes que j'allois voir.

JUN. Votre conduite à cet égard n'est ni moins coupable, ni moins indigne du Maître des Dieux. Vous ne craignez point, au mépris des loix sacrées de l'hymen, d'abandonner votre

légitime épouse, & de descendre sur la terre, déguisé tantôt en pluie d'or, tantôt en satyre, tantôt en taureau; & cela, pour y commettre des adulteres : mais du moins n'ai-je point alors mes belles rivales sous les yeux. Aujourd'hui le plus grand de tous les Dieux a pris la forme d'un aigle, pour transporter au Ciel un petit Berger dérobé, & l'introduire en ma présence. C'est, dit-il, pour avoir un Echanson à ses ordres, comme s'il en avoit manqué jusqu'à ce jour. Sans doute Hébé & Vulcain, excédés de fatigues, vous ont refusé le service. Mais ne croyez pas nous en imposer; il est trop clair que vous recevez la coupe de Ganimede, pour lui donner, en présence de tout le monde, un baiser plus doux pour vous que le doux nectar. Souvent vous lui demandez à boire sans avoir soif; quelquefois même, content d'avoir porté la coupe à votre bouche, vous la lui rendez, & dès

qu'il a bu, vous la reprenez encore; puis, tenant vos levres collées à l'endroit même où il avoit posé les siennes (*a*), vous savourez lentement jusqu'à la derniere goutte restée au fond du vase, sans doute pour jouir à la fois du double plaisir d'aimer & de boire. On a vu même depuis peu le pere & le Roi de l'Univers, nonchalamment assis, sans foudre & sans égide, en dépit de sa barbe majestueuse, jouer aux osselets avec cet aimable enfant. J'ai vu tout cela de mes propres yeux, & vous pouvez croire que rien ne m'échappe de vos petits manéges.

JUP. Quel crime si horrible y a-t-il donc d'embrasser un bel enfant en bu-

(*a*) Le texte porte : *à l'endroit même où il a appliqué ses levres*; καὶ ἔνθα προσήρμοσε τὰ χείλη. Hemsterhuis lit : προσήρμοσας, & traduit : *ibique adaptare soles labia*. J'ai adopté ce léger changement qu'exigeoit l'analogie des verbes qui précedent & qui suivent le mot προσήρμοσε dans cette phrase.

vant, & de jouir tout ensemble des douceurs de ses embrassemens & de celles du nectar ? Je suis assuré que vous-même, si je lui permettois de vous donner un seul de ses baisers, vous ne me reprocheriez plus de les préférer au nectar.

JUN. Votre langage me fait rougir. Quant à moi, vous ne me verrez jamais porter l'extravagance jusqu'à toucher du bout des levres ce petit efféminé, le plus mou des Phrygiens.

JUP. O bonne Junon ! point d'invectives, je vous prie, contre l'objet de mes tendres complaisances. Il est efféminé, il est mou, il est Phrygien; tant mieux; je l'en aime davantage: mais je ne dirai rien de plus, de peur de vous mettre en colere.

JUN. Je vous conseille de lui faire partager votre lit, par égard pour moi. Mais souvenez-vous de la maniere dont vous me traitez pour ce bel Echanson.

JUP. Il faut avouer que j'ai eu tort de le prendre. Pourquoi n'avoir pas conſervé votre fils Vulcain (*a*), qui ſortant de la forge, encore tout couvert de cendres, venoit en boitant verſer à boire aux Dieux? Il falloit continuer à recevoir la coupe de ſes doigts, qui venoient de quitter la pince & les tenailles; il falloit auſſi baiſer tendrement la figure enfumée de ce galant Forgeron, que ſa mere elle-même ne pourroit embraſſer ſans répugnance; tout cela ſans doute eût été plus agréable à votre avis (*b*), & le charmant

(*a*) Il étoit fils de Jupiter auſſi bien que de Junon, & par conſéquent Jupiter lui-même devoit partager le déshonneur d'avoir donné le jour à un fils auſſi diſgracié de la Nature. Mais Lucien, d'après Héſiode, & pluſieurs autres Mythologiſtes, fait parler ici Jupiter, dans la ſuppoſition que Junon avoit conçu Vulcain ſans la participation de ſon époux, comme cette Déeſſe s'en étoit vantée dans ſa groſſeſſe.

(*b*) En cet endroit où le texte eſt corrompu,

Vulcain eût beaucoup mieux valu à la table des Dieux que le joli Ganimede aux doigts de roſe ? Il n'eſt bon qu'à renvoyer ſur le mont Ida ; il eſt élégant, il eſt propre, il préſente la coupe avec grâce, & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il donne des baiſers plus doux que le nectar.

JUN. Si Vulcain eſt boiteux, ſi ſes doigts ne ſont pas dignes de toucher votre coupe, s'il eſt couvert de ſuie, en un mot, ſi ſa préſence vous fait mal au cœur, c'eſt depuis que le mont Ida vit naître ce jeune Pâtre à la belle chevelure. Autrefois vous ne voyiez rien de tout cela. La noirceur & la fumée de la forge ne vous empêchoient pas de prendre la coupe des mains de mon fils.

---

j'ai ſuivi la leçon d'Hemſterhuis ; au lieu de ἡδέως ταῦτα· οὐ γὰρ καὶ παρὰ πολὺ &c. il corrige : ἡδίω ταυτα· οὐ γάρ ; καὶ παρὰ πολὺ &c. *Suaviora ſunt iſta : nonne ? atque multum intereſt ut*, &c.

JUP. Vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter vous-même, ma chere Junon; & votre jalouſie ne fait qu'augmenter vos peines & mon amitié pour ce bel enfant. Si vous ne pouvez vous réſoudre à recevoir la coupe de ſes mains, faites-vous ſervir par votre Vulcain. Pour moi, je ne veux point d'autre Echanſon que mon Ganimede: je veux qu'il me donne deux baiſers à chaque coup que je boirai; le premier quand il me préſentera la coupe, & le ſecond lorſque je la lui rendrai.... Quoi! tu pleures, mon ami! Va, ne crains rien. C'eſt à ceux qui te chagrineront que je ferai verſer des larmes.

DIALOGUE VI.

Crime & châtiment d'Ixion.



JUNON, JUPITER.

JUNON.

MAÎTRE des Dieux, quel homme croyez-vous que ſoit cet Ixion que vous voyez?

JUP. Un galant homme, & un convive aimable; autrement je ne l'aurois point admis à la table des Dieux, s'il n'avoit pas été digne d'y paroître.

JUN. Mais il en eſt abſolument indigne, & vous devez l'éloigner pour jamais des Cieux; c'eſt le plus inſolent des mortels.

JUP. Et qu'a-t-il donc fait? Il faut, je penſe, que je ſois inſtruit de ſa faute.

JUN. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage? la pudeur m'empêche de m'exprimer, tant est grand le crime dont il s'est rendu coupable.

JUP. Ce que vous dites me fait désirer plus que jamais de connoître toute sa turpitude. Mais je vois à peu près quel peut être ce crime que vous ne voulez pas nommer. A-t-il attenté à l'honneur de quelque Déesse?

JUN. Hélas! c'est à moi-même qu'il a osé adresser ses voeux téméraires, & cela depuis long-temps. J'ignorois d'abord pourquoi il avoit toujours les yeux fixés sur moi; je l'entendois soupirer, je voyois des larmes couler de ses yeux; quand j'avois bu, il prioit Ganimede de lui verser à boire dans la même coupe, il en pressoit les bords de ses levres amoureuses, il l'appliquoit contre ses yeux, & lançoit ensuite vers moi des regards enflammés. Je sentois bien que tout cela étoit de l'amour; j'ai long-temps différé, par décence,

de vous en avertir, parce que j'espérois toujours que cet insensé reviendroit de sa folie. Mais depuis qu'il a porté l'audace jusqu'à me faire entendre de douces paroles, j'ai pris le parti de vous en instruire, &, fermant les oreilles à ses sollicitations honteuses, je l'ai laissé fondant en larmes à mes pieds, & j'ai volé à vous. Voyez de quel châtiment vous punirez son insolence.

JUP. Le scélérat ! oser se jouer à Jupiter, & l'insulter jusqu'à la couche nuptiale ! Il étoit donc bien ivre de nectar ! Mais c'est notre faute : nous aimons trop les hommes, & nous avons tort de les admettre à notre table. Ils boivent la même liqueur que nous ; ils voient des beautés célestes, telles qu'il n'en est point sur la terre ; est-il étonnant qu'ils prennent nos sentimens pour elles ? Je les trouve donc fort excusables, sur-tout quand je

pense à l'empire de l'Amour, qui domine en tyran, non seulement sur le cœur des humains, mais quelquefois sur celui des Dieux mêmes.

JUN. Et particuliérement sur le vôtre; il vous mene, comme on dit, par le nez; vous le suivez en esclave partout où il lui plaît; vous changez de forme à son gré, vous lui servez de jouet, & il dispose de vous en maître souverain. Au reste, je vois maintenant d'où vient votre indulgence pour Ixion; je me rappelle que vous avez obtenu les faveurs de son épouse, & que Pirithoüs est fils de Jupiter.

JUP. Eh quoi! faut-il se souvenir si long-temps de quelques momens agréables que j'ai passés sur la terre? Mais savez-vous ce que je me propose de faire à l'égard d'Ixion? Mon intention n'est point de le punir, ni de l'exclure de la table des Dieux; cela seroit trop malhonnête & trop grossier,

ſur-tout à l'égard d'un infortuné qui a le cœur pris, qui répand des larmes, & ſouffre des tourmens affreux.

Jun. Eh bien, que ferez-vous donc? Jupiter mépriſeroit-il aſſez ſon épouſe?...

Jup. Point du tout. Voici mon deſſein. Nous ferons un fantôme nébuleux, qui vous repréſentera au naturel, & lorſque tout le monde ſera ſorti de table, nous placerons ce nuage à côté du pauvre amoureux, qui ne doit pas fermer l'œil de la nuit. La perſuaſion où il ſera d'avoir obtenu l'objet de ſes déſirs, calmera ſa douleur, & finira ſon tourment.

Jun. Périſſe à jamais ce téméraire inſenſé, avec ſes prétentions audacieuſes!

Jup. Cependant, Junon, laiſſez-moi faire, je vous prie; que vous importe l'union d'Ixion avec un nuage?

Jun. Mais ce nuage ſera ma reſſemblance, & je n'aurai pas moins à rougir.

JUP. Vous n'y penſez pas ; jamais un nuage ne ſera Junon, ni Junon un nuage. Tout ce que je vois en cela, c'eſt qu'Ixion ſera trompé.

JUN. Mais comme la plupart des hommes ſont pétris de vanité ſans délicateſſe, il ne pourra s'empêcher de faire l'avantageux lorſqu'il ſera retourné ſur la terre ; il ſe vantera d'avoir été reçu dans le lit de Jupiter, & d'avoir tout obtenu de Junon. Peut-être même va-t-il dire que je l'aime. On ne ſaura point qu'il n'aura joui qu'avec un nuage, & notre gloire ſera ainſi compromiſe.

JUP. Oh ! s'il s'aviſe de tenir de pareils propos, je le précipiterai dans le Tartare, où, attaché à une roue, il tournera ſans ceſſe, & ſera puni ſans relâche de ſes téméraires amours.

JUN. Le ſupplice ne ſera pas trop grand pour une telle *forfanterie*.

DIALOGUE VII.

Caractere & talens de Mercure.



APOLLON, VULCAIN (*a*).

VULCAIN.

DIS-MOI, Apollon, as-tu vu ce joli enfant que Maya vient de nous donner ? il est charmant, il sourit à tout le monde, & promet beaucoup.

A. Comment ! tu appelles enfant un

(*a*) L'Hymne d'Homere *sur Mercure* a fourni à Lucien tout le fond, & même la plupart des expréssions de ce Dialogue. Cette conversation de Vulcain & d'Apollon, comparée avec la Piece ingénieuse du plus ancien des Poëtes, est très-propre à bien faire connoître le génie imitateur de Lucien, & l'art avec lequel il savoit s'approprier, sans plagiat, les productions des grands Ecrivains qui l'avoient précédé.

petit drôle plus vieux que Japet par la malice, & tu veux qu'on en attende beaucoup de bien?

V. Et à qui pourroit-il faire du mal? à peine est-il né.

A. Demande à Neptune, qui lui a dérobé son trident, ou à Mars, qui a tiré adroitement son épée du fourreau. Tu vois aussi que ce joli poupon m'a désarmé, & que je suis sans arc & sans fleches.

V. Quoi ! ce nouveau-né, qui pouvoit à peine se remuer dans ses langes quand je l'ai vû !

A. Fais-en l'expérience toi-même lorsqu'il s'approchera de toi.

V. Il s'en est déjà approché.

A. Eh bien, es-tu sûr d'avoir tous tes outils, & ne t'en manque-t-il aucun?

V. Non.

A. Examine bien.

V. Par Jupiter, je n'ai plus mes tenailles!

A.

A. Je gage que tu les trouveras dans ſon berceau.

V. En vérité, il a la main bien légere. Il faut qu'il ait appris à voler dès le ventre de ſa mere.

A. As-tu auſſi entendu ſon joli petit babil? Outre cela, il veut être meſſager des Dieux. Hier, il défia Cupidon à la lutte, & le terraſſa à l'inſtant même, en lui donnant un croc-en-jambe. Tandis qu'on le combloit d'éloges, & que Vénus l'embraſſoit pour le féliciter de ſa victoire, le petit filou lui détacha ſa ceinture; Jupiter s'amuſoit à rire, il lui prit ſon ſceptre; il lui eût même dérobé ſa foudre, ſi elle n'eût été trop lourde & trop brûlante.

V. Quel petit gaillard! il eſt bien précoce!

A. Ce n'eſt pas tout, il eſt déjà Muſicien.

V. Comment ſais-tu cela?

A. Il trouva une écaille de tortue deſſéchée, & ſut y adapter avec art

deux montans, une traverſe, des chevilles & un chevalet, de ſorte qu'il en a formé un inſtrument à ſept cordes, qui rend les ſons les plus touchans & les plus harmonieux : il m'a preſque rendu jaloux, malgré ma longue expérience à manier la lyre. Sa mere diſoit encore, que toutes les nuits il quittoit le Ciel, & que ſa curioſité le faiſoit deſcendre juſqu'aux Enfers, ſans doute pour y voler Pluton. Le petit eſpiegle a des ailes, & il s'eſt fabriqué une baguette qui a une vertu toute particulière, & avec laquelle il conduit & ramene les Ombres.

V. C'eſt moi qui la lui ai donnée pour lui ſervir de jouet.

A. Eh bien, c'eſt pour t'en remercier qu'il t'a enlevé tes tenailles.

V. Je te remercie de m'avoir donné cet indice. Je vais aller chercher dans ſes langes, pour voir s'il ne les y aura pas cachées.

DIALOGUE VIII.

Naissance de Minerve.



VULCAIN, JUPITER.

VULCAIN.

Que voulez-vous que je fasse, Maître des Dieux ? J'apporte avec moi, selon vos ordres, une hache capable de fendre d'un seul coup les pierres les plus dures.

J. Fort bien, Vulcain. Leve ta hache, & ouvre-moi la tête en deux.

V. Vous voulez voir apparemment si je ne suis pas devenu fou ? Dites-moi donc sans plaisanterie ce que vous avez à faire.

J. Fends-moi la tête, te dis-je. Hâte-toi de m'obéir, si tu ne veux éprouver

une feconde fois ma colere (*a*). Frappe de toutes tes forces, & dépêche-toi, car je ne puis plus fupporter l'horrible douleur que je fens au cerveau.

V. Mais du moins prenez bien garde aux fuites; ma hache eft tranchante. Cette opération eft un peu plus dangereufe que celles de la bonne Lucine, & elle ne fe fera point fans effufion de fang.

J. Frappe, te dis-je, fans rien craindre; je fais bien ce qu'il me faut.

V. C'eft malgré moi, mais je dois obéir; que faire lorfque vous ordonnez auffi expreffément ?.... Eh quoi! c'eft une fille armée de pied en cap! Quel embarras vous aviez là dans la tête! Je ne m'étonne pas fi vous étiez

(*a*) Vulcain étoit fi laid & fi mal fait en naiffant, que Jupiter lui donna un coup de pied, & le précipita du haut du ciel en terre. Vulcain fe caffa la jambe en tombant, ce qui le rendit boiteux.

de si mauvaise humeur. Comment! vous nourrissiez dans votre cerveau une grande fille, avec une armure complette ! Vous portiez un camp plutôt qu'une tête sur vos épaules.... Elle danse sous les armes, elle agite son bouclier, darde sa lance, & paroît comme transportée de fureur ! Ce qui me surprend davantage encore, c'est qu'au moment de sa naissance elle soit belle & déjà dans la fleur de son printemps. Elle a les yeux bleus, mais c'est un ornement de plus sous le casque. Mon pere, je vous la demande, en récompense du service que je viens de vous rendre.

J. Tu demandes l'impossible, Vulcain, car elle veut rester vierge. Au reste, je ne m'oppose point à ce que tu l'épouses, si tu peux.

V. Cela me suffit; je me charge du reste, & je saurai bien me rendre maître de son coeur.

J. Si tu réussis, j'y consens : mais je t'assure que les tentatives seront inutiles.

DIALOGUE IX.

Naissance de Bacchus.



NEPTUNE, MERCURE.

NEPTUNE.

MERCURE, Jupiter est-il visible ?

M. Non, Dieu des Mers.

N. Annonce-moi toujours.

M. Oh ! ne nous importunez point, je vous prie ; vous prenez mal votre temps, & vous ne pouvez pas le voir à présent.

N. Est-il avec Junon ?

M. Bon ! c'est bien là ce qui l'occupe !

N. Ah ! je t'entends ; c'eſt avec Ganimede.

M. Point du tout. Il ne ſe porte pas bien.

N. Eh ! qui l'a donc rendu malade ? Tu m'étonnes.

M. Je rougis de vous le dire.

N. Quoi ! à ton oncle !

M. Il eſt en couche.

N. Il eſt en couche ! tu plaiſantes ; & depuis quand ? Il étoit donc des deux ſexes, ſans que perſonne en ſût rien ! Mais je ne lui ai point vu le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

M. Auſſi n'étoit-ce pas dans le ventre qu'il portoit ſon enfant.

N. Oh ! j'y ſuis : c'étoit encore dans ſon cerveau, comme autrefois il porta Minerve ; car ſa tête eſt mere quand il le veut.

M. Vous vous trompez ; c'étoit dans ſa cuiſſe qu'il portoit l'enfant de Sémélé.

N. Fort bien ; il va bientôt ſortir des

enfans de toutes les parties de son corps ; & si cela continue, il sera fécond jusqu'au bout des doigts. Mais quelle est cette Sémélé ?

M. C'est une des filles de Cadmus, Roi de Thebes, dont il a eu un enfant.

N. Eh bien ! est-ce qu'il est accouché pour elle ?

M. Croyez-le si vous voulez ; mais malgré le peu de vraisemblance, rien n'est cependant plus vrai. Junon, dont vous connoissez toute la jalousie, voulant se venger de Sémélé, lui persuada d'engager Jupiter à venir la trouver avec sa foudre & son tonnerre. Le Dieu eut la complaisance de céder aux désirs de son Amante : le feu prit à la maison, & Sémélé, enceinte de sept mois, périt dans les flammes. Jupiter me chargea d'ouvrir le côté de cette femme, & de lui apporter le fruit de ses amours. Lui-même ensuite se fit une incision à la cuisse, & il y déposa l'enfant jus-

qu'au terme. Quoiqu'il en ſoit délivré depuis trois mois, il ſe reſſent encore des travaux de l'enfantement, & n'a pas repris entiérement ſes forces.

N. Et l'enfant, où eſt-il maintenant?

M. A Nyſe (*a*), où je l'ai remis entre les mains des Nymphes chargées de l'élever ſous le nom de Bacchus.

N. Ainſi Jupiter eſt tout à la fois le pere & la mere du petit Bacchus.

M. A peu près. Mais il faut laver la plaie du malade; & je vais chercher de l'eau, & tout ce dont on a beſoin dans les couches.

(*a*) Nyſe eſt le nom de la nourrice de Bacchus, auſſi bien que celui d'une montagne, & de pluſieurs villes, tant de l'Inde que de l'Egypte & de la Grece, où l'on rendoit un culte particulier à ce Dieu, qui, pour cela, eſt ſurnommé *Nyſæus* dans les Poëtes.



DIALOGUE X.

Conception d'Hercule.



MERCURE, LE SOLEIL.

MERCURE.

JE viens, Phœbus, de la part de Jupiter, vous dire de suspendre la course de votre char, aujourd'hui, demain, & le jour suivant. Restez dans l'Olympe, & que tout cet intervalle soit occupé par la Nuit; que les Heures dételent vos coursiers; vous-même éteignez votre flambeau, & connoissez enfin le repos après vos longues fatigues.

LE SOL. Tu viens m'annoncer là des choses bien extraordinaires, & qu'on n'a jamais vues. Me suis-je donc égaré dans mon cours? Ai-je poussé mes

coursiers au delà des limites qui me sont prescrites, pour que le Maitre des Dieux me marque un tel ressentiment, & accorde à la Nuit une triple victoire sur le Jour?

MERC. Non; point du tout. Cela ne doit pas toujours durer. Jupiter veut seulement jouir d'une nuit plus longue.

LE SOL. Où est-il maintenant? & d'où viens-tu m'apporter de pareilles nouvelles?

MERC. De Béotie, où il est avec l'épouse d'Amphitryon.

LE SOL. Sans doute il lui fait la cour? Une nuit ne feroit-elle pas bien suffisante?

MERC. Non, car cette union doit produire un Héros fameux, & destiné à de grandes entreprises. Une seule nuit ne suffit pas pour lui donner la naissance.

LE SOL. Eh bien, soit; qu'il n'y manque rien, & que les voeux de Ju-

piter ſoient accomplis de tout point.

Entre nous, mon cher Mercure, on ne voyoit rien de ſemblable du temps de Saturne. Ce Dieu n'auroit point quitté ſon épouſe & le Ciel pour aller coucher à Thebes, & il ne s'abaiſſa jamais jusqu'à de ſimples mortelles. Le jour & la nuit ſuivoient conſtamment leur cours ordinaire, ſelon l'ordre des ſaiſons; leur durée ou leur ſucceſſion n'éprouvoient jamais la moindre révolution inattendue. Mais aujourd'hui, il faut bouleverſer tout l'Univers pour une femme. Mes courſiers vont ſe ralentir, & perdre leur vélocité au ſein du repos; ils ſuivront plus difficilement la route qu'ils n'auront point parcourue depuis trois jours : les infortunés mortels vont être plongés pendant tout ce temps dans les plus épaiſſes ténebres, & l'avantage qu'ils retireront des amours de Jupiter, ce ſera de dormir pendant le long eſpace qu'il lui faut pour engendrer un Athlete.

MERC. Un peu plus de modération dans vos discours, Dieu de la Lumiere : ces déclamations pourroient vous devenir funestes. Je vais maintenant trouver la Lune & le Sommeil, pour ordonner à la premiere de s'avancer plus lentement dans sa carriere ; & à l'autre de ne point abandonner les mortels, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de la durée de cette longue nuit.

DIALOGUE XI.

Amour de la Lune pour Endymion.



VÉNUS, LA LUNE.

VÉNUS.

QUE dit-on de vous, belle Courriere de la Nuit ? que souvent, au milieu de votre carriere, vous arrêtez votre char sur la Carie, pour y

contempler à loisir le chasseur Endymion (*a*), dormant sur les montagnes ! On assure même, que suspendant quelquefois votre course à moitié faite, vous descendez sur la terre pour lui rendre visite.

LA LUNE. Votre fils pourroit vous instruire de mes égaremens, car lui seul en est la cause.

VÉNUS. Je n'ignore pas de quoi le petit audacieux est capable; & moi, qui suis sa mere, je n'ai pas moins à m'en plaindre qu'un autre ; il m'a fait descendre tantôt sur le mont Ida pour le Troyen Anchise, & tantôt sur le Liban pour Adonis (*b*). Encore a-t-il

---

(*a*) Endymion étoit petit-fils de Jupiter. Ayant été surpris avec Junon, il fut condamné à dormir pendant trente ans. Diane l'aima ensuite ; & n'osant le voir pendant le jour, elle quittoit le Ciel toutes les nuits pour le visiter, & elle en eut plusieurs enfans.

(*b*) Le Liban est une longue chaîne de montagnes de la Syrie, qui a son penchant extérieur

eu la méchanceté d'inſpirer à Proſerpine les mêmes ſentimens pour cet aimable jeune homme, & de me priver ainſi de la moitié de mes amours. Je l'ai ſouvent menacé de mettre ſon arc & ſon carquois en pieces, & de lui couper les ailes; je lui ai même déjà donné le fouet avec ma pantoufle : inutiles châtimens ! Timide & ſoumis pour le moment, il oublie l'inſtant d'après tout ce qu'il a promis.

Mais, dites-moi, Endymion eſt-il beau ? cela conſole du moins du malheur d'aimer.

LA LUNE. Sans doute, il l'eſt beaucoup à mes yeux. Je le trouve raviſſant, ſur-tout lorſque, tranquillement

---

vers la Méditerranée, ou les côtes de Phénicie.

Adonis, jeune homme extrêmement beau, naquit de l'inceſte de Cynire Roi de Cypre, avec Myrrha ſa fille. Il étoit grand chaſſeur. Vénus l'aima paſſionnément, & eut la douleur de le voir tué par un ſanglier; mais elle le métamorphoſa en anémone.

endormi ſur ſon manteau, qui lui ſert de lit, il tient de ſa main gauche, nonchalamment étendue, un faiſceau de javelots prêts à s'échapper de ſes doigts languiſſans, & que ſa droite, recourbée ſous ſa tête, qu'elle environne avec grace, ajoute de nouveaux charmes aux attraits de ſon viſage. Que j'ai de plaiſir, lorſqu'il s'éveille, à le voir exhaler dans un long ſoupir, le doux parfum de ſon haleine! Je deſcends alors ſans bruit, & m'approchant doucement, en marchant ſur la pointe des pieds, de peur de l'épouvanter.... Mais j'en ai dit aſſez pour vous faire juger de l'état de mon cœur, & vous devinez aiſément tout le reſte.



DIALOGUE XII.

Les torts de l'Amour, & sa justification.

VÉNUS, CUPIDON.

VÉNUS.

Vois, mon fils, combien de reproches on peut te faire ! Je ne parle pas seulement des crimes que tu forces les hommes à commettre ; soit contre eux-mêmes, soit les uns à l'égard des autres ; mais encore de tous ceux que tu occasionnes dans le Ciel. Sous combien de formes différentes tes caprices malicieux n'ont-ils pas montré Jupiter ? Tu contrains la Lune à descendre du Ciel ; tu obliges le Soleil à s'amuser chez Climene, où il oublie de fournir sa carriere. Tu es encore moins scrupuleux à mon égard,

& tu comptes pour rien toutes les peines que tu causes à ta mere. Si la respectable Rhée, qui donna le jour à tant de Dieux, est éprise d'un jeune Phrygien, malgré les rides & les ravages du temps, c'est à toi, petit audacieux, qu'elle doit s'en plaindre; ses fureurs insensées sont ton ouvrage; c'est toi qui unis des lions à son char; c'est toi qui attaches à sa suite les Corybantes, forcenés comme elle; c'est toi en un mot qui promenes ses pas extravagans sur les rochers du mont Ida. Cette infortunée appelle son cher Atys, en poussant des hurlemens affreux : on voit dans la troupe de ses Corybantes, l'un s'ouvrir le coude avec la pointe d'un glaive; l'autre, tout échevelé, courir à travers les précipices & les montagnes; celui-ci donner du cor, celui-là faire entendre le son retentissant du tambour ou de la cymbale; tous en un mot remplir le mont Ida de leurs bruyantes extrava-

gances. Je crains tout pour toi, cruel enfant à qui j'ai donné la naissance; je crains que Rhée, dans ses accès de fureur, ou plutôt, rendue à l'usage de ses sens, ne te fasse déchirer par les Corybantes, ou ne te livre en proie à ses lions. Je meurs de frayeur en te voyant exposé à de si affreux dangers.

C. Soyez tranquille, ma mere; je sais apprivoiser les lions mêmes, & me familiariser avec eux. Souvent ils me souffrent sur leur dos, & leur criniere me sert de rênes pour les conduire à mon gré; ils me flattent, ils me caressent; je plonge impunément mon foible bras dans leur gueule entr'ouverte, ils lechent ma main, que je retire saine & sauve d'entre leurs dents. Comment, d'ailleurs, voulez-vous que la mere des Dieux ait jamais le loisir de penser à moi? elle est toute à son cher Atys. Enfin, quel crime y a-t-il à montrer les objets dans toute leur beauté, comme je le fais? Est-ce

ma faute, à moi, si vous êtes éprises de ce qui est beau? Si vous avez à vous plaindre, c'est des charmes séducteurs qui vous entraînent, mais non pas de moi. Vous, ma mere, consultez votre cœur : pourroit-il consentir aux rigueurs du Dieu Mars? & forme-t-il des vœux pour l'indifférence?

V. Que tu es séduisant! Il faut toujours finir par te céder; mais un temps viendra que tu te souviendras de mes plaintes.



DIALOGUE XIII.

Dispute entre Esculape & Hercule, sur la préséance.



JUPITER, ESCULAPE, HERCULE.

JUPITER.

CESSEREZ-VOUS bientôt l'un & l'autre, de disputer comme deux hommes querelleurs? Croyez-vous que cela soit fort décent, sur-tout à la table des Dieux?

H. Voulez-vous donc, Maître de l'Olympe, que cet empoisonneur passe avant moi?

E. Cela doit être, je vaux mieux que toi.

H. Et en quoi donc, scélérat, qui

as été frappé de la foudre? Seroit-ce pour les beaux faits, qui t'ont mérité, de la part de Jupiter, la punition des Titans? Il ne t'a rendu l'immortalité que par pitié.

E. Tu oublies donc ton bûcher du mont Oëta, toi qui me reproches d'avoir éprouvé les flammes du tonnerre?

H. Oserois-tu bien comparer ta vie à la mienne? Comme fils de Jupiter, on m'a vu entreprendre les plus glorieux travaux, & délivrer mon siecle de mille fléaux qui désoloient la terre: j'ai détruit les bêtes les plus féroces, & puni les plus redoutables brigands. Mais toi, Charlatan, qu'as-tu jamais su faire autre chose que de composer de l'orviétan avec des racines & des plantes, & de rester auprès des malades? Ne voilà t-il pas quelque chose de bien merveilleux!

E. Tu as raison, car c'est moi qui t'ai tiré de l'état déplorable dans lequel

tu étois l'autre jour en arrivant au Ciel. C'eſt mon *orviétan* qui t'a guéri de toutes les brûlures dont la robe de Neſſus & les flammes de ton bûcher t'avoient couvert le corps. Tu demandes ce que j'ai fait : Je n'ai point ſervi, timide eſclave, aux pieds de la Reine de Lydie ; on ne m'a point vu dans une parure efféminée, prendre la quenouille aux côtés d'Omphale, ni ſoumettre ma joue aux ſoufflets de ſes ſandales dorées. On ne me reprochera point non plus d'avoir maſſacré ma femme & mes enfans, dans un accès de noire frénéſie (*a*).

H. Si tu ne finis à l'inſtant tes impertinences, je te ferai bientôt voir que ton immortalité ne te ſervira pas à grand choſe. Prends garde que je ne mette

---

(*a*) Cette femme eſt Mégare fille de Créon. Junon, toujours irritée contre Hercule, le fit tomber en frénéſie, & lui inſpira une telle fureur, qu'il maſſacra Mégare ſon épouſe, & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

la main sur toi, & que de mon bras vigoureux, je ne te précipite du haut du Ciel, la tête la premiere; je te briserai si bien le crâne, que Pan lui-même ne pourra te guérir.

J. Et moi, si vous ne cessez de troubler les plaisirs du festin par vos débats éternels, je vais vous chasser l'un & l'autre de la table des Dieux. Il est juste qu'Esculape ait la préséance, parce qu'il est mort le premier.



DIALOGUE XIV.

DIALOGUE XIV.

Mort d'Hyacinthe.



MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

D'ou vient donc, Apollon, cet air ſombre & mélancolique?

A. Hélas! mon cher Mercure, je ſuis on ne peut plus malheureux en amour.

M. C'eſt-là en effet un vrai malheur. Mais quel eſt préciſément le ſujet de ta douleur? pleures-tu encore l'infortune de Daphné?

A. Non, mais le charmant Hyacinthe, que je chériſſois plus que moi-même.

M. Comment! il eſt mort! Et quel barbare a pu trancher ſes jours? ſans

doute son coeur cruel ne connut jamais les doux sentimens de l'amour.

A. Ah ! Mercure; ce crime est mon ouvrage.

M. Tu étois donc dans un accès de fureur?

A. Non ; c'est un malheur involontaire.

M. Dis-moi, je te prie, comment il est arrivé?

A. Le pauvre enfant vouloit apprendre à jouer au palet, & nous nous exercions ensemble ; Zéphir, l'affreux Zéphir, qui l'aimoit inutilement depuis long-temps, voulut enfin se venger de son indifférence & de ses dédains. Comme je lançois le palet fort haut, selon notre coutume, ce cruel Tyran des airs souffla tout à coup avec véhémence, du haut du Taigete (*a*) ; le

---

(*a*) Lucien, dans ce Dialogue, suppose que le jeune Hyacinthe étoit de Laconie, & le fait mourir dans Amiclée, ville peu éloignée de Sparte, vers le midi.

disque suit l'impulsion violente du courant rapide, & vient frapper droit à la tête mon jeune & malheureux ami. Le sang coule à grands flots de sa large blessure, & ses yeux se ferment aussi-tôt à la lumiere. Je voulus à l'instant percer le barbare à coups de fleches, & je le poursuivis jusqu'aux pieds de la montagne. Mes mains éleverent le tombeau d'Hyacinthe dans le lieu même où il reçut le coup fatal (*a*). J'ai voulu que de la terre, arrosée de son sang, sortît la plus suave & la plus brillante de toutes les fleurs (*b*); que chacune de

(*a*) Le texte dit : *dans Amiclée.*

(*b*) Quelques-uns disent que par la fleur d'Hyacinthe, il faut entendre le pied d'allouette, où l'on croit voir ces deux lettres, A I, qui représentent le son naturel par lequel on exprime sa douleur lorsqu'on se sent blessé. Les Mythologistes disent encore que le sang d'Ajax, qui se tua lui-même après sa dispute avec Ulysse, fut changé en hyacinthe, & que les deux lettres empreintes sur les feuilles de cette fleur, sont les lettres initiales du nom d'AIAX.

ſes feuilles portât toujours empreinte l'expreſſion de mes regrets, & marquât les accens de ma douleur. N'approuveras-tu pas maintenant les larmes que je donne à ce cher enfant?

M. Non. L'objet de ta tendreſſe étoit mortel; tu le ſavois. Il n'eſt plus, tu dois t'en conſoler.

DIALOGUE XV.

Bizarreries de l'Amour.



MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

N'EST-IL pas bien étrange qu'un boiteux rebutant & un vil Artiſan comme ce Vulcain, ait en partage l'une des Graces, & la mere des Amours, les deux plus belles de toutes les Déeſſes?

A. Que veux-tu? c'eſt un heureux

caprice du Destin. Pour moi, je ne conçois pas comment elles peuvent seulement approcher de lui, sur-tout lorsqu'il est dégoûtant de sueur, & qu'il rapporte, du milieu de ses forges, un visage couvert de suie & de fumée. Cependant elles l'embrassent, elles le caressent, elles consentent à passer les nuits à ses côtés.

M. Quand j'y pense, je ne reviens pas non plus de ma surprise, & je porte envie à son sort. Comptons après cela, mon cher Apollon, sur les avantages dont nous nous glorifions l'un & l'autre. Peigne avec soin ta longue chevelure, pince ta guitare enchanteresse, vante tes graces & ta beauté; & moi, que je prétende à mon tour faire valoir la force & la souplesse de mon corps, ou mon art merveilleux à toucher ma lyre; puis, quand la nuit sera venue, il nous faudra tous les deux aller dormir seuls.

A. Moi je n'ai jamais réussi en amour;

des deux objets les plus chéris de mon cœur, l'un a péri d'un coup de palet, & l'autre, plutôt que de vivre avec moi, a préféré de végéter ſous l'écorce d'un arbre inſenſible; en un mot, pour me conſoler de la perte d'Hyacinthe & de Daphné, il ne me reſte que de vaines couronnes, & des fleurs.

M. Je n'ai pas éprouvé tant de rigueurs, & Vénus.... mais il faut être diſcret.

A. Oui, ſon fils Hermaphrodite paſſe auſſi pour être le tien.

Une choſe me ſurprend, explique-la moi, ſi tu le peux; c'eſt qu'il ne s'éleve point de jalouſie entre les deux maîtreſſes de Vulcain.

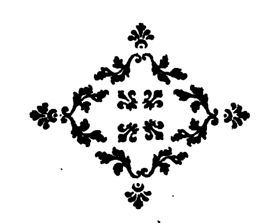
M. Cela n'eſt pas étonnant : l'une habite Lemnos avec lui, & Vénus eſt dans le Ciel, où, toute occupée de ſon cher Mars, elle ne penſe guere à ce noir Forgeron.

A. Et Vulcain ſait-il cela?

M. Oh! ſans doute; mais que veux-

tu qu'il faſſe contre un jeune & vigoureux Guerrier? Le pauvre époux ronge tranquillement ſon frein, & prend ſon mal en patience. Cependant il menace quelquefois ſes rivaux de leur joüer quelque tour, & de les enlacer dans des filets; lorſqu'il les prendra ſur le fait.

A. Je ne ſais, mais je voudrois bien être celui qui ſera pris au piége.



DIALOGUE XVI.

Jalousie de Junon contre Latone.



JUNON, LATONE.

JUNON.

IL faut convenir, Latone, que vous avez donné deux beaux enfans à Jupiter.

L. Que voulez-vous, Junon? nous ne pouvons pas toutes mettre au monde un Vulcain.

J. Mais ce Vulcain, tout boiteux qu'il est, ne laisse pas d'être fort utile: c'est un excellent Artiste, à qui le Ciel est redevable d'un de ses plus beaux ornemens (a); il a obtenu la main de

(a) C'est sans doute la foudre de Jupiter que Vulcain forgeoit avec les Cyclopes.

Vénus, & il ſait lui plaire. Mais votre Diane eſt une *Virago* que l'on trouve toujours errante par monts & par vaux; on ſait d'ailleurs quelle eſt ſa nourriture ordinaire chez les Scythes anthropophages(*a*); elle ne craint point d'imiter ces barbares en mangeant la chair de ſes hôtes, qu'elle égorge inhumainement (*b*). Pour votre Apollon, à l'en croire, il eſt habile en toutes choſes; il n'a point d'égal dans l'art de lancer des fleches, ou de pincer la guitare; il connoît tous les ſecrets de la Médecine, & ſur-tout il pénetre dans

(*a*) Nous avons déjà vu que les Scythes immoloient des victimes humaines.

(*b*) Des Mythologiſtes diſent que Persès, Roi cruel de la Cherſoneſe Taurique, fut pere d'Hécate, plus cruelle encore & plus méchante que lui; que cette Hécate, grande Magicienne, & habile empoiſonneuſe, ayant tué ſon pere par le poiſon, épouſa ſon oncle Eétès Roi de la Colchide, & qu'elle en eut Circé, Médée, & Ægialus.

ceux de l'avenir ; auſſi a-t-il des boutiques de bonne aventure à Delphes, à Claros, à Didyme (*a*), où le ruſé Charlatan trouve moyen de tromper impunément ſes crédules conſultans. Les réponſes que reçoivent ces infortunés, ſont ſi obſcures & ſi adroitement ménagées, que l'on voit bien qu'elles ſont faites pour cadrer à tout événement, de maniere à ne jamais compromettre ſes Oracles menſongers. Tous ces antres, où ſe fabrique l'impoſture, ſont pour lui autant de mines fécondes qui l'enrichiſſent ; car com-

---

(*a*) Ces divers endroits, & pluſieurs autres, étoient fameux par les Oracles d'Apollon. Delphes, qui eſt aujourd'hui un petit lieu nommé *Caſtri*, étoit au pied du Parnaſſe, du côté du midi, dans la Phocide. Claros étoit une ville d'Ionie, qu'il faut diſtinguer de l'île du même nom, dans la mer Egée ; Didyme eſt une des îles Eoliennes particuliérement conſacrées à Vulcain, & dont elles portent auſſi le nom. Ces îles ſont dans le détroit qui ſépare la Sicile de l'Italie.

bien y voit-on accourir tous les jours de sots mortels, qui viennent eux-mêmes se prendre au piége? Quelques-uns cependant, plus sages que les autres, s'apperçoivent aisément que son art se réduit à jeter de la poudre aux yeux. Ce fameux Devin, avec toute sa science, n'a pu prévoir qu'il tueroit son cher Hyacinthe d'un coup de palet; il n'a pu deviner qu'au mépris de ses graces & de sa belle chevelure, Daphné prendroit la fuite à son approche. En vérité, ma chere, je ne vois pas, après cela, quels avantages vous pouvez prétendre sur l'infortunée Niobé, du côté de votre charmante progéniture

L. Il n'est pas difficile de concevoir pourquoi mon *inhumaine Anthropophage*, & mon *Diseur de bonne aventure*, admis au rang des Dieux, ont le malheur de déplaire à Junon. L'une est belle, on lui fait la cour; l'autre pince

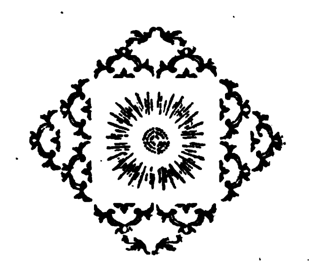
de la guitare à la table des Dieux, & on l'admire.

J. On l'admire ! En vérité, vous me faites rire, Latone ; ſi les Muſes lui avoient rendu juſtice, il auroit ſuccombé dans le défi de Marſyas, & c'eſt votre fils qui auroit mérité d'être écorché tout vif; mais on ſait que cet infortuné fut pris par ruſe, & condamné injuſtement. Pour votre fille, elle eſt ſi belle, que, ſurpriſe au bain par le chaſſeur Actéon, elle le fit mettre en pieces par ſes chiens, dans la crainte ſans doute qu'il ne divulguât ce qu'il connoiſſoit de ſes charmes ſecrets ; vous m'avouerez que la pudeur d'une vierge qui préſide aux enfantemens, eſt une choſe aſſez plaiſante (*a*).

L. Vous êtes bien fiere, Junon,

(*a*) Diane, ſous le nom de *Lucine*, étoit invoquée par les femmes enceintes. C'eſt un reproche que pluſieurs Peres de l'Egliſe ont fait, avec Lucien, à la Mythologie Païenne.

parce que vous partagez la couche & le diadême du Souverain des Dieux : vos titres glorieux vous rendent la plus arrogante des Déesses ; mais nous verrons bientôt couler vos larmes, lorsque Jupiter vous quittera pour aller sur la terre prendre la forme d'un cygne ou d'un taureau.



DIALOGUE XVII.

Mars & Vénus surpris par Vulcain(a).



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

Qu'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Ah! je viens d'être témoin d'une plaisante aventure.

A. Dis-moi ce que c'est, afin que je puisse en rire avec toi.

(a) Lucien a pris l'idée de ce Dialogue dans le huitieme chant de l'Odyssée, où l'aventure de Mars & de Vénus est racontée dans un plus grand détail encore, v. 266-366. Apollon, dans Homere, arrive le dernier de tous les Dieux au spectacle comique que leur donnoit Vulcain, & ce Dieu s'entretient avec Mercure à peu près comme le fait dans ce Dialogue.

M. Vénus & Mars ont été ſurpris couchés enſemble, & Vulcain les a pris dans un filet où ils ſont retenus l'un & l'autre.

A. Comment donc cela? En vérité, la choſe eſt riſible.

M. Il paroît qu'il les épioit depuis long-temps. Il avoit placé autour du lit des filets, dont le tiſſu délicat échappoit à la vue, puis s'étoit mis en devoir d'aller à ſa forge (*a*). Tandis qu'il étoit à travailler, Mars ſe gliſſa furtivement chez lui, croyant n'être apperçu de perſonne : mais le Soleil le vit, & fut en avertir Vulcain. Nos deux galans ſe croyant en ſûreté, ſe livroient avec ſécurité à leurs doux ébats, lorſque tout-à-coup ils ſe virent enveloppés de rets perfides. Vulcain lui-même paroît à leurs yeux. La

(*a*) De deſcendre du Ciel à Lemnos.

pauvre épouſe étoit dans un état à ne pouvoir ſe montrer, & n'avoit rien pour ſe couvrir. Mars, qui croyoit rompre le filet, fait d'abord tout ce qu'il peut pour s'en débarraſſer; puis voyant ſes efforts inutiles, il a recours aux prieres.

A. Mais enfin, Vulcain les a-t-il mis en liberté ?

M. Non, pas encore. Il a raſſemblé tous les Dieux, pour être témoins de ce ſpectacle. Les deux priſonniers, qui n'ont que le filet pour toute couverture, n'oſent lever les yeux, & rougiſſent juſqu'au fond de l'ame. Pour moi, la vue de cette ſcene délicieuſe m'a fait preſque autant de plaiſir que ſi j'en avois été Acteur.

A. Et ce Forgeron n'eſt pas honteux d'afficher ainſi ſon déshonneur ?

M. Au contraire, il étoit le premier à rire de ſes deux captifs. A te dire vrai, j'aurois voulu être à la place de

Mars (*a*) ; je ne dis pas ſeulement obtenir les faveurs de la plus belle des Déeſſes, mais encore me voir ainſi enchaîné avec elle.

A. Quoi ! tu ferois à ce prix le ſacrifice de ta liberté ?

M. Et toi, tu ne le ferois pas ? Approche ſeulement, & viens voir. Si, au premier coup d'œil, tu n'es pas de mon avis, je ſuis ton plus grand admirateur.

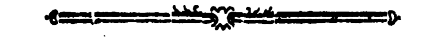
(*a*) Ovide a dit, Métam. IV, v. 185 :

Lemnius extemplò valvas patefecit eburnas,
Admiſitque Deos ; illi jacuere ligati
Turpiter ; atque aliquis de Dî, non triſtibus optat
Sic fieri turpis.



DIALOGUE XVIII.

Ressentiment de Junon contre Bacchus fils de Jupiter & de Sémélé.



JUNON, JUPITER.

JUNON.

Pour moi, je rougirois bien d'avoir un fils aussi abruti dans le vin, & aussi efféminé que ce Bacchus. Que la molle élégance de sa coiffure est méprisable à mes yeux ! Plus femme encore que toutes les femmes insensées qu'il traîne en foule à sa suite, on le voit danser avec elles au son du tambourin, de la cymbale & de la flûte; en un mot, jamais personne ne ressembla moins que lui à Jupiter son pere.

JUP. Mais cet efféminé a subjugué la

Lydie, enchaîné les habitans du Tmolus, & soumis la Thrace (*a*). Il a fait plus encore ; s'avançant dans les Indes à la tête de cette troupe de femmes, il a su, sans aucun autre secours, se rendre maître de ces vastes contrées, prendre les éléphans qui venoient à sa rencontre, & faire prisonnier le reste du pays, qui ne résista que quelques instans. Au milieu de tant de glorieux exploits, on l'a cependant toujours vu sautant, dansant, armé de branches de lierre, plongé, comme vous dites, dans une joyeuse ivresse, & transporté de ses fureurs bachiques. Lorsqu'un

(*a*) La Lydie est une contrée de l'Asie mineure, renfermée entre la Mysie du côté du nord, & la Carie du côté du midi ; elle confine à la Phrygie vers l'orient, & à l'Ionie vers l'occident. Le Tmolus étoit une montagne de la Lydie. Lucien, par *les habitans du Tmolus*, entend sans doute toutes les villes qui étoient situées ou sur cette chaîne de montagnes, ou aux environs, telles que Sardes, Philadelphie, &c.

insolent osa se permettre contre lui des discours injurieux, & médire de ses mysteres, mon fils en tira une vengeance éclatante, ou en le retenant captif dans les ceps entrelacés de sa plante favorite, ou en inspirant à la mere du coupable la frénétique fureur d'une biche qui déchire le fruit de ses amours. Il me semble que toutes ces actions sont mâles & vigoureuses, & qu'elles ne déshonorent point le pere de Bacchus. S'il a fait tant de belles choses au sein des jeux & des plaisirs, qui peut le trouver odieux ou méprisable ? Au contraire, quand on s'est acquis tant de gloire dans l'ivresse, que n'eût-on point fait dans le sang-froid de la raison ?

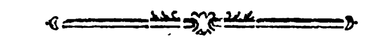
JUN. Vous allez bientôt louer aussi la belle invention de la vigne & du vin, malgré les effets extraordinaires qui en résultent tous les jours; malgré les injures que vomissent les ivrognes chancelans, & les fureurs auxquelles ils se

livrent. N'a-t-on pas vu le malheureux Icarius, qui reçut le premier de votre fils le funeste présent de la vigne, immolé à coups de hoyau par ceux qu'il avoit enivrés avec lui ?

JUP. Ce que vous dites-là ne prouve rien ni contre le vin, ni contre Bacchus. Ces accidens, que vous leur attribuez, ne viennent que des excès, & de l'abus d'une excellente chose ; le vin, pris avec modération, réjouit le cœur de l'homme ; il le rend doux & humain. Citerez-vous un seul des compagnons d'Icarius à qui le même malheur soit arrivé ? Tenez, Junon, il vous reste encore quelque levain de jalousie ; & vous pensez à Sémélé, quand vous déprimez ce qu'il y a de plus louable dans Bacchus.

DIALOGUE XIX.

Tous les Dieux ſont ſoumis à l'Amour, excepté Minerve, Diane, & les Muſes.



VÉNUS, CUPIDON.

VÉNUS.

PUISQUE tous les Dieux ſont en butte à tes traits vainqueurs, ſans en excepter Jupiter, Neptune, Apollon, Rhée, & moi-même, qui ſuis ta mere, pourquoi, mon fils, Minerve eſt-elle ſeule à l'abri de tes attaques? Pour elle, ton flambeau n'a point de flammes, ton carquois eſt ſans fleches; tu ne ſais plus manier ton arc, ni porter des coups certains.

CUPIDON. Ma mere, c'eſt que je re-

doute cette Déesse; son regard mâle & menaçant m'épouvante; lorsque je m'avance vers elle avec mon arc tendu, son panache fiérement agité me remplit d'une frayeur subite; je tremble, & mes traits s'échappent de mes mains.

V. Mars est plus terrible encore, & cependant tu l'as désarmé & vaincu.

C. Oui; mais il m'appelle de lui-même, & me fait un accueil plus engageant. Minerve, au contraire, annonce dans ses yeux la défiance & la colere; il m'est arrivé même de fondre sur elle d'un vol téméraire, & de la toucher presque avec mon flambeau. Si tu oses m'approcher, me disoit-elle aussi-tôt, je jure par mon pere, que je vais te percer de ma lance, & te précipiter, la tête la premiere, dans le Tartare, ou te déchirer en mille pieces, afin qu'on n'entende jamais parler de toi. Ces menaces, & beaucoup d'autres, étoient accompagnées

de regards furieux : outre cela, elle porte devant elle une tête épouvantable, toute hérissée de serpens, dont l'aspect me fait frémir, & m'oblige à prendre la fuite (a).

V. Comment ! tu crains Minerve & la Gorgone, toi qui affrontes la foudre de Jupiter ! Et les Muses, pour-

---

(a) Minerve, indignée de ce que Neptune & Méduse avoient profané son Temple, métamorphosa les cheveux de Méduse en serpens, & donna à sa tête la vertu de changer en pierre tous ceux qui la regardoient. Persée, muni du bouclier de Minerve, & des talonnieres de Mercure, coupa la tête à Méduse, & la porta à la Déesse, qui l'attacha à l'égide dont Jupiter lui avoit fait présent.

Méduse, fille de Phorcus Dieu Marin, est connue encore, ainsi que ses deux sœurs, sous le nom de *Gorgones* : elles n'avoient à elles trois qu'un seul œil, dont elles se servoient tour à tour; elles étoient coiffées de couleuvres, portoient de grandes ailes, avoient des griffes de lion aux pieds & aux mains, & des défenses de sanglier dans la bouche.

quoi sont-elles à l'épreuve de tes traits? Portent-elles aussi un panache effrayant, ou une tête de Méduse?

C. Ma mere, elles sont vénérables, & je les respecte. On les trouve toujours occupées à quelque chose d'utile; elles cultivent les Beaux-Arts & la Musique, & souvent je me suis arrêté au milieu d'elles pour jouir de leurs chants agréables.

V. Passe encore pour les Muses, puisqu'elles sont *vénérables*. Mais Diane, pourquoi ne lui fais-tu jamais aucune blessure?

C. Ma foi, c'est qu'il est impossible de la suivre & de l'atteindre dans ses courses vagabondes sur les montagnes. D'ailleurs, un autre amour occupe son cœur.

V. Et quel amour?

C. Celui de la chasse. Elle n'aime que les cerfs & les autres habitans des forêts, pour avoir le plaisir de les

pourſuivre, & de les percer à coups de fleches: Voilà ſon unique paſſion, & elle s'y livre toute entiere. Mais je ſais bien me dédommager ſur ſon frere, malgré toute l'habileté de celui-ci à lancer le javelot.

V. Oh! oui; je ſais que tu ne l'as pas épargné,



DIALOGUE XX.

Jugement de Pâris.



JUPITER, MERCURE, JUNON, MINERVE, VÉNUS, PARIS.

JUPITER.

MERCURE, prends cette pomme (*a*), & va trouver en Phrygie ce jeune Berger, fils de Priam, qui fait paître ses troupeaux sur l'un des sommets du

(*a*) La Discorde, piquée de n'avoir pas été invitée avec les autres Dieux aux noces de Thétis & de Pélée, résolut de s'en venger, en jetant sur la table du festin une pomme d'or, qui portoit ces mots : *A la plus belle.* Junon, Pallas, & Vénus disputerent cette pomme, jusqu'à ce que Pâris, par l'ordre de Jupiter, termina la querelle en faveur de Vénus.

mont Ida (*a*). Tu lui diras de ma part, que, comme il eſt beau lui-même, & connoiſſeur en amour (*b*), je veux qu'il prononce entre ces trois beautés, & qu'il donne la pomme à celle qu'il en croira digne. Vous, Déeſſes, diſpoſez-vous à vous rendre vers votre Juge. Je me récuſe en cette affaire. Je vous aime toutes trois également, & je voudrois, s'il étoit poſſible, que chacune de vous remportât la victoire : d'ailleurs, on ne peut décerner le prix à l'une, ſans devenir odieux aux deux autres; ainſi je ne puis être arbitre entre vous. Le jeune Phrygien devant

(*a*) Il en avoit trois, dont le plus élevé, ſur lequel Lucien place la ſcene du jugement de Pâris, étoit le Gargare.

(*b*) Socrate diſoit de lui-même, qu'il étoit σοφὸς τὰ ἐρωτικά, ce qui peut ſignifier également *Sage*, ou *connoiſſeur en amour* : ſes diſciples lui donnoient auſſi cette épithete, que Lucien, par déríſion du Philoſophe, applique aſſez plaiſamment au galant Berger de Phrygie.

lequel je vous envoie, eſt iſſu du ſang des Rois, & parent de mon Ganimede; élevé ſur les montagnes, il eſt ſimple, & plein de candeur.

VÉNUS. Pour moi, Maître des Dieux, quand vous nous donneriez le cauſtique Momus pour Juge, je ne craindrois point de paroître à ſes yeux; car que trouveroit-il à reprendre en moi? Mais il en faut un qui plaiſe aux trois rivales.

JUNON. Vénus, nous avons autant de confiance que vous, & nous accepterions votre bien aimé Mars lui-même, ſi l'on nous le propoſoit. Ainſi nous agréons le Berger Pâris, quel qu'il ſoit.

JUPITER. Et toi, ma fille, y conſens-tu? Quel eſt ton avis? Tu rougis, & tu détournes la vue. Un peu d'embarras en pareilles circonſtances ſied bien à une Vierge modeſte. Mais ton ſilence eſt un aveu. Partez donc. Je recommande cependant à celles d'entre

vous qui n'auront point l'avantage, de renoncer à tout ſentiment de haine & de vengeance contre le Berger. Vous ne pouvez pas être également belles toutes les trois.

MERCURE. Déeſſes, prenons le chemin de la Phrygie; hâtez-vous de me ſuivre, je ſerai votre guide. Vous pouvez avoir confiance en votre Juge; je connois Pâris; c'eſt un beau jeune homme, d'ailleurs très-galant, & par conſéquent fort en état de décider entre vous. Je vous jure que l'on pourra s'en rapporter à ſon avis.

VÉNUS. Tant mieux pour moi, s'il eſt équitable. Mais, dis-moi, Mercure; eſt-il marié, ou n'a-t-il point de compagne?

MERCURE. Je ne crois pas qu'il ſoit abſolument ſans femme.

VÉNUS. Que veux-tu dire?

MERCURE. Je penſe qu'il aime quelqu'une des beautés ruſtiques du mont Ida; mais cependant ſans en être for-

tement épris. Pourquoi me faites-vous cette question ?

VÉNUS. Pour rien.

MINERVE. Mais, Mercure, en parlant en secret à Vénus, tu trahis ses deux rivales ; & Jupiter ne t'a point chargé de cela.

MERCURE. Ne craignez point ; nous ne disons rien qui puisse vous causer d'ombrage. Vénus me demandoit seulement si Pâris étoit marié.

MINERVE. Et pourquoi cette curiosité ?

MERCURE. Je n'en sais rien ; l'idée du moment, m'a-t-elle dit : elle m'a interrogé sans dessein.

MINERVE. Est-il en effet sans femme?

MERCURE. Je ne le crois point.

MINERVE. A-t-il les inclinations martiales ? Aime-t-il la gloire ; ou n'aime-t-il que le soin de ses troupeaux ?

MERCURE. Je ne puis rien vous garantir : mais je présume qu'un jeune homme à la fleur de l'âge doit être

animé du beau feu de la gloire, & désirer de se distinguer dans les combats.

VÉNUS. Eh bien, Mercure, je ne te fais pas un crime, moi, d'avoir une conversation particuliere avec ma rivale; c'est le fait d'une querelleuse, & point du tout celui de Vénus.

MERCURE. Sa question étoit à peu près la même que la vôtre, & je lui ai répondu aussi simplement. Ainsi, ne croyez pas que je l'aye favorisée plus que vous, & ne me sachez point mauvais gré.

Mais, tout en causant, nous avons laissé le Ciel bien loin derriere nous. Voilà la Phrygie; je vois le mont Ida, & même, si je ne me trompe, le jeune Pâris, votre Juge.

JUNON. Où est-il? Je ne le vois pas.

MERCURE. Tenez, regardez à gauche, non pas au sommet de la montagne, mais à mi-côte, à l'endroit où vous voyez un antre & un troupeau.

JUNON. Un troupeau ! je n'en apperçois aucun.

MERCURE. Comment ! vous ne voyez pas, au bout de mon doigt, des génisses qui s'échappent de derriere les rochers, & un homme qui descend en courant après elles, pour les rassembler avec sa houlette ?

JUNON. Je le vois maintenant, si c'est-là lui.

MERCURE. Lui-même. Puisque nous ne sommes pas éloignés, si vous le jugez à propos, nous descendrons ici, & nous ferons le reste de la route à pied. Nous pourrions épouvanter Pâris, en tombant tout-à-coup des nues en sa présence.

JUNON. Tu as raison ; je suis de ton avis. Lorsqu'une fois nous serons à terre, il faut que Vénus marche la premiere, & nous serve de guide à son tour. Elle doit connoître le local, puisque, si l'on en croit la renommée, elle

eſt venue quelquefois ici rendre viſite à ſon cher Anchiſe.

VÉNUS. Courage, Junon; je ne m'offenſe pas de votre plaiſanterie.

MERCURE. Déeſſes, je me charge encore de vous montrer le chemin. J'ai eu le temps d'étudier tous les détours du mont Ida, lorſque Jupiter aimoit ſon jeune Phrygien; il m'a ſouvent envoyé dans ces lieux pour le venir voir. Voici le rocher où cet aimable enfant s'amuſoit à jouer de la flûte en gardant ſes troupeaux, quand il fut enlevé par Jupiter, déguiſé ſous la forme d'un aigle. L'oiſeau céleſte vint s'abattre derriere lui, le ſaiſit légérement dans ſes ſerres, prit ſa tiare dans ſon bec, & s'élança au milieu des airs. L'innocent Berger détournoit la tête pour fixer ſes regards épouvantés ſur ſon raviſſeur. Je pris ſa flûte, qu'il avoit laiſſé tomber dans ſa frayeur, & je volai à côté de l'aigle, pour aider celui-ci à ſoutenir ſon doux fardeau....

Mais voici votre Juge; abordons-le.... Bon jour, beau Pasteur.

PARIS. Bon jour, jeune inconnu. Qui vous amene en ces lieux? Quelles sont ces aimables femmes que vous accompagnez? D'aussi rares beautés ne sont pas faites pour habiter les montagnes.

MERCURE. Ce ne sont point des femmes. Tu vois, mon cher Pâris, Junon, Minerve & Vénus; & moi, je suis Mercure, que Jupiter envoie vers toi..... Eh quoi! tu trembles & tu pâlis! Ne crains rien; nous ne te voulons point de mal. Jupiter ordonne que tu sois Juge de leur beauté, & il s'en rapporte à ta décision; parce que, dit-il, tu es beau toi-même, & connoisseur en amour. Tu sauras quel est le prix de la dispute, en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PARIS. Voyons.... *A la plus belle.* Mais comment voulez-vous, Messager des Dieux, qu'un chétif mortel, un

ruſtique habitant des campagnes, ſe mêle de juger d'un ſpectacle ſi raviſſant, & ſi peu fait pour les yeux d'un Berger? Il faudroit le goût, la délicateſſe & l'urbanité des hommes les plus galans. Pour moi, je vous dirai bien quelle eſt la plus belle de mes chevres ou de mes géniſſes; mais voilà tout ce qui eſt de mon reſſort. Les trois Déeſſes me paroiſſent également belles, & il me ſemble impoſſible de détacher ſes regards de l'une pour les porter ſur l'autre. Les yeux, une fois fixés, aiment à conſidérer long-temps l'objet qui les charme; s'ils paſſent à la ſuivante, les mêmes attraits les retiennent & les enchantent; en un mot, c'eſt un enſemble de beautés, dont l'aſpect confus ravit mon ame & l'occupe toute entiere; je regrette de n'être point Argus, & je voudrois les contempler de cent yeux à la fois. Je crois qu'elles méritent la pomme toutes les trois. D'ailleurs, & c'eſt ce qui rend encore

la décision plus embarrassante, l'une est sœur & épouse de Jupiter, & les deux autres sont ses filles.

MERCURE. Réfléchis au parti que tu as à prendre; mais tu ne peux refuser d'obéir au Maître des Dieux.

PARIS. Faites seulement, Mercure, que les deux Divinités qui n'obtiendront point mon suffrage, ne deviennent point ennemies de leur Juge, & qu'elles regardent plutôt sa décision comme une erreur de sa vue égarée.

MERCURE. Elles le promettent. Allons, hâte-toi de procéder au jugement.

PARIS. Il faut bien s'y résoudre, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre. Dites-moi, je vous prie; suffit-il de les voir dans l'état où elles sont, ou dois-je prononcer sur tous les charmes de leur personne?

MERCURE. Cela dépend de toi; ordonne ce qui te plaira.

PARIS. En ce cas, je veux les voir dans toute leur beauté.

MERCURE. Déesses, déposez vos vêtemens; je détourne la vue.

VÉNUS. J'approuve beaucoup ta résolution, mon cher Pâris; je commence la premiere, & tu verras que je ne suis pas seulement la Déesse aux beaux bras, ou qu'on ne loue pas uniquement en moi de grands yeux (*a*): ma beauté est uniforme, & ne connoît point d'exceptions.

MINERVE. Pâris, ne la regarde point qu'elle n'ait ôté sa ceinture (*b*); cet

(*a*) Les épithetes dont Homere accompagne par-tout le nom de la Déesse Junon, sont λευκώλενος, *aux bras blancs*, & βοῶπις, *aux yeux de bœuf* selon Perrault & le sens littéral, mais *aux grands yeux* selon Boileau & les gens de goût; au lieu que Vénus est toujours appelée, Καλὴ καὶ χρυσῆ, *toute belle*, *& toute d'or*. Vénus reproche de même à Minerve les *yeux bleus* que lui donne Homere par l'épithete γλαυκῶπις, *aux yeux bleus ou d'azur*.

(*b*) Il y a au texte: *Qu'elle ne se déshabille*

ornement trompeur. eſt un taliſman, dont les enchantemens ſecrets te faſcineroient les yeux. Elle n'auroit pas dû même ſe préſenter ici dans des atours ſi recherchés, ni emprunter, comme une courtiſanne, l'éclat étranger du fard & des couleurs; elle ne devoit ſe montrer que ſous les ſimples traits qu'elle a reçus de la Nature.

Paris. Minerve a raiſon; ainſi, mere des Amours, quittez votre ceſte.

Vénus. Mais pourquoi Minerve elle-même veut-elle garder ſon caſque, & en impoſer à ſon Juge, en agitant ſon aigrette redoutable? Craint-elle que ſes yeux bleus n'aient plus de graces quand elle ſera nu-tête?

---

point avant d'avoir ôté ſa ceinture. J'ai cru rendre la penſée de l'Auteur d'une maniere plus claire, en faiſant dire à Pâris : *Ne la regarde point.....* Lucien fait ici alluſion aux vers charmans du quatorzieme chant de l'Iliade, v. 214 & ſuiv. dans leſquels Homere décrit la ceinture de Vénus.

MINERVE. Eh bien, le voilà, mon caſque.

VÉNUS. Et moi, voilà mon ceſte.

JUNON. Allons, hâtons-nous de quitter nos vêtemens.

PARIS. Grand Jupiter ! quel ſpectacle raviſſant ! que de beautés ! quelle volupté ! Quelle vierge paroît à mes yeux ! Quel éclat majeſtueux dans la Reine des Dieux ! qu'il paroît bien qu'elle eſt l'épouſe de Jupiter ! Quelle douceur dans les regards de l'autre ! que de charmes dans ſon ſouris gracieux ! Ah ! c'eſt trop de félicité pour un mortel. Si vous le trouvez bon, Déeſſes, chacune de vous paroîtra ſéparément. Mes regards, entraînés à la fois par mille objets enchanteurs, ne peuvent ſe fixer ſur aucun, & laiſſeroient toujours votre Juge indécis.

VÉNUS. Très-volontiers.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres Divinités ſe retirent.

JUNON. J'y conſens. Lorſque tu

m'auras examinée avec toute l'attention dont tu es capable, souviens-toi, mon cher Pâris, qu'il est une chose qui n'en mérite pas moins de ta part. L'Empire de l'Asie sera la récompense de ton suffrage.

PARIS. Les récompenses ne tentent point mon cœur. Retirez-vous; je terminerai le différend de la maniere qui me paroîtra convenable. Approchez, Minerve.

MINERVE. Si ta bouche me déclare la plus belle, tu seras le plus grand des Guerriers, & dans tous les combats la victoire marchera toujours sur tes pas.

PARIS. Divine Pallas, je ne prends aucun intérêt à la guerre ni aux combats. La Phrygie & la Lydie sont en paix, & le Royaume de mon pere n'a point d'ennemis à repousser. Mais rassurez-vous; quoiqu'insensible à l'appât des dons, votre Juge saura vous rendre justice. Reprenez vos vêtemens &

votre casque; j'ai assez vu pour prononcer sur votre beauté. C'est à Vénus à paroître.

VÉNUS. Me voici; je ne crains point l'approche de tes regards. Examine chacun de mes appas l'un après l'autre, & de près, & long-temps. Ecoute de plus, mon bel enfant, ce que va te dire la mere des Amours. Depuis long-temps j'admire en toi le plus beau des Phrygiens, & je félicite ta jeunesse des charmes que rassembla en toi l'indulgente Nature : mais depuis long-temps aussi je te blâme de ne point quitter les antres & les rochers, pour vivre au sein des villes. Je suis fâchée de te voir ainsi laisser flétrir la fleur de ta beauté dans un désert sauvage. Que peux-tu espérer dans tes montagnes ? Qu'importe à des troupeaux la beauté de leur Pasteur ? Ne devrois-tu pas avoir déjà goûté les douceurs de l'hymen, non pas avec une des grossieres & rustiques Bergeres du mont Ida,

mais avec quelque beauté d'Argos, de Corinthe, ou de Lacédémone ? Ne devrois-tu pas être l'heureux époux de quelque aimable Grecque, qui, comme Hélene, ſoit jeune, belle, égale à Vénus même, &, ce qui eſt plus à déſirer encore, qui connoiſſe toutes les ruſes piquantes de l'Amour ? Je répondrois bien que ma Lacédémonienne, à la premiere vue de tes charmes, ſe jetteroit entre tes bras, & te ſuivroit pour venir habiter avec toi. Son nom ſans doute aura quelquefois frappé tes oreilles.

PARIS. Non, Déeſſe de Cythere; il n'eſt jamais parvenu juſqu'à moi. Mais j'écouterai avec plaiſir tout ce que vous voudrez bien m'en apprendre.

VÉNUS. Hélene eſt fille de la belle Léda, que Jupiter vint trouver ſous la forme d'un cygne.

PARIS. Parlez-moi de ſa beauté.

VÉNUS. Elle eſt blanche comme l'oiſeau dont elle eſt née; une élégante

délicatesse se fait remarquer dans tout son corps, sorti de la coquille d'un oeuf. On la voit souvent nue dans l'arene, se livrer aux exercices de la lutte. Elle a fait naître de si violentes passions, même avant qu'elle eût atteint l'âge des amours, que Thésée, qui l'enleva, crut devoir soutenir pour elle une guerre sanglante. Dès les premiers jours de son printemps, tous les Princes Grecs aspirerent à sa main; Ménélas, de la maison des Pélopides, obtint la préférence. Si tu le veux, elle sera ton épouse.

PARIS. Comment ! une femme déjà mariée, mon épouse !

VÉNUS. Tu as encore la simplicité d'un jeune villageois sans expérience. Laisse faire Vénus; ce sont-là de ses prodiges.

PARIS. Mais je voudrois bien savoir quels seront vos moyens.

VÉNUS. Tu voyageras sous prétexte de voir la Grece. Arrivé à Lacédé-

mone, Hélene te verra; je me charge du reste. T'aimer dès-lors & te suivre, seront pour elle l'affaire d'un instant.

PARIS. Je ne puis me persuader qu'une femme abandonne subitement son mari, pour passer les mers avec un inconnu & un étranger.

VÉNUS. Ne t'inquiette point de cela. J'ai deux enfans d'une beauté ravissante, le Désir & l'Amour (a). Je te les donnerai l'un & l'autre pour guider tes pas dans ton voyage. L'Amour se glissera dans le cœur d'Hélene, & la forcera de t'aimer; le Désir, voltigeant autour de toi, te rendra aussi aimable que lui-même; je veux être aussi de la partie, & je prierai les Graces de nous

(a) Hésiode dit que le Désir, l'Amour, & la Volupté sont les Ministres de Vénus. Homere les compte aussi parmi les enchantemens secrets de sa ceinture, & Pâris dit qu'ils marchoient à sa suite, lorsqu'il enleva Hélene; Iliad. ch. III, v. 442. Tout le reste de ce Dialogue est composé des pensées & des expressions d'Homere.

accompagner. Je te laiſſe à penſer ſi tous nos efforts réunis ne toucheront pas le cœur de notre belle Lacédémonienne.

PARIS. Je ne vois pas trop comment tout cela pourra s'exécuter. Cependant j'aime déjà la belle Hélene; je crois la voir; je monte le vaiſſeau qui doit me conduire en Grece; je reviens avec l'objet chéri de mon cœur, & je ſuis affligé que ces charmans projets ne ſoient encore pour moi que des eſpérances.

VÉNUS. Tu ne peux toutefois, mon cher Pâris, céder aux douces impreſſions de l'Amour, ſans avoir auparavant porté un jugement favorable à ta bienfaictrice. Je ne dois préſider à votre hyménée qu'après avoir remporté le prix qu'on me diſpute, & je veux célébrer à la fois vos noces & ma victoire. Je te donne pour cette pomme l'Amour, l'Hymen, & la Beauté.

PARIS. Je crains qu'après le jugement

vous ne vous souveniez plus de vos promesses.

VÉNUS. Veux-tu que je te les assure par le serment des Dieux ?

PARIS. Non. Promettez-moi seulement une seconde fois.

VÉNUS. Je m'engage à te donner Hélene pour épouse, à l'obliger de te suivre jusqu'à Troie, & à te seconder de tout mon pouvoir.

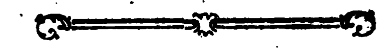
PARIS. Vous amenerez encore avec vous l'Amour, le Désir, & les Graces?

VÉNUS. Oui; & de plus, les Souhaits & l'Hymen.

PARIS. Recevez à ce prix la pomme que je vous remets.

DIALOGUE XXI.

Mars se moque des rodomontades de Jupiter.



MARS, MERCURE.

MARS.

As-tu entendu, Mercure, les fieres & ridicules rodomontades de Jupiter? Je laisserai tomber, nous disoit-il, une longue chaîne du Ciel en terre; vous la tirerez tous ensemble par une extrémité, moi par l'autre, &, si je le veux, tous vos efforts réunis seront incapables d'ébranler votre Maître; au contraire, si j'entreprends de vous attirer vers moi, non seulement vous céderez à la force de mon bras, mais j'enleverai

j'enleverai encore avec vous la terre & la mer au plus haut des airs. Tu te rappelles sans doute ces fanfaronnades & beaucoup d'autres qui ont frappé tes oreilles comme celles de tous les Dieux. J'accorderai volontiers qu'il seroit plus fort & plus vigoureux que chacun de nous en particulier; mais il ne viendra jamais à bout de me persuader qu'il pourra l'emporter seul contre nous tous, ou soutenir le poids des habitans de l'Olympe avec celui de la terre & des mers.

MERCURE. Sois un peu plus circonspect dans tes propos : tu risques beaucoup, & ton imprudente démangeaison de parler peut nous exposer à de fâcheuses affaires.

MARS. Crois-tu donc que je tiens de pareils discours indifféremment à tout le monde ? Je ne les confie qu'à toi seul, parce que je connois ta discrétion. Il me seroit bien difficile, quand je suis tête à tête avec toi, de me

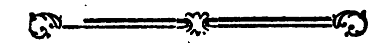
taire sur ce que j'ai remarqué de ridicule dans les menaces de Jupiter. Je me rappelois que, peu de temps avant qu'il se permît toutes ces forfanteries (*a*), Neptune, Junon & Pallas se liguerent contre lui, le saisirent, & formerent le dessein de le mettre dans les fers. Le Maître du tonnerre & de la foudre ne savoit que faire dans sa terreur; & malgré sa puissance & ses armes redoutables, il eût été infailliblement chargé de chaînes, si Thétis, par compassion, n'eût appelé à son secours Briarée aux cent bras. En pensant à cette aventure, je ne pouvois m'empêcher de rire des vanteries du Maître de l'Olympe.

(*a*) Dans le premier chant de l'Iliade, Achille conjure Thétis sa mere d'aller trouver Jupiter, pour obtenir de lui qu'il combatte en faveur des Troyens contre les Grecs. Il fait souvenir cette Déesse du service essentiel qu'elle a rendu au Maître des Dieux, dans la conjuration des trois Divinités, & Lucien met ici en prose tout ce passage du discours d'Achille. Iliad. ch. I, v. 398.

MERCURE. Tais-toi, te dis-je, & retiens ta langue. Il n'y a pas trop de sûreté pour toi de te permettre de pareilles réflexions, ni pour moi de les entendre.

DIALOGUE XXII.

Naissance du Dieu Pan.



PAN, MERCURE.

PAN.

JE vous salue, mon pere.

MERCURE. Bon jour. Mais comment suis-je ton pere?

P. N'êtes-vous point Mercure, qui prit naissance sur le mont Cyllene?

(*a*) Le mont Cyllene étoit une montagne d'Arcadie, célebre dans l'antiquité par la naissance de Mercure. *Tégée*, autour de laquelle Pan dit

M. Oui, ſans doute : mais comment es-tu mon fils ?

P. Je ſuis un fils adultérin que vous donna l'Amour.

M. Dis plutôt que tu es le fruit de l'adultere d'un bouc avec une chevre. Pourrois-tu tenir de moi ces cornes recourbées, ce nez monſtrueux, cette barbe hériſſée, ces pieds fourchus, & cette queue qui te pend par derriere ?

P. C'eſt ſur votre fils, ou plutôt ſur vous-même que tombent toutes ces plaiſanteries, & tous les ridicules dont vous aimez à me couvrir. C'eſt votre faute, mon pere, ſi vous donnez l'être à de ſi beaux enfans. Pour moi, je n'en ſuis aucunement reſponſable.

M. Mais quelle eſt donc ta mere ? Me ſerois-je uni avec une chevre ſans le ſavoir ?

P. Point du tout. Ne vous ſouvenez-

---

plus bas. qu'il avoit de nombreux troupeaux, étoit auſſi une ville de la même contrée.

vous pas d'avoir un jour fait violence à une jeune vierge en Arcadie ? Eh quoi ! vous vous mordez les doigts, & vous avez l'air de ne pas ſavoir ce qu'on veut vous dire ! Cette vierge eſt Pénélope, fille d'Icarius.

M. Pourquoi donc, puiſqu'elle avoit conçu de Mercure, a t-elle mis au monde un bouc hideux ?

P. Je vais vous répéter ce qu'elle m'a raconté elle-même, en m'envoyant en Arcadie. Mon fils, me dit-elle, je ſuis Pénélope, de Lacédémone, & tu vois en moi ta mere. Apprends que tu as pour pere le Dieu Mercure, fils de Jupiter & de Maia. Si tu as des cornes & des pieds fourchus, cela ne doit point t'affliger; lorſque ton pere vint me ſurprendre, il ſe cacha ſous la forme d'un bouc, & c'eſt pour cela que tu lui reſſembles.

M. Oui ; je me ſouviens qu'il m'eſt arrivé quelque aventure à peu près ſemblable. Ainſi, moi, qui ſuis fier de

ma beauté & de mon menton ſans barbe, je m'entendrai donc nommer ton pere, & me verrai expoſé à mille plaiſanteries ſur ma charmante progéniture ?

P. Mon pere, vous n'aurez jamais à rougir de moi. J'excelle dans la Muſique, & je tire de ma flûte des ſons merveilleux. Bacchus ne peut rien faire ſans moi ; je ſuis ſon compagnon ; je préſide à ſes danſes, & je marche à la tête de ſa troupe joyeuſe. Vous ſeriez enchanté, ſi vous voyiez les nombreux troupeaux que je poſſede autour de Tégée & du Parthénion. Je commande dans toute l'Arcadie. Derniérement encore, je fis de ſi grandes merveilles en faveur des Athéniens, dans les champs de Marathon, que l'on me conſacra, en récompenſe de ma valeur, un antre qui ſe voit au deſſous de la citadelle. Si vous allez jamais à Athenes, vous verrez combien l'on y révere le nom de Pan.

M. Mais dis-moi, Pan, puiſque c'eſt ainſi que l'on t'appelle ; es-tu marié ?

P. Point du tout : j'aime le plaiſir, & une femme ne me ſuffiroit pas.

M. Tu t'amuſes peut-être à careſſer tes chevres ?

P. Vous plaiſantez, je crois : Echo, Pithys, & toutes les Bacchantes ſont à moi (*a*), & c'eſt à qui d'entre elles m'accordera le plus de faveurs.

(*a*) Echo étoit une Nymphe fille de l'Air & de la Terre. Junon la condamna à ne répéter que la derniere parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé indirectement de cette Déeſſe, & qu'elle l'avoit amuſée par des diſcours agréables, pendant que Jupiter étoit avec ſes Nymphes. Echo, ſe voyant mépriſée de Narciſſe, dont elle avoit voulu ſe faire aimer, ſe retira dans les grottes, les montagnes, & les forêts, où elle ſécha de douleur, & fut métamorphoſée en rocher.

Pithys étoit une Nymphe qui fut aimée en même temps de Pan & de Borée. Celui-ci, indigné de ce qu'elle avoit donné la préférence à ſon rival, l'enleva dans un tourbillon, & la jeta

M. Ecoute, mon fils; ſais-tu bien quelle eſt la grace que j'ai à te demander à l'avenir ?

P. Parlez, mon pere ; nous verrons.

M. Approche, que je t'embraſſe de tout mon cœur ; mais ſouviens-toi déſormais de ne plus m'appeler ton pere, ſur-tout en préſence de quelqu'un.

ſur des rochers, où elle expira. La Terre, touchée de compaſſion pour le ſort de cette Nymphe, la métamorphoſa en pin.



DIALOGUE XXIII.

Différences bizarres entre Cupidon, Hermaphrodite, & Priape.



APOLLON, BACCHUS.

APOLLON.

EXPLIQUE-MOI donc, Bacchus, comment il ſe peut faire que Cupidon, Hermaphrodite, & Priape, auſſi différens de viſage que de caractere, ſoient trois freres nés d'une même mere (*a*)? L'un eſt d'une beauté raviſſante, habile dans l'art de lancer des fleches, & commande en Souverain à tout l'Univers; l'autre eſt un efféminé demi-

(*a*) Cupidon étoit fils de Mars, Hermaphrodite fils de Mercure, & Priape fils de Bacchus.

homme, dont les traits indécis ne permettent pas de dire ſi c'eſt un jeune homme ou une jeune fille ; enfin le troiſieme eſt d'une virilité monſtrueuſe.

BACCHUS. Il n'y a rien d'étonnant en cela ; ils ne tiennent point ces différences de Vénus, mais de leurs différens peres. Il arrive même ſouvent que deux jumeaux, enfans d'un même pere, naiſſent mâle & femelle, comme ta ſœur & toi (*a*).

A. Oui ; mais du moins nous nous reſſemblons, & nous avons les mêmes inclinations : nous ſavons l'un & l'autre parfaitement tirer de l'arc.

B. Il eſt vrai qu'il y a cela de commun entre vous ; mais Diane égorge ſes hôtes chez les Scythes ; & toi, tu prédis l'avenir, & te mêles de la Médecine.

(*a*) Apollon & Diane, enfans de Jupiter & de Latone.

A. Crois-tu que ma sœur se plaise parmi ces Barbares? Elle a déjà fait voir que si quelque Grec voyageoit dans ces contrées, elle monteroit avec empressement sur son vaisseau, pour fuir les cruautés & les meurtres.

B. C'est très-bien fait. Pour revenir à Priape, voici un trait de sa façon qui est assez risible. Je passois derniérement à Lampsaque (*a*); il me donna l'hospitalité. Après un repas où la liqueur bachique ne fut point épargnée, nous fûmes coucher. Au milieu de la nuit, mon galant se leve...... Mais je n'en dirai point davantage.

A. Il voulut apparemment t'éprouver.

(*a*) C'étoit une ville voisine de l'Hellespont, où Priape avoit, dit-on, fixé sa demeure. Les habitans, peu contens de sa conduite envers leurs femmes, le chasserent; &, pour se venger d'eux, il les rendit furieux & extravagans dans leurs plaisirs. Ce Dieu, la plus infame des Divinités, présidoit à toutes les débauches.

B. Précisément.

A. Et toi, que dis-tu à cela?

B. Que pouvois-je faire autre chose que d'en rire?

A. Je te félicite de n'avoir montré ni colere, ni dureté. Il étoit bien pardonnable de s'adresser à un beau garçon comme toi.

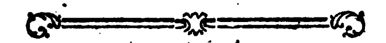
B. A ce titre, il devroit bien te faire subir la même épreuve à ton tour : car ta beauté & ta chevelure pourroient tenter Priape, même à jeun.

A. Il s'en donnera bien de garde : avec ma belle chevelure, j'ai encore un arc toujours prêt à le servir.



DIALOGUE XXIV.

Fonctions de Mercure.



MERCURE ET MAIA.

MERCURE.

VOYEZ, ma mere, s'il est dans l'Olympe un Dieu plus malheureux que moi.

MAÏA. Ne dis point cela, mon fils.

MERCURE. Et pourquoi ne le dirois-je pas, accablé comme je le suis d'une multitude d'affaires, obligé de me partager entre tant de fonctions différentes, & seul de tous les Dieux exposé, comme le dernier des mercenaires, à des fatigues excessives? Le matin, dès que je suis levé, il me faut balayer la salle du festin; étendre les tapis, & mettre chaque chose à sa place dans la

ſalle d'aſſemblée ; aller enſuite chez Jupiter, pour prendre ſes ordres, puis monter & deſcendre ſans ceſſe, & parcourir tous les jours un eſpace immenſe, pour faire ſes commiſſions, & m'acquitter de tous ſes meſſages. Revenu au Ciel, tout couvert de ſueur & de pouſſiere, c'eſt encore à moi à ſervir l'ambroiſie : il n'y a pas bien long-temps que j'étois auſſi chargé de verſer le nectar ; je n'en ſuis exempt que depuis l'arrivée de ce jeune Echanſon de Phrygie. Mais ce qu'il y a de plus pénible & de plus accablant pour moi, c'eſt que je n'ai pas plus de repos la nuit que le jour. Tandis que tout le monde dort à ſon aiſe dans l'Olympe, Mercure veille pour conduire les Ombres aux Enfers ; on fait de lui le Meſſager de la Mort, & il eſt obligé d'aſſiſter au Tribunal de Pluton, comme s'il n'avoit pas aſſez d'occupations pendant le jour. Athlete dans les cirques, Héraut dans les aſſemblées, Maître

d'Eloquence dans les Ecoles, faut-il encore que je sois chargé des affaires des Morts ? Du moins les deux fils de Léda se relevent mutuellement, & s'ils habitent le Ciel & les Enfers, ce n'est que tour à tour & l'un après l'autre. Mais moi, il faut que je sois par-tout en un même jour. Je vois des enfans de chétives & misérables mortelles (*a*), les fils d'Alcmene & de Sémélé, tranquillement assis à la table des Dieux, savourer à longs traits, sans soins & sans inquiétude, les douceurs du nectar & de l'ambroisie : & moi, qui me glorifie d'avoir pour mere Maïa, fille d'Atlas, je me vois réduit à les servir. Maintenant encore, j'arrive de Sidon, où Jupiter m'avoit envoyé vers la fille de Cadmus (*b*), pour la voir de sa part,

(*a*) Hercule & Bacchus.

(*b*) Il est probable que Lucien s'est trompé en cet endroit, & qu'il a mis la fille pour la sœur de Cadmus ; peut-être aussi le texte a-t-il été cor-

& lui rapporter de ſes nouvelles. Sans me donner le temps de reſpirer, il me fait repartir pour Argos, où je dois rendre viſite à Danaé, avec ordre de voir Antiope à mon paſſage en Béotie (*a*). Ma foi je ſuis excédé, & je n'y puis plus tenir. En vérité, ſi cela dépendoit de moi, je conſentirois bien volontiers à changer de condition, comme les eſclaves mécontens, qui prient leur Maître de les vendre.

MAÏA. Tu as tort, mon fils ; il faut obéir à ſon pere, ſur-tout quand on eſt jeune. Ainſi, hâte-toi de partir pour

---

rompu. Il ne peut pas être ici queſtion de Sémélé fille de Cadmus, puiſque Mercure ſuppoſe, quelques lignes plus haut, que Bacchus, fils poſthume de Sémélé, étoit déjà mort lui-même, & admis au rang des Dieux. Lucien veut donc parler d'Europe ſœur de Cadmus, & fille d'Agénor Roi de Phénicie.

(*a*) Antiope, fille de Nyctée, eut deux enfans de Jupiter déguiſé ſous la figure de Lycus Roi de Thebes, qu'elle avoit épouſé.

Argos, & de passer en Béotie, de peur que ta négligence ne t'attire quelques coups d'étrivieres. Les amoureux ne connoissent pas la patience, & leur bile s'échauffe aisément.

DIALOGUE XXV.

Chute de Phaéton.



JUPITER, LE SOLEIL.

JUPITER.

QU'AS-TU fait, ô le plus méchant des Titans (*a*)? en confiant ton char à un jeune étourdi, tu viens de perdre la

(*a*) On donne le nom de *Titan* au Soleil, soit parce qu'on l'a cru fils d'Hypérion, l'un des Titans, soit parce qu'on l'a pris pour Hypérion même, qui fut chargé, dit-on, de conduire le char du Soleil.

terre entiere. Les lieux dont il s'eſt trop approché ont été réduits en cendres, & ceux dont il s'eſt trop éloigné, ont été glacés par un froid rigoureux : il a porté par-tout le trouble & la confuſion, & ſi je ne m'étois enfin apperçu des déſaſtres que cauſoit cet habile conducteur, & que je n'euſſe pris le parti de le foudroyer, c'en étoit fait du genre humain.

LE SOL. Je ſens, Maître des Dieux, toute la faute que j'ai commiſe ; mais daignez excuſer un pere d'avoir cédé aux vives inſtances de ſon fils. Pouvois-je d'ailleurs prévoir qu'il en réſulteroit un auſſi grand malheur ?

JUP. Comment ! ne ſavois-tu pas que la conduite de ton char exigeoit la plus ſcrupuleuſe exactitude, & que le moindre écart ſuffiſoit pour tout perdre ? Ne connois-tu pas la fougue impétueuſe de tes courſiers, dont le frein ne pouvoit être retenu que par un bras vigoureux & incapable de mollir ? Ne

devois-tu pas prévoir qu'ils braveroient les rênes fléchiſſantes, comme vient de l'éprouver ce jeune téméraire, qu'ils ont entraîné à leur gré dans tous les ſens, & qui n'a pu s'en rendre maître un ſeul inſtant?

Le Sol. Hélas! je ne craignois que trop ces funeſtes inconvéniens; auſſi ai-je long-temps refuſé de lui accorder ſa demande. Enfin, vaincu par ſes inſtances & ſes larmes, qu'appuyoit encore Clymene ſa mere, je conſentis avec peine à le laiſſer monter ſur mon char. J'eus ſoin de lui preſcrire la maniere dont il devoit s'avancer dans cette route inconnue; juſqu'où il pouvoit permettre aux courſiers de s'élever dans les airs; puis, au déclin de la carriere, comment il devoit les faire deſcendre par une pente inſenſible, & retenir toujours les rênes, en ſe défiant ſans ceſſe de leur fougueuſe vivacité. Je ne manquai pas de lui faire enviſager le péril extrême auquel il s'expoſoit en

s'écartant de la voie que je lui avois tracée. Mais ce malheureux enfant, ébloui fans doute au milieu d'un océan de lumiere, épouvanté de l'immenfe profondeur qu'il voyoit fous fes pieds, n'aura pu réfifter à l'impreffion de la terreur. Mes chevaux, fentant que je n'étois pas là pour les conduire, & méprifant la foible main qui les dirigeoit en mon abfence, fe feront précipités hors de la route ordinaire, & auront ainfi occafionné tous ces malheurs. Phaéton, craignant d'être renverfé, aura probablement quitté les rênes dans fa frayeur, pour fe retenir au char. Son infortune & ma douleur font pour l'un & pour l'autre un fupplice affez rigoureux.

JUP. Affez rigoureux! après une imprudence auffi téméraire! Au refte, je veux bien te faire grace pour cette fois; mais fouviens-toi qu'à l'avenir, fi tu te rendois jamais coupable d'un tel forfait, & fi tu t'avifois de te faire rem-

placer par un tel suppléant, je te ferois éprouver combien les feux de ma foudre sont plus brûlans que ceux du Soleil.

Que les sœurs de Phaéton lui élevent un tombeau sur les bords de l'Eridan, dont les eaux l'ont reçu dans sa chute. Que les larmes qu'elles répandent sur son infortune, soient changées en ambre, & elles-mêmes en peupliers noirs. Toi, lorsque la fleche de ton char & ta roue brisée seront réparées, rassemble tes coursiers & reprends ta carriere. Mais n'oublie rien de tout ceci.



DIALOGUE XXVI.

Ressemblance, différence, & fonctions des Dioscures.



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

Peux-tu me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda se nomme Castor, & lequel est Pollux? Pour moi, je ne sais à quelle marque les distinguer.

Mercure. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire; sa peau est lice & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile; tous deux

---

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix.* Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

ont un javelot en main, & tous deux un cheval blanc ; en un mot, j'ai souvent donné le nom de Castor à Pollux, & celui de Pollux à Castor. Je voudrois savoir encore pourquoi ils ne sont pas au Ciel tous les deux en même temps, & par quelle raison l'un est alternativement parmi les Morts, tandis que l'autre est au rang des Dieux.

M. C'est l'amour fraternel qui les rend tantôt habitans des Cieux, & tantôt habitans des Enfers. L'un des deux fils de Léda avoit obtenu l'immortalité ; comme l'autre restoit nécessairement soumis à la mort, ils se sont partagés entre eux les avantages de la Divinité.

A. Mais ce partage n'est pas réfléchi. L'un est dans l'Olympe, tandis que l'autre est chez Pluton ; ils ne pourront jamais se voir. Cependant c'étoit-là le voeu le plus ardent que formoit leur tendresse. Encore une question :

Tu

Tu sais que je suis Devin; Esculape, Médecin; toi, Maître d'escrime & de pugilat; Diane, Sage-femme; enfin tous les habitans de l'Olympe ont chacun leur emploi, par lequel ils se rendent utiles, soit aux autres Dieux, soit aux hommes : & nos deux freres, que feront-ils? Passeront-ils leur jeunesse à se nourrir tranquillement à la table des Dieux, sans travailler?

M. Non pas; leur fonction est de seconder Neptune, de parcourir les mers sur leur cheval blanc, de se fixer sur les vaisseaux qu'ils voient surpris de la tempête, & de les sauver par leur présence.

A. Voilà un emploi utile & salutaire.





DIALOGUES DES DIEUX DE LA MER.

DIALOGUE I.

Amours de Polyphème pour Galatée.



DORIS, GALATÉE.

DORIS.

ON dit, Galatée, que ce beau Berger de Sicile vous aime éperdument. Vous avez là un galant tout-à-fait charmant.

G. Ne plaisantez point, Doris; quoi que vous en puissiez dire, il est fils de Neptune.

D. Eh! croyez-vous que la naissance pût effacer, dans le fils même de Ju-

piter, l'affreuſe difformité d'un ſauvage velû comme une bête fauve, ou d'un monſtre qui n'auroit qu'un œil au milieu du front ?

G. Le poil touffu qui lui donne un air ſauvage à vos yeux, annonce des graces viriles, & n'eſt point ſans agrément. L'œil qui décore ſon front, le ſert auſſi bien que s'il en avoit deux.

D. On diroit, à vous entendre vanter les charmes du Cyclope, que Polyphème eſt le bien aimé de Galatée, plutôt que Galatée l'amante de Polyphème.

G. Non, mon cœur n'eſt point épris d'amour pour lui; mais je ne puis le voir en butte à vos railleries choquantes. Je vois d'ailleurs que vos ſarcaſmes injurieux ſont dictés par la jalouſie. Vous ne pouvez vous rappeler, ſans un ſecret dépit, le jour où ce Berger, faiſant paître ſes troupeaux ſur les montagnes, fut témoin de nos amuſemens, & vit les Nymphes folâ-

trer ſur le rivage qui s'étend entre la mer & le pied du mont Etna. Il n'arrêta ſes regards ſur aucunes de vous, & moi ſeule parut fixer ſon attention; c'étoit dire aſſez que ſon cœur ne ſentoit rien pour vous, & qu'il me trouvoit la plus belle comme la plus aimable de nos compagnes. Voilà ce qui vous déſeſpere.

D. Comment, Galatée! vous croyez faire des jalouſes, parce qu'un Pâtre demi-aveugle aura jugé que vous étiez belle! Au reſte, qu'a-t-il pu trouver en vous de ſi attrayant? Votre blancheur peut-être; ſon œil, accoutumé à celle du lait & des fromages, trouve des charmes dans tout ce qui en a la couleur. Pour juger vous-même de votre beauté, attendez que la ſurface de la mer ſoit claire & tranquille: regardez-vous alors du haut d'un rocher dans le miroir des eaux; votre image vous paroîtra plus blanche que les lis; mais que la blancheur eſt inſipide quand

elle n'eſt point relevée par le vif éclât des roſes !

G. Inſipide tant qu'il vous plaira. Je puis au moins me flatter d'être aimée de Polyphème ; au lieu que, parmi vous, il n'en eſt point une ſeule en qui un Berger, un Matelot, un Batelier, ait jamais loué le moindre agrément. D'ailleurs mon Amant, ſans parler de ſes autres talens, eſt excellent Muſicien.

D. Ah ! Galatée, que cet éloge eſt indiſcret ! La voix de Polyphème nous eſt connue depuis le jour où il voulut vous régaler de ſes concerts. Mere des Graces ! nous crûmes entendre chanter l'animal du bon Silene. Et ſa lyre, quel ſuperbe inſtrument ! Imaginez une tête de cerf décharnée, dont les bois ſervoient de montans ; il les avoit unis par une traverſe, à laquelle étoient attachées les cordes, ſans clavicules. Auſſi, comme nous admirions la délicateſſe & la mélodie des ſons qu'il ſavoit en tirer ! Il chantoit ſur un ton, & s'accompa-

gnoit ſur un autre. Il nous fut impoſſible de retenir nos ris tant que dura ce concert amoureux. La Nymphe Echo, quoiqu'elle aime à répéter tout ce qu'elle entend, ne voulut point répondre à ſon étrange muſique ; elle auroit eu trop à rougir en imitant l'âpre rudeſſe de ſes riſibles chants. Pour ſurcroît de galanterie, l'aimable Berger portoit entre ſes bras un joli petit ours, auſſi velu que lui. Comment pourroit-on, Galatée, vous envier un tel Amant ?

G. Faites-nous donc connoître le vôtre, Doris. Eſt-il plus beau, chante-t-il avec plus de graces, pince-t-il mieux de la guitare ?

D. Je n'en ai point, Galatée, & je n'ai pas la vanité de préſumer comme vous du pouvoir de mes charmes. Mais gardez votre Cyclope à l'odeur de bouc ; gardez votre galant, qui mange ſes hôtes tout vivans. Poſſédez ſon coeur ſans partage, & qu'il poſſede le vôtre.

DIALOGUE II.

Aveuglement de Polyphème.

POLYPHÈME, NEPTUNE.

POLYPHÈME.

O mon pere ! quel traitement vient de me faire éprouver le plus scélérat des hôtes ! Après m'avoir enivré, il m'a surpris & aveuglé pendant mon sommeil.

N. Quel est ce perfide?

P. Il me dit d'abord qu'il s'appeloit *Personne ;* mais lorsqu'il eut échappé de mes mains, & qu'il se vit en sûreté, il me cria que son nom étoit Ulysse.

N. Ah ! je le connois. C'est le Roi d'Ithaque, qui revenoit sans doute de Troie. Mais comment a-t-il osé s'adresser à toi? il n'est pas le plus brave des hommes.

DIALOGUE XXVI.

Reſſemblance, différence, & fonctions des Dioſcures.



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda ſe nomme Caſtor, & lequel eſt Pollux? Pour moi, je ne ſais à quelle marque les diſtinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Caſtor, & c'eſt Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu? car ils ſe reſſemblent parfaitement.

M. Pollux a ſur le viſage quelques cicatrices des bleſſures qu'il a reçues de ſes adverſaires, en s'exerçant au pu-

gilat; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (*a*), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire; sa peau est lice & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile; tous deux

(*a*) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix.* Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

Reſſemblance, différence, & fonctions des Dioſcures.



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda ſe nomme Caſtor, & lequel eſt Pollux ? Pour moi, je ne ſais à quelle marque les diſtinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Caſtor, & c'eſt Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils ſe reſſemblent parfaitement.

M. Pollux a ſur le viſage quelques cicatrices des bleſſures qu'il a reçues de ſes adverſaires, en s'exerçant au pu-

gilat; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (*a*), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire; sa peau est lice & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile; tous deux

(*a*) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit: *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix.* Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

Ressemblance, différence, & fonctions des Dioscures.



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

Peux-tu me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda se nomme Castor, & lequel est Pollux? Pour moi, je ne sais à quelle marque les distinguer.

Mercure. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire; sa peau est lice & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

Reſſemblance, différence, & fonctions des Dioſcures.



APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda ſe nomme Caſtor, & lequel eſt Pollux? Pour moi, je ne ſais à quelle marque les diſtinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Caſtor, & c'eſt Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu? car ils ſe reſſemblent parfaitement.

M. Pollux a ſur le viſage quelques cicatrices des bleſſures qu'il a reçues de ſes adverſaires, en s'exerçant au pu-

gilat; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (*a*), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire; sa peau est lice & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'oeuf, au dessus de laquelle brille une étoile; tous deux

(*a*) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

élément. Vous pouvez même paroître ſous la forme d'un arbre ou ſous celle d'un lion ; je ne vois rien d'impoſſible en cela ; mais qu'un habitant des mers devienne du feu, voilà ce qui m'étonne & ce que je ne puis croire.

P. Tu as tort d'en être étonné ; rien n'eſt plus certain.

M. J'en ai moi-même été le témoin. Mais je crois, ſi vous me permettez de le dire, qu'il y a de la ſupercherie dans votre fait, & que vous en impoſez aux yeux des ſpectateurs par de vaines apparences ſans réalité.

P. Et quelle ſupercherie peut-on ſoupçonner dans l'évidence même ? N'avois-tu pas les yeux bien ouverts, pour voir les différentes formes que je prenois ? Si tu perſiſtes à n'en rien

---

Protée, vint à bout d'apprendre de lui ce qu'il déſiroit. C'eſt d'après cet endroit de l'Odyſſée, que Lucien a imaginé ce Dialogue entre Ménélas & Protée.

croire, & que tu regardes tout ce que j'ai fait en ta préſence comme des preſtiges trompeurs, lorſque tu me verras métamorphoſé en feu, approche ta main de la flamme, ſi tu l'oſes; tu t'aſſureras alors ſi ce n'eſt qu'une ſimple apparence, ou ſi j'ai la faculté de brûler.

M. Il n'eſt pas trop ſûr de tenter cette expérience.

P. Il faut que tu n'aies jamais vu de polype de mer, & que tu ignores les propriétés de ce poiſſon.

M. Pardonnez-moi, j'en ai vu; mais je ſerois charmé d'apprendre de vous ce qu'il a de particulier.

P. A quelque rocher qu'il s'attache, il en prend la couleur (*a*), afin d'échap-

---

(*a*) Il y a de grands & de petits polypes marins. Les petits ſont des inſectes qui, d'après les meilleures obſervations des Modernes, conſtruiſent les coraux, les corallines, les lithophytes, les eſcares, les alcyons, les éponges, & toutes

per plus aiſément à l'œil du Pêcheur, qui, trompé par cette uniformité parfaite, confond le poiſſon avec la pierre.

M. Tout le monde le dit; mais il y a beaucoup moins de vraiſemblance encore dans vos métamorphoſes.

P. A quoi donc pourras-tu t'en rapporter, ſi tu n'en crois tes propres yeux?

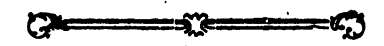
M. Il eſt vrai que j'ai vu, & très-bien vu; mais il me paroîtra toujours étrange qu'une même choſe puiſſe devenir eau & feu.

---

les autres ſubſtances qu'on avoit priſes autrefois pour des plantes. Comme les *polypiers* forment des bouquets de fleurs brillantes, & de différentes couleurs, les Anciens, qui étoient en ce genre d'obſervation bien éloignés des Modernes, ont cru que le polype prenoit la couleur du rocher auquel il s'attache.

DIALOGUE V.

La Discorde jette la pomme d'or aux noces de Thétis.



PANOPE, GALÈNE.

PANOPE.

VIS-TU hier ce que fit la Discorde, en Thessalie, dans le festin des noces de Thétis, auquel on ne l'avoit point invitée ?

G. Non ; je n'ai pas pu m'y trouver. Neptune m'avoit chargée de maintenir, pendant ce temps-là, le calme sur la mer, & d'empêcher les flots de se soulever. Que put donc faire la Discorde, puisqu'elle n'y étoit pas non plus?

P. Thétis & Pélée venoient de se retirer, conduits au lit nuptial par Nep-

tune & Amphitrite : la Difcorde fe gliffa dans la falle du feftin, fans être apperçue d'aucun des convives; les uns étoient occupés à boire, & les autres applaudiffoient aux fons de la guitare d'Apollon, & au doux chant des Mufes. Elle jeta au milieu de l'affemblée une fuperbe pomme d'or, fur laquelle étoient écrits ces mots : *A la plus belle.* Cette pomme roule, comme à deffein, précifément à l'endroit où étoient placées Junon, Vénus & Minerve; Mercure la ramaffe, & lit l'infcription. Pour nous, humbles Néréides, il nous fallut garder un modefte filence; car, que pouvions-nous faire autre chofe en préfence des Déeffes ? Chacune d'elles prétendit s'en emparer comme d'un hommage qui lui étoit adreffé, & fi Jupiter n'eût mis fin à leurs querelles, je crois qu'elles en feroient venues aux mains. Quelques inftances que lui firent les Déeffes pour décider leur différend, il ne voulut jamais y confentir. Vous

pouvez, leur dit-il, aller trouver le fils de Priam, ſur le mont Ida; ce jeune Berger ſe connoît en beauté, & c'eſt un excellent juge en ce genre.

G. Les Déeſſes ont-elles accepté?

P. Je crois qu'elles ſe rendent aujourd'hui ſur le mont Ida, & quelqu'un doit venir bientôt nous apprendre laquelle des trois aura remporté la victoire.

G. Je t'annonce d'avance que ce ſera Vénus, à moins que le Juge ne ſoit aveugle.



DIALOGUE VI.

Enlévement d'Amymone.



UN TRITON, AMYMONE, NEPTUNE.

LE TRITON.

DIEU des Mers, il vient tous les jours une fille charmante puiser de l'eau sur les bords de Lerne (*a*); je ne crois pas avoir vu de beauté plus accomplie.

NEPT. Est-ce une personne de condition, ou quelque esclave chargée de cette fonction?

LE TRIT. Je me suis informé de son nom & de sa naissance : elle se nomme

(*a*) C'étoit un marais dans le territoire d'Argos, où se retiroit l'hydre à plusieurs têtes que défit Hercule, & où les Danaïdes jeterent les têtes de leurs maris.

Amymone (*a*), & elle eſt une des cinquante filles de Danaüs : il les traite avec la plus grande dureté ; il leur preſcrit des tâches pénibles, les envoie puiſer de l'eau, & les accoutume encore à beaucoup d'autres ouvrages, afin qu'elles ne ſoient point oiſives.

NEPT. Mais il y a bien loin d'Argos juſqu'au lac de Lerne (*b*) ! Fait-elle un

---

(*a*) D'autres Mythologiſtes racontent ſon Hiſtoire différemment. Après avoir, la premiere nuit de ſes noces, tué Encelade ſon mari, ſelon l'ordre de ſon pere, elle ſe retira dans les bois, preſſée par les remords. En voulant tirer ſur une biche, elle bleſſa un Satyre, qui la pourſuivit, & à qui elle fut obligée de céder, malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce Dieu, quelque temps après, la métamorphoſa en fontaine.

(*b*) La ville d'Argos étoit une des plus renommées de la Grece, & il exiſte encore un lieu auquel le nom d'*Argos* eſt reſté. Cette ville donna le nom d'*Argolide* à la contrée du Péloponneſe dont elle faiſoit la partie principale. Le lac de Lerne étoit auſſi dans l'Argolide, à quarante milles d'Argos.

si long chemin sans être accompagnée?

LE TRIT. Oui. Vous savez qu'on ne trouve guere d'eau dans Argos, & qu'il faut y en porter sans cesse.

NEPT. Ce que tu viens de me dire de cette aimable enfant ne me laisse plus maître de moi; tu m'as inspiré le plus violent désir de la voir.

LE TRIT. Eh bien, allons-y : voici précisément l'instant où elle va puiser de l'eau, & elle doit être vers le milieu du chemin qui conduit au lac.

NEPT. Attelle mes chevaux à mon char. Mais non, cela demanderoit trop de temps; amene-moi le plus léger de mes dauphins; j'arriverai plutôt.

LE TRIT. Voici le plus agile.

NEP. Fort bien. Partons. Toi, nage à mes côtés..... Voici le lac de Lerne. Je vais me mettre en embuscade quelque part en cet endroit. Fais bien le guet, & quand tu la verras venir....

LE TRIT. La voilà près de vous.

NEPT.

NEPT. Qu'elle eſt belle ! qu'elle eſt jeune ! enlevons-la, Triton.

AMYM. Où m'entraîne cet homme, & que me veut-il ? C'eſt quelque raviſſeur envoyé par mon oncle Egyptus (a). Je vais appeler mon pere.

LE TRIT. Taiſez-vous, Amymone ; c'eſt Neptune.

AMYM. Quoi ! Neptune ; que voulez-vous dire ? pourquoi me faites-vous violence, & m'entraînez-vous dans la mer ? Infortunée ! je vais périr au ſein des eaux.

NEPT. Ne craignez point, il ne vous arrivera aucun mal. Je vais, d'un coup de mon trident, faire jaillir ſur ce rocher voiſin du rivage, une fontaine qui portera votre nom (b) Vous ſerez heu-

---

(a) Egyptus perſécuta long-temps Danaüs ſon frere ; celui-ci vint s'établir dans la Grece, pour éviter ſes pourſuites, & fut Roi d'Argos.

(b) Il y avoit en effet près du lac de Lerne, au rapport de Pline & de Strabon, une fontaine appelée *Amymone*.

reuſe, &, après votre mort, vous ſerez ſeule diſpenſée de verſer de l'eau avec vos ſœurs.

DIALOGUE VII.

Io métamorphoſée en géniſſe.



NOTUS, ZÉPHIR (a).

NOTUS.

EH quoi, Zéphire ! Jupiter auroit-il été amoureux de cette géniſſe à qui

(a) Le Notus qui parle dans ce Dialogue, étoit le vent du midi, & l'un des quatre principaux, ainſi que Zéphire, qui étoit le vent d'occident. Ce dernier, fils d'Eole & de l'Aurore, ſouffle avec tant de douceur, qu'il rend la vie aux arbres & aux plantes. Il épouſa la Déeſſe Flore, dont il eut pluſieurs enfans. On le repréſente ſous la figure d'un jeune homme ayant un air ſerein.

Mercure fait paſſer la mer pour la conduire en Egypte?

Z. Oui; mais elle n'étoit pas géniſſe alors. Elle étoit fille du fleuve Inachus. Jalouſe de ce que Jupiter l'aimoit éperdument, Junon, par dépit, l'a ainſi métamorphoſée.

N. L'aime-t-il encore dans ſa métamorphoſe?

Z. Aſſurément; & c'eſt parce qu'il l'aime toujours qu'il l'envoie en Egypte. Il nous a ordonné de ne point agiter les flots pendant ſon paſſage; car il veut l'élever au rang des Dieux, ainſi que l'enfant qui doit naître d'elle.

N. Comment! une géniſſe Déeſſe!

Z. Oui; & qui plus eſt, Déeſſe des Nautonniers. Mercure m'a dit que nous ſerions entiérement ſoumis à ſa puiſſance, & qu'elle nous ordonneroit de ſouffler ou de retenir notre haleine à ſon gré.

N. Puiſqu'elle eſt notre Souveraine, hâtons-nous donc de lui faire la cour.

Z. J'y consens; elle nous accordera plus volontiers sa bienveillance. Mais la voilà passée, & elle est arrivée sur le rivage.... Vois-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & que Mercure vient d'en faire, comme auparavant, une belle femme?

N. Voilà de grands prodiges. Ses cornes, sa queue, ses pieds fourchus ont disparu, & c'est une femme charmante.... Vois donc aussi Mercure lui-même! Ce n'est plus ce beau jeune homme, Messager des Dieux! Sa figure s'alonge en museau de chien!

Z. N'ayons pas trop de curiosité; il sait mieux que nous ce qu'il doit faire.



DIALOGUE VIII.

Histoire d'Arion.



NEPTUNE, ET LES DAUPHINS.

NEPTUNE.

JE loue beaucoup, mes chers Dauphins, votre constante amitié pour les hommes, & l'humanité avec laquelle vous avez reçu le fils d'Ino, pour le transporter jusqu'à l'Isthme, lorsque du haut des rochers Scironiens il se précipita au sein des eaux avec sa mere (*a*);

(*a*) Ino ou Leucothée, voyant que son mari Athamas, dans un mouvement de furie, avoit jeté son fils Léarque contre un rocher, se précipita dans la mer avec son autre fils Mélicerte ou Palémon, pour éviter le même malheur. Ils furent métamorphosés l'un & l'autre en Divinités de la Mer.

je loue beaucoup auſſi celui d'entre vous, qui, prénant ſur ſon dos le célebre Chantre de Métymne (*a*), avec ſes ornemens de Muſicien & ſa guitare, ne l'abandonna point au moment où il étoit près de périr, par la cruauté de barbares Nautonniers, & le conduiſit à la nage juſqu'au promontoire de Ténare.

UN DAUPH. Ne vous étonnez point, Dieu des Mers, de notre bienveillance envers les hommes; nous ſommes nous-mêmes des hommes métamorphoſés en poiſſons.

N. Je le ſais, & je trouve Bacchus très-blâmable d'avoir auſſi cruellement

Les rochers Scironiens étoient dans la Mégaride, canton particulier de l'Attique, & la ſéparoient d'Eleuſis, en ſe prolongeant vers l'Iſthme.

(*a*) Métymne eſt la Capitale de l'île de Lesbos, aujourd'hui *Mételin*, dans l'Archipel, vers les côtes de l'ancienne Troade, contrée qui répond à ce qu'on nomme maintenant *Natolie*. Alcée & Sapho étoient de Lesbos.

abusé de la victoire navale qu'il remporta sur vous. Il auroit bien dû se contenter de vous soumettre à son obéissance, comme tous les autres peuples qu'il avoit vaincus. Mais, fais-moi connoître, je te prie, les détails qui concernent Arion.

LE DAUPH. Ses rares talens lui avoient mérité les bonnes graces de Périandre (*a*), qui aimoit beaucoup à le voir & à l'entendre. Comblé des bienfaits de ce Prince, il voulut retourner à Métymne, pour se faire honneur aux yeux de ses concitoyens, des immenses richesses qu'il avoit amassées. En conséquence, il monta dans une barque, qui malheureusement étoit conduite

(*a*) Périandre étoit Tyran de Corinthe, & l'un des sept Sages de la Grece. Il usurpa la Souveraineté de sa Patrie, 628 ans avant J. C. Cet usurpateur a mérité des éloges, parce qu'il fut politique, savant, & protecteur des Lettres & des Arts.

par une bande de fcélérats. Comme il leur laiffa entrevoir qu'il portoit avec lui beaucoup d'or & d'argent, ces brigands attenterent à fa vie. Je nageois autour de la barque, & j'entendis cet infortuné qui leur difoit : Puifque vous avez réfolu ma perte, fouffrez que je prenne mes habits de fête, & que je célebre moi-même mes funérailles par quelques chants lugubres ; je me précipiterai enfuite de mon propre mouvement au milieu des mers. Les Nautonniers y confentirent : il fe revêtit de fes ornemens de Muficien, fit entendre les accens les plus touchans, & tomba au fein des eaux, où il étoit fur le point de périr. Je le reçus, le pris fur mon dos, & le tranfportai, à la nage (*a*), jufqu'au Ténare.

NEPT. Ton goût pour la Mufique eft très-louable, & tu as bien récompenfé Arion de fes chants harmonieux.

(*a*) Je lis [illegible], *ferens*, au lieu d'ἔχων, *habens*.

DIALOGUE IX.

Malheur d'Hellé, & origine de la dénomination de l'Hellespont.



NEPTUNE, LES NÉRÉIDES.

NEPTUNE.

JE veux que le détroit où cette jeune infortunée a péri soit appelé *Hellespont*, de son nom (*a*). Vous, Néréides,

(*a*) Ino, seconde femme d'Athamas Roi de Thebes, sollicita Phryxus, son beau-fils, de l'aimer. Se voyant refusée, elle l'accusa d'avoir attenté à son honneur. Aussi-tôt une peste ravagea tout le pays; & l'Oracle consulté répondit, que les Dieux s'appaiseroient, en leur immolant les dernieres personnes de la Maison Royale. Comme cet oracle regardoit Phryxus & Hellé, qu'Athamas avoit eus de son premier mariage avec Néphalé, on les condamna à être immolés. Nous

transportez son corps dans la Troade, afin que les habitans lui donnent la sépulture.

AMPHITRITE. Souffrez, Dieu des Mers, que ce détroit qui porte son nom lui serve aussi de tombeau; car nous sommes sensiblement touchées du sort que lui a fait éprouver sa belle-mere.

N. Cela ne se peut pas, ma chere Amphitrite; d'ailleurs, il ne conviendroit pas qu'elle fût ici ensevelie sous le sable. Il vaut mieux, comme je l'ai dit, qu'elle soit dans la Troade, ou dans la Chersonese (a); & puis, ce

avons vu, tome II, page 92, qu'un belier les transporta dans la Colchide. En traversant *la mer*, Hellé effrayée tomba, & se noya dans cet endroit qu'on appela depuis *Hellespont* (aujourd'hui *détroit des Dardanelles*). Ce belier fut placé parmi les douze signes du Zodiaque, dont il est le premier, & sa toison est la fameuse toison d'or.

(a) Il s'agit ici de la Chersonese, ou péninsule de Thrace, qui étoit resserrée d'un côté par un

ne ſera pas une médiocre conſolation pour elle de voir ſa marâtre Ino ſubir la même deſtinée. Bientôt pourſuivie par Athamas, elle ſe précipitera du haut du mont Cithéron (*a*) dans la mer avec ſon fils, qu'elle portera entre ſes bras.

A. Mais il faudra auſſi la ſauver, par égard pour Bacchus, dont elle fut la nourrice.

N. Cette barbare ne le mérite pas;

---

golfe de la mer Egée, appelé *Mélanès*, & de l'autre par l'Helleſpont.

(*a*) Peut-être au lieu de Κιθαιρῶνος, faut-il lire σκίῤῥων, les monts *Scironiens*, comme dans le Dialogue précédent, au lieu du mont *Cithéron*. Ce dernier eſt ſitué dans la Béotie, au nord de la Mégaride & de l'Attique, entre la ville de Mégare au midi, & celle de Platée au nord; & l'Helleſpont où ſe précipita Hellé, eſt ſéparé du mont Cithéron par toute la Béotie, l'Euripe, l'île d'Eubée, & la mer Ægée; car l'Helleſpont eſt le canal qui conduit de la mer Egée dans la Propontide.

cependant nous ne pouvons guere refuser d'obliger Bacchus.

A. Comment Hellé a-t-elle pu se laisser tomber, tandis que son frere a été transporté sain & sauf?

N. Phryxus est jeune & vigoureux; il a facilement résisté à la violence du mouvement & des secousses : mais cette pauvre enfant, peu accoutumée à une monture aussi extraordinaire, portée au hasard dans la vaste étendue des airs, saisie de frayeur à l'aspect d'une immense profondeur qu'elle voyoit sous ses pieds, étourdie par la rapidité de son vol impétueux, aura laissé échapper de ses mains les cornes du belier qu'elle avoit saisies, & elle est ainsi tombée au milieu des eaux.

A. Mais Néphélé sa mere, n'auroit-elle pas dû la soutenir & l'empêcher de tomber?

N. Sans doute; mais le Destin est bien plus puissant que Néphélé.

DIALOGUE X.

L'île de Delos s'éleve au milieu des eaux.



IRIS, NEPTUNE.

IRIS.

NEPTUNE, Jupiter vous ordonne de fixer à l'instant, & de faire surnager cette Isle errante (*a*), détachée de la

(*a*) Le mot Grec Δῆλος signifie, *qui paroît à la vue*. Délos est une des Cyclades dans la mer Egée. C'est un morceau de terre d'environ trois milles en longueur, moins d'un mille en largeur, qui ne montre aujourd'hui que des ruines. Mais autrefois Apollon y rendoit ses oracles, & l'on y célébroit des Fêtes magnifiques en son honneur. L'opinion de la naissance d'Apollon & de Diane l'avoit mise en si grande considération, que le respect pour ce lieu en fit pendant un temps le

Sicile, & que les flots promenent encore au fond des mers; il veut, qu'établie ſur de ſolides fondemens, on la voie déſormais s'élever immobile au milieu de la mer Egée. Cela eſt utile à ſes deſſeins.

NEPTUNE. Il ſera bientôt ſatisfait, Iris : mais pourquoi veut-il qu'elle paroiſſe fixée à la ſurface des eaux?

I. Latone éprouve déjà les douleurs de l'enfantement, & Jupiter veut qu'elle faſſe ſes couches dans cette Iſle.

N. Ne pourroit-elle pas les faire dans le Ciel? ou la terre entiere n'eſt-elle pas aſſez vaſte pour recevoir ſes enfans?

---

dépôt ſacré des richeſſes que la Grece mettoit en réſerve, & les habitans y jouiſſoient de toute immunité à l'égard du commerce.

Iris étoit la meſſagere de Junon; & il eſt aſſez piquant de voir Jupiter donner à cette meſſagere une commiſſion contraire aux intérêts de la jalouſe Junon.

I. Cela ne se peut, Dieu des Mers. Junon a fait jurer à la Terre qu'elle ne donneroit à Latone aucun asile où elle pût se délivrer du fruit de ses amours avec Jupiter: mais cette Isle, qui n'existoit point encore, n'a pu être astreinte au serment.

N. J'entends. Arrête à ma voix, Isle fortunée; sors du sein des eaux, & ne sois plus flottante à l'avenir; ne quitte plus la place qui t'est marquée; trop heureuse de recevoir les deux enfans de mon frere, & les plus beaux des Dieux. Vous, Tritons, ayez soin d'y transporter Latone, & que les Vents retiennent leur haleine autour d'elle. Que le furieux serpent (*a*) qui la pour-

---

(*a*) C'est le serpent Python, monstre d'une grandeur prodigieuse, que la Terre enfanta de son limon, après le déluge de Deucalion. Junon l'envoya par jalousie contre Latone, qui, selon quelques Mythologistes, fut obligée de se jeter dans la mer. Apollon tua ce serpent à coups de fleches. Ce fut en mémoire de la défaite de ce

ſuit & la remplit de terreur, éprouve bientôt lui-même la puiſſance des enfans qui vont naître d'elle, & qu'ils vengent ainſi les frayeurs de leur mere. Vous, Iris, annoncez à Jupiter que tout eſt prêt; Délos eſt ſtable; Latone peut venir, & enfanter.

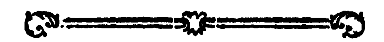
---

monſtre, qu'il inſtitua les *Jeux Pythiens*, & il mit ſa peau ſur le trépied où lui, ſes Prêtres & ſes Prêtreſſes rendoient ſes oracles.



DIALOGUE XI.

Le Xanthe presque desséché par Vulcain.



LE XANTHE, LA MER (*a*).

LE XANTHE.

DAIGNEZ, ma mere, me recevoir dans votre sein, & guérir les plaies cruelles dont je suis couvert.

(*a*) Le sujet de ce Dialogue est tiré du vingt-unieme chant de l'Iliade. Achille, pour venger la mort de son ami Patrocle, faisoit un horrible carnage des Troyens. Le Xanthe ou Scamandre, qui, comme Fleuve & Divinité de la Troade, combat pour les Troyens, supplie Achille, v. 214, de vouloir bien cesser de poursuivre ces infortunés. Le Héros répond au Fleuve, qu'il ne veut mettre fin à ce carnage, que quand il en sera venu aux mains avec Hector. Le Xanthe poursuit

LA MER. Et d'où te viennent toutes ces brûlures ?

LE XANTHE. Hélas ! c'est Vulcain qui me les a faites ; je suis bientôt tout en feu, & vous me voyez tout bouillonnant.

LA MER. Et par quelle raison t'a-t-il ainsi brûlé ?

Achille, & est près de l'engloutir sous ses flots amoncelés, lorsque Junon, ennemie des Troyens, engage son fils Vulcain à secourir Achille, en éloignant le Xanthe par ses flammes. Vient ensuite la description de l'incendie du Fleuve & *du* camp, d'où Lucien a tiré quelques détails & quelques expressions. Le Xanthe, presque entiérement desséché, demande grace à Vulcain & à Junon ; il l'obtient, en promettant de se retirer du combat.

Selon les Géographes, le Xanthe ou Scamandre n'est qu'un torrent, ainsi que le Simoïs, autre Fleuve de la Troade, fameux dans Homere. Ces torrens n'ont que peu d'espace à traverser entre le mont Ida & le rivage de la mer ; & l'on ignore aujourd'hui auquel d'entre eux on peut appliquer les noms qu'ils ont dans le plus ancien des Poëtes.

LE XANTHE. Pour le fils de Thétis. Ce barbare immoloit les Troyens à sa fureur, & j'implorai sa clémence. Comme il ne vouloit point se laisser fléchir, & que je voyois mon lit comblé de cadavres, par pitié pour les infortunés vaincus, j'ai fait déborder mes ondes, & j'ai feint de submerger le cruel vainqueur, pour obtenir par la terreur qu'il cessât de s'abreuver de sang. Alors Vulcain, qui n'étoit pas éloigné, rassemblant, je crois, toutes les flammes du mont Etna & du monde entier, les lança contre moi, brûla les ormes & les tamarins qui faisoient l'ornement de mes rivages, fit périr les poissons que je nourrissois dans mon sein, & fit éprouver à mes ondes enflammées de si terribles bouillonnemens, qu'elles sont presque entiérement desséchées. Vous voyez en quel état m'ont réduit les traces encore récentes de la flamme ennemie.

LA MER. Tes eaux sont troubles &

bouillonnantes; & je n'en ſuis point étonnée, puiſqu'elles ont été rougies par le ſang des morts, & échauffées par l'activité de la flamme : mais tu mérites bien ces traitemens, pour avoir oſé attaquer mon petit-fils (*a*), & n'avoir point reſpecté le fils d'une Néréide.

LE XANTHE. Devois-je donc n'être pas touché du ſort de mes voiſins les Phrygiens?

LA MER. Et Vulcain devoit-il n'être pas touché du ſort d'Achille, fils de Thétis (*b*)?

(*a*) Je lis en cet endroit : *υἱωνὸν*, *nepotem*, *petit-fils*, au lieu de *υἱὸν*, *fils*. Achille étoit fils de Thétis, & Thétis fille de Nérée, qui lui-même étoit fils de l'Océan ou de la Mer.

(*b*) Au dix-huitieme chant de l'Iliade, v. 395, Vulcain rappelle les ſervices qu'il a reçus de Thétis, & par reconnoiſſance il lui fait des armes & un bouclier pour ſon fils.

DIALOGUE XII.

Thétis & Doris ſauvent Danaé, & ſon fils Perſée.



DORIS, THÉTIS.

DORIS.

POURQUOI pleurez-vous, Thétis?

THÉTIS. Hélas ! Doris, je viens de voir une jeune beauté enfermée dans un coffre par l'ordre de ſon pere, avec ſon enfant nouveau-né. Ce pere barbare a remis le coffre à des Nautonniers chargés de le précipiter dans les flots, lorſqu'ils feroient éloignés du rivage, & de faire ainſi périr la mere & l'enfant.

D. Et pour quelle raiſon, ma ſœur? car il me ſemble que vous êtes inſ-

truite de cette malheureuſe aventure.

T. Son pere Acriſe vouloit qu'elle vécût dans une perpétuelle virginité, & l'avoit enfermée dans une tour d'airain. Je ne ſais pas préciſément ce qui eſt arrivé; mais on dit que Jupiter, changé en pluie d'or, trouva moyen de pénétrer juſqu'à l'infortunée captive, en ſe gliſſant par le toit de ſa priſon. Le Dieu, en tombant, coula dans ſon ſein, & elle devint enceinte. A cette nouvelle, le pere, qui eſt un vieillard dur & cruel, eſt tranſporté de fureur, & ſoupçonnant que quelqu'un avoit attenté à l'honneur de ſa fille, il la fit enfermer dans un coffre dès qu'elle eut mis ſon fils au jour.

D. Et que diſoit-elle lorſqu'on l'enfermoit?

T. Indifférente ſur ſon propre ſort, elle entendit ſans ſe plaindre l'arrêt barbare qui la condamnoit à la mort; mais elle demandoit à grands cris la grace de ſon fils, &, les yeux baignés

de larmes, elle présentoit à son pere ce pauvre enfant beau comme le jour. L'innocence victime, qui ignoroit sa destinée, sourioit agréablement aux flots prêts à l'engloutir. Moi-même, en vous faisant ce récit touchant, je ne puis me défendre de répandre des pleurs.

D. Ni moi en l'entendant. Mais sont-ils déjà morts?

T. Non. Le coffre surnage aux environs de l'île de Sériphe (a), & les deux infortunés vivent encore.

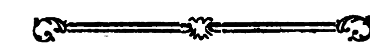
D. Eh bien! pourquoi ne les sauverions-nous pas? Conduisons-les dans quelques filets des Pêcheurs de cette île; ils les ameneront sur le rivage, & les rendront à la vie.

T. Vous avez raison. Sauvons la mere & son bel enfant.

(a) C'est une des Cyclades, aujourd'hui *Sé-ripho*, dans l'Archipel.

DIALOGUE XIII.

Neptune, déguisé sous la forme du Fleuve Enipée, trompe la Nymphe Tyro, qui aimoit ce Fleuve (a).



NEPTUNE, LE FLEUVE ENIPÉE.

ENIPÉE.

JE ne crains point de vous le dire, Neptune, il n'est ni beau ni honnête d'avoir trompé ma tendre amie, *pour*

(*a*) Le sujet de ce Dialogue est tiré du onzieme chant de l'Odyssée. Ulysse trouve dans les Enfers l'ombre de Tyro, qui lui raconte ses aventures (v. 234 & suiv.).

Tyro étoit une des Néréides qui aima tendrement Enipée, fleuve de la Thessalie. Neptune, vous

vous insinuer auprès d'elle, & d'avoir ravi ses faveurs, en prenant ma figure & mes traits. En se livrant à vous, elle a cru céder à mes caresses.

NEPTUNE. Tu l'accablois de tes rigueurs dédaigneuses, & tu ne savois pas profiter des momens. Tous les jours cette Nymphe charmante se rendoit auprès de toi pour te voir; elle étoit éperdue d'amour, tandis que, méprisant ses tendres feux, tu te plaisois à l'affliger. Cependant on la voyoit triste & rêveuse, errer sans cesse sur tes rivages; souvent même elle entroit dans tes ondes, elle aimoit à s'y baigner, elle brûloit de s'unir à toi, & tu faisois le cruel & l'indifférent.

E. Eh bien! falloit-il pour cela m'enlever l'objet de mes amours, & emprunter un personnage étranger pour tromper la naïve & simple Tyro?

---

jaloux du Fleuve, en prit la forme pour tromper Tyro, & eut d'elle Pélias & Nélée.

N. Quand on a si long-temps affecté les dédains & l'indifférence, il n'est plus temps, mon cher Enipée, de montrer de la jalousie. D'ailleurs, quel tort ai-je fait à la tendre Tyro ? Elle croyoit livrer ses charmes à son bien-aimé.

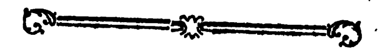
E. Et n'avez-vous pas eu la cruauté de la désabuser ? En la tirant de sa douce erreur au moment de votre séparation, vous lui avez causé une mortelle douleur. Vous m'avez fait, à moi, l'injustice la plus criante, en me ravissant la joie de mon cœur, & jouissant du plus cher de tous mes biens, à la faveur du nuage d'azur qui couvroit vos plaisirs.

N. Et tu n'en voulois pas !



DIALOGUE XIV.

Persée délivre Andromede (a).



UN TRITON, LES NÉRÉIDES.

LE TRITON.

NÉRÉIDES, ce monstre marin que vous aviez envoyé contre Andromede, non seulement ne lui a point fait de mal, mais vient d'être tué lui-même.

UNE NÉRÉIDE. Et par qui? Céphée lui aura peut-être présenté sa fille pour

(a) Cassiope, mere d'Andromede, eut la témérité de disputer de la beauté avec Junon, & les Néréides. La Déesse, pour punir son audace, condamna Andromede à être liée par les Néréides avec des chaînes sur un rocher, où elle étoit exposée à un monstre marin.

je surprendre par cet appât, & l'aura tué, en se faisant accompagner d'une troupe nombreuse placée en embuscade?

LE TRITON. Non; mais vous connoissez, je crois, Persée, fils de Danaé, que son aïeul maternel fit exposer sur la mer dans un coffre, & que vous avez sauvé des flots par compassion?

UNE NÉRÉIDE. Oui, je le connois: ce doit être un jeune Héros rempli de graces & de bravoure.

LE TRITON. Eh bien, c'est lui qui a tué le monstre.

UNE NÉRÉIDE. Et pourquoi? Il me semble qu'il nous devoit plus de reconnoissance pour le bienfait qu'il tenoit de nous.

LE TRITON. Je vais vous raconter la chose comme elle s'est passée. Ce jeune Prince entreprit d'aller combattre les Gorgones, pour obéir au Roi Polydecte (a); & lorsqu'il fut arrivé en

(a) Il étoit petit-fils de Neptune, & Roi de

Libye, où étoient ces monſtres........

UNE NÉRÉIDE. Se chargea-t-il ſeul de cette expédition, ou avoit-il avec lui des compagnons de ſa gloire? Il me ſemble qu'il avoit de terribles obſtacles à ſurmonter dans ce voyage.

LE TRITON. Il fit la route au milieu des airs, porté ſur les ailes que Minerve lui avoit données (*a*). A ſon arrivée, il trouva, je penſe, les Gorgones endormies, il coupa la tête de Méduſe, & prit la fuite en volant.

UNE NÉRÉIDE. Mais comment a-t-il pu les regarder; car il n'eſt pas permis

---

l'Iſle de Sériphe. Il avoit reçu chez lui Danaé, lorſque les Néréides eurent ſauvé cette infortunée, & il fit élever ſon fils Perſée. Ce jeune Héros devint dans la ſuite ſuſpect à Polydecte, qui l'engagea, pour l'éloigner de ſa préſence, à aller combattre Méduſe, dans l'eſpérance qu'il périroit. Perſée, de retour, pétrifia ſon ennemi, en lui montrant la tête de la Gorgone.

(*a*) D'autres diſent qu'il étoit monté ſur le cheval Pégaſe.

de les voir impunément, ou bien l'on s'expose à perdre, avec la vie, l'usage des yeux?

LE TRITON. J'ai entendu raconter à Andromede & à Céphée, que Minerve lui présenta son bouclier, dans lequel elle lui fit voir, comme dans un miroir, l'image réfléchie de Méduse. Persée, les yeux fixés sur cette image, saisit de la main gauche la chevelure du monstre, sans le regarder, lui coupa la tête avec l'épée recourbée qu'il portoit à sa main droite, & prit son vol avant que les autres Gorgones fussent éveillées. En traversant l'Ethiopie, qui s'étend sur les bords de la mer (a), comme il étoit peu élevé dans les airs, il apperçut Andromede exposée sur un rocher éminent. Dieux! quelle

(a) L'Ethiopie s'étend sur la rive occidentale de la mer Rouge. Lucien place le supplice d'Andromede en cette contrée, parce que Céphée, pere de cette Princesse, en étoit Roi.

beauté touchante il voit chargée de fers ! Elle a les cheveux épars, elle eſt nue juſqu'à la ceinture. Senſible au ſort de cette infortunée, il veut connoître la cauſe de ſon ſupplice; l'amour ſe gliſſe avec la compaſſion dans ſon cœur (car il étoit décidé par les Deſtins qu'elle ſeroit délivrée), & il entreprend de la ſecourir. Déjà le monſtre s'élance d'un air furieux & menaçant, comme pour dévorer Andromede; le Héros, qui domine ſur lui, l'écarte d'une main avec ſon épée, & de l'autre lui préſente la Gorgone, qui le pétrifie : toutes les parties de ſon corps qui avoient été frappées de la préſence de Méduſe, ſe changent en pierre, & il périt ainſi en un inſtant. Cependant Perſée, briſant les chaînes d'Andromede, lui préſente la main, & ſoutient ſes pas chancelans ſur les rochers eſcarpés. Au moment où je vous parle, il célebre ſon hyménée avec elle dans le Palais de Céphée, & il doit enſuite emmener à Argos

cette beauté conquife par fa valeur. Ainfi Andromede a trouvé un Héros pour époux, lorfqu'elle n'attendoit que la mort.

UNE NÉRÉIDE. Je ne fuis point fâchée de cet événement. Avions-nous à nous plaindre de cette fille infortunée, parce que fa mere s'étoit permis à notre égard des difcours injurieux, & prétendoit être plus belle que nous?

DOR. Mais la mere eût été bien punie par la perte de fa fille.

UNE NÉRÉIDE. Elle l'a déjà été fuffifamment par le danger auquel elle l'a vue expofée. Ainfi oublions les préfomptueufes prétentions d'une femme née chez les Barbares, & prenons part à la joie des jeunes époux.



DIALOGUE XV.

Enlévement d'Europe.



ZÉPHIRE, NOTUS.

ZÉPHIRE.

DEPUIS que je souffle sur les mers, je n'ai jamais vu une pompe si magnifique. N'en as-tu pas joui comme moi ?

NOTUS. Quelle est donc cette pompe, & qui la composoit ?

Z. Ah ! tes yeux ont été privés du plus charmant spectacle qu'ils puissent voir.

N. J'étois occupé à souffler sur la mer Rouge, & même sur la partie de l'Inde qui s'étend le long de ses rivages (*a*). Ainsi je n'ai rien vu des merveilles dont tu parles.

(*a*) M. d'Anville, tom. III. de sa Géographie

Z. Connois-tu Agénor, Roi de Sidon ?

N. Le pere de la belle Europe? Assurément : eh bien ?

Z. C'est d'elle-même que je veux t'entretenir.

N. Ne veux tu pas me dire que Jupiter en est amoureux depuis longtemps? Ce n'est pas une nouvelle pour moi.

Z. Tu as connu son amour, mais il faut t'apprendre quelles en ont été les suites.

Europe étoit descendue sur le rivage de la mer pour y prendre ses ébats avec ses jeunes compagnes. Jupiter vint jouer avec elles sous la forme d'un superbe taureau. Sa blancheur éblouissante, ses cornes contournées avec une agréable symétrie, ses bonds folâtres

---

ancienne, observe que le nom *India* est appliqué à l'Ethiopie en plusieurs endroits de l'antiquité. Ainsi il n'est pas question dans ce passage de Lucien, de ce que les Modernes appellent *l'Inde.*

& légers, son air familier, ses doux mugissemens, tout engagea l'imprudente Europe à monter sur son dos. A peine y fut-elle assise, que le taureau impétueux s'élance vers la mer, avec son doux fardeau, & bientôt on le voit nager au milieu des ondes. Europe, saisie d'étonnement & de frayeur, se retenoit de la main gauche à l'une des cornes de l'animal; sa main droite arrêtoit son voile agité par les vents.

N. Je te félicite d'avoir vu Jupiter amoureux emportant sa maîtresse : ce devoit être un spectacle des plus galans & des plus agréables?

Z. Ce qui me reste à te raconter est bien plus agréable encore. Les flots s'abaisserent devant le Maître de l'Univers, & la mer devint calme & tranquille. Nous suivions, sans qu'il nous échappât le moindre souffle, seulement pour être spectateurs de ce qui se passoit sous nos yeux. Un essaim d'Amours voltigeoit autour d'eux à la surface des eaux, qu'ils effleuroient quelquefois de

la pointe des pieds; chacun d'eux portoit une torche enflammée, & ils célébroient par des chants amoureux l'hyménée des deux époux. Les Néréides, sorties du sein de l'onde, & portées sur des dauphins, applaudissoient à la pompe nuptiale, presque toutes à demi nues. Les Tritons & les autres habitans des mers, excepté ceux dont l'aspect auroit été désagréable ou effrayant, formoient des chœurs de danse aux côtés de l'épouse. Neptune, monté sur son char, & accompagné d'Amphitrite, précédoit ce magnifique cortége, &, la joie peinte sur le visage, il applanissoit la surface des ondes à son frere, qui nageoit derriere lui. Enfin deux Tritons portoient Vénus, assise dans sa conque marine, & occupée à verser à pleines mains des fleurs de toute espece sur la tête de la jeune Princesse. Cette pompe charmante a duré depuis les côtes de Phénicie jusqu'aux rivages de Crete. Jupiter, en mettant le pied dans l'île, n'étoit déjà

plus un taureau. Il prend la main de ſa bien-aimée, & la conduit dans l'antre Dictéen; elle rougit, & marche les yeux baiſſés, car elle n'ignore plus les deſſeins du Maître des Dieux. Pour nous, enfans d'Eole, répandus à l'inſtant dans les différentes parties de l'Empire de Neptune, nous ſoulevâmes tous les flots, les uns dans une contrée, les autres dans une autre.

N. Trop heureux, Zéphire, d'avoir été admis à une auſſi belle fête. Pendant ce temps-là j'étois condamné à voir des griffons, des éléphans, & des hommes noirs.

Fin du troiſieme Volume.

ERRATA du troiſieme Volume.

PAGE 43. ſous les armes ? *liſ.* ſous les armes,
P. 63. ſe prémunit, *liſ.* le prémunit.
P. 78. une chouette, *liſ.* une mouette.
P. 107. Voyez le Dialogue précédent, *liſ.* le Traité précédent.
P. 243. qui la tiendroient, *liſ.* qui le tiendroient.
P. 260. le mettoit en pieces, *liſ.* le mettoient.
P. 446, καλὴ καὶ κλυσῆ, *liſ.* καλὴ καὶ χρυσῆ.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Œuvres de Lucien, Traduction nouvelle, par M. l'Abbé Massieu*. Je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. Les Amateurs des Anciens trouveront avec satisfaction tout Lucien dans cette Version exacte, correcte, & élégante, que le Public ne peut manquer d'accueillir favorablement.

A Paris, ce 7 Décembre 1780.

QUILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur Abbé MASSIEU Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Traduction nouvelle de Lucien*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume, Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la con-

tiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y

aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Regne le septieme.

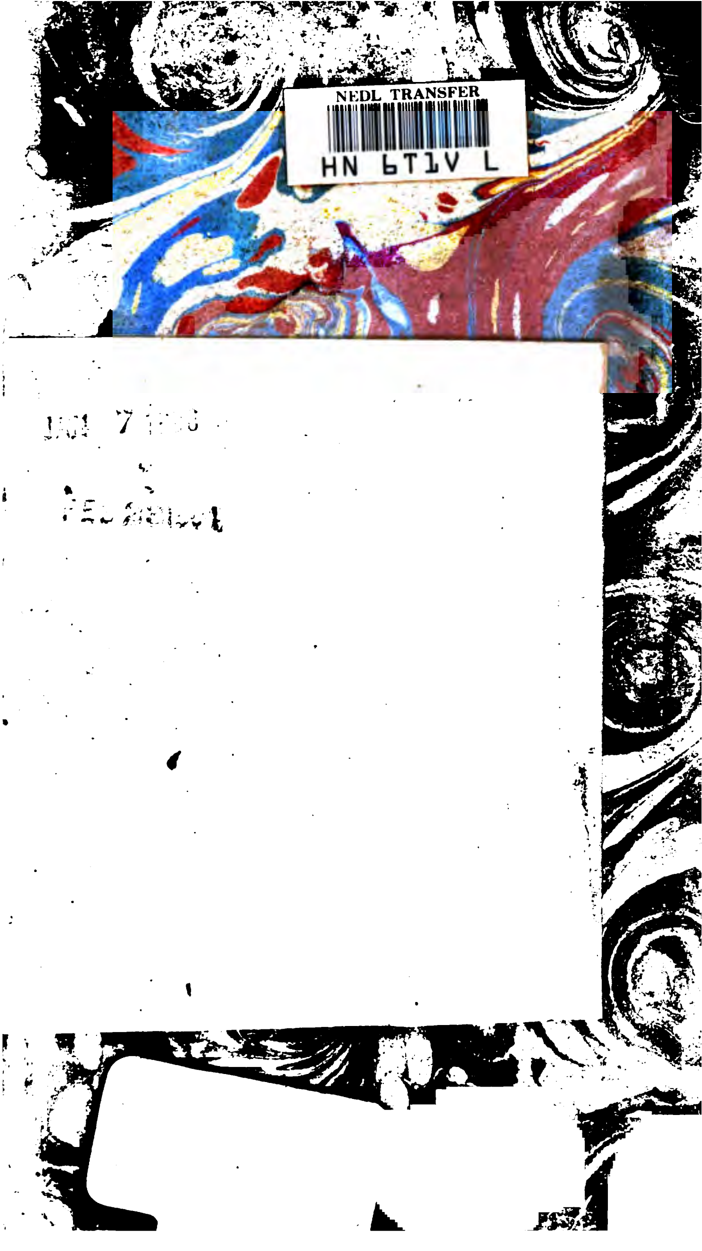
Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2164, fol. 436, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Janvier 1781.

LE CLERC, *Syndic.*




NEDL TRANSFER

